REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
AGENCE ROUMAINE DE PRESSE « AGERPRES » RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Rédaction: 1, Piața Scînteii, 71341 Bucarest Roumanie, B.P. 33 28, tel. 17.60.10, telex 11 272

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Rédaction: VALENTIN F. MIHĂESCU, IULIAN NEACȘU, CONSTANTIN PRUT, ȘERBAN STATI, NICOLAE ȘARAMBEI
Version française assurée par: PETRE CRĂINICEANU, ELENA DAN *(correction)*, HÉLÈNE ELLI, TEODOR SAULEA, MICAELA SLĂVESCU *(chef de version)*, CONSTANTIN STURZA, RADU TOMA, RODICA MARIA VALTER, VIOREL VIȘAN
Maquette: DOINA-ȘTEFANIA SAUCĂ

Sur la couverture:
NICOLAE KRUCH:
Horea (bronze)

REVUE ROUMAINE 11

XXXVIIIe ANNÉE 1984

Sommaire

CRÉATION ET ENGAGEMENT CIVIQUE

VIOLETA ZAMFIRESCU 3 Un programme conforme à la raison
ION LĂNCRĂNJAN 5 Le Patriotisme de la littérature
NICOLAE DRAGOŞ 9 Pro Pace
ION ARIEŞANU 11 Vivre pour les autres
HAJDU GYŐZŐ 13 Les Fleurs de la reconnaissance
NICOLAE ŢIC 14 Les Héros d'une époque
PETRE SĂLCUDEANU 18 Témoin
DUMITRU SOLOMON 21 Le Sens de l'actualité
RADU SELEJAN 23 Les Racines

BICENTENAIRE DE LA RÉVOLTE DE HOREA, CLOŞCA ET CRIŞAN

Etudes et commentaires

DAVID PRODAN 26 La Révolte — genèse et déroulement
NICOLAE ŞARAMBEI 35 Ample écho dans le monde

Pages littéraires

LIVIU REBREANU 40 Notre Prince Horia (roman, fragments)
AL. VOITIN 60 Le Procès de Horia (pièce de théâtre, fragments)
OSCAR WALTER CISEK 76 Au delà de la mort (roman, fragments)

DIALOGUE—CONTACTS

VERA ADAM 86 Les Journées de la culture roumaine en URSS

ION HOBANA 87 Un message humaniste (interview accordée à VALENTIN F. MIHĂESCU)

ALEXA VISARION 89 Le Théâtre, une manière de comprendre la vie (interview accordée à VICTOR PARHON)

LA VIE DES ARTS

CEZAR LĂZĂRESCU 92 L'Architecture roumaine: repères contemporains (entretien avec FLORIN COSTINESCU

LIVRES

200 jours plus tôt (Constantin Gheorghe — 98)

Un événement décisif (George Tisău — 99)

Les Livres populaires — une nouvelle recherche (Paul Caravia — 101)

L'Histoire de la culture dans une synthèse roumaine (Paul Caravia — 103)

L'Art de Brâncuși (Val. Ungureanu — 104)

La Littérature roumaine à l'époque de la Renaissance (Vladimir Udrescu — 106)

Un excellent instrument de travail (Florin Constantiniu — 108)

Nouvelles parutions (Mihai Schweffer — 109)

IN MEMORIAM

GHEORGHE BULGĂR 111 Dumitru Murărașu

ILEANA AVRAM 113 Ion Fințeșteanu

NOS COLLABORATEURS

Un programme conforme à la raison

L'évolution de la société humaine en cette fin du XXe siècle, les transformations révolutionnaires qui se produisent aujourd'hui dans le monde, la révision de la politique énergétique et des matières premières, la modernisation rapide des technologies, l'influence toujours plus grande que l'informatique, les découvertes génétiques et, en général le large champ d'action ouvert par les progrès de la science ont sur la vie des hommes, les efforts, devenus impérieusement nécessaires, visant à instaurer des relations plus justes entre les hommes, entre les peuples, à permettre à la conscience lucide d'identifier les voies vers l'accomplissement des aspirations de la planète à la paix, l'équité et la liberté — tout cela impose, plus que jamais, une attitude active, fruit d'une raison audacieuse.

La division du travail sur la Terre, la coopération entre les peuples font l'objet d'un combat soutenu, parfois contradictoire, mais pacifique que l'intelligence livre contre les menaces de l'irrationnalité déchaînée, des dangers, tellement graves aujourd'hui, de destruction de la civilisation, de la vie même. Dans ce contexte des interdépendances, dans le cadre du processus complexe de la collaboration internationale, qui doit se fonder sur la pleine égalité des droits, le respect et l'avantage mutuels, l'aide multilatérale, un rôle d'une importance vitale revient aux efforts d'optimisation des structures économiques propres à chaque pays, à la concentration de toutes les forces de chaque nation en vue du développement et de la valorisation de ses potentialités créatrices, technico-matérielles et humaines. Dans tout le monde on s'emploie à trouver les moyens pour que le bond vers le troisième millénaire se fasse sous le signe du bien-être, du bonheur. Pour y aboutir, il ne faut pas perdre un seul instant de vue que le but suprême de la production matérielle, de toute activité humaine doit être *l'homme même.*

Dans la Roumanie socialiste, l'adéquation de l'industrie aux exigences de la nouvelle révolution technico-scientifique, la modernisation radicale de l'agriculture, la restructuration de toute l'économie représentent, en ce sens, la condition, le moyen permettant l'édification d'une civilisation spirituelle d'un type supérieur, l'affirmation multilatérale de la personnalité créatrice de l'homme, libre par la connaissance et par le travail, au profit de toute la société; à son tour, celle-ci assure — par le développement puissant de la science, de l'enseignement, de la culture dans son ensemble — une vie digne pour tous ses membres, leur ouvrant sans cesse des perspectives chargées de promesses.

Le grand développement économique, social, culturel que notre peuple a réalisé au long des dernières quatre décennies par l'accomplissement lucidement assumé de la politique de son dirigeant, le Parti Communiste Roumain, constitue aujourd'hui la base de lancement d'un nouvel programme, d'ample souffle historique, pour la vie de notre pays dans les quinze ans à venir, programme tracé par les Directives du XIIIe Congrès du parti. La

nouvelle stratégie de progrès repose sur la connaissance approfondie des réalités roumaines, sur la mise en valeur, avec sagesse révolutionnaire, des capacités créatrices de notre peuple, qui vont elles aussi se développant, sur le vaste processus de perfectionnement des rapports de production, d'approfondissement de la démocratie socialiste sur tous les plans. Tourner des regards confiants vers l'an 2000, planifier d'une manière réaliste, équilibrée et ferme le développement multilatéral de la société roumaine, l'élévation du bien-être matériel et spirituel de ses membres, décider, sur la base d'une vision scientifique claire, les modalités concrètes d'édification d'une civilisation de l'homme pour l'homme, dont soient abolies l'aliénation, la frustration et les iniquités — il y a là une expression concluante de l'affirmation de notre conscience nationale.

Prenant connaissance des Directives du XIIIe Congrès du Parti Communiste Roumain sur le développement économique et social de la Roumanie au cours du quinquennat 1986—1990 et les orientations de perspective jusqu'en l'an 2000, j'imagine avec émotion le paysage physique et psychique futur de mon pays entré au rang des États développés du monde, je peux mieux imaginer la corrélation de notre potentiel humain et matériel, des valeurs de l'intelligence roumaine, avec le potentiel de toute la planète, avec les valeurs de l'humanité toute entière.

Je lis, dans ces Directives, la décision portant sur le développement harmonieux, dans le contexte de toute l'évolution économique et sociale, de la culture et de l'art roumains, en conformité avec leur esprit humaniste de toujours et d'aujourd'hui. Je vois les nouvelles réalisations, qui dureront grâce à la richesse des significations humaines auxquelles les générations futures reconnaîtront les générations présentes. Je vois l'homme près de l'homme, ennoblissant sa patrie avec toute la force de sa raison et de son âme ; je vois les hommes de cette terre couronnant de la lumière de la raison l'accomplissement du grand destin de la Roumanie en tant que pays de la paix, de la beauté et de la richesse obtenue par un travail infatigable, liant toujours le passé au présent et à l'avenir, avec une vigueur dynamique, avec le respect de tout ce qui est Bien, Beau et Vrai. Les sentiments et les pensées de ces hommes sont pénétrés du souffle de la Poésie. Parmi eux, le poète — de la parole, des couleurs, de la pierre et du bronze, des sons purs de la musique — exprimant ses propres pensées et sentiments, donne voix, car telle est sa mission, à l'inépuisable force de création de la conscience humaine de ce coin du monde, de ce pays qui, dignement et confiant en l'avenir, se dirige vers l'accomplissement des rêves de paix et d'une vie heureuse pour toute la Planète Bleue.

VIOLETÁ ZAMFIRESCU

Le Patriotisme de la littérature

La littérature roumaine a été traversée — dès ses débuts — par un puissant filon patriotique, devenu, le temps aidant, une de ses principales caractéristiques, une dominante. Aucune des époques littéraires « de pointe », aucun de nos grands écrivains qui n'ait trouvé son essence et sa réalisation en dehors de ce sentiment profond et exaltant, qui a permis à Mihai Eminescu de devenir le poète de notre pensée et de notre âme, le plus illustre et le plus aimé de tous, le plus éclatant et le plus brillant poète et penseur de son siècle et de tous les siècles à venir, qui a permis à Nicolae Iorga d'exprimer des idées plénières dans une série de domaines, son existence et son activité ne pouvant se concevoir sans ce patriotisme, qui a permis à un Mihail Sadoveanu de devenir et de demeurer ce que nous savons tous: un grand prosateur européen. On pourrait multiplier ces exemples, comme on le dit parfois; bien plus, on devrait les multiplier, car ils démontrent que malgré des différences de nuances, c'est la même chose qu'on retrouve chez tous nos grands écrivains et lettrés: chez Nicolae Bălcescu comme chez Simion Barnuţiu, chez Petre Maior comme chez Mihail Kogălniceanu, chez Titu Maiorescu comme chez Ioan Slavici, chez Ion Creangă comme chez Ion Luca Caragiale, chez George Coşbuc comme chez Octavian Goga, chez Lucian Blaga comme chez Liviu Rebreanu, chez George Călinescu comme chez Tudor Vianu. Je ne vais pas poursuivre dans cette direction, non pas que de tels exemples ne sauraient être soutenus d'arguments pleinement convaincants, mais pour la raison qu'il a existé, qu'il existe encore une opinion de source sceptique, en fait plutôt un préjugé, selon lequel les écrivains que j'ai cités et bien d'autres, tout semblables à eux, n'ont pas été grands parce qu'ils furent patriotes, n'ont pas exprimé le plus profond de leur être de la manière la plus complète et la plus parfaite parce qu'ils étaient attachés corps et âme au destin d'un peuple, mais simplement parce qu'ils étaient doués de talent, certains d'entre eux même de génie, parce qu'ils se sont consacrés à la littérature, en se confrontant ainsi avec l'éternité, la patrie et son existence présente ne constituant que de simples oasis, de simples haltes, la patrie des grands hommes, la patrie des écrivains et des artistes de génie étant le monde et l'éternité, l'aspect concret social et national restant l'apanage des médiocres, qui se fânent rapidement, sans avoir accès à « l'idée », se consommant en et par de petits riens, etc. Certes, on peut discuter les choses aussi sous cet aspect, tant il est vrai que tout problème peut être renversé, et qu'il est très aisé ensuite de lui donner une solution suivie d'un torrent d'explicitations et de catalogages, des nuances les plus diverses, dans le seul but de maintenir sur la ligne de flottaison toute une foule d'imposteurs.

Abandonnons donc l'abîme aux « fauteurs d'abîmes » et revenons à ce qui nous préoccupe, à nos grands prédécesseurs, dont il nous faut dire une chose sue (les choses sues sont bien vite tues), qu'ils sont devenus ce

qu'ils sont, des créateurs de culture et des piliers du pays, parce qu'ils ont eu des racines profondément plantées dans le sol habité et sanctifié par leurs aïeux et leurs ancêtres, parce qu'ils ont rassemblé dans la « corona operis », chacun séparément, chacun différemment, les douleurs et les aspirations d'un peuple tout entier, sa soif de liberté, son désir d'une vie meilleure, sa décision de vivre en harmonie avec tous les peuples. Le « chêne Sadoveanu », par exemple, ne peut être compris sans ces racines profondes et étendues, dont les ramifications embrassent toutes les terres habitées par les Roumains, fait qui a conféré et confère à sa « couronne » une hauteur et une étendue difficiles à imaginer sans l'existence de cette base de pensée et d'action. Au sujet du « chêne Rebreanu » nous pouvons dire des choses similaires, ce même genre de considérations étant valable aussi en ce qui concerne Tudor Arghezi. Si j'ai choisi ces quelques exemples, c'est surtout pour la raison que chacun d'eux « représente » dans la culture roumaine une région du pays, tout en maintenant des liens en profondeur avec un ensemble unique non disséminé en parties, ces trois écrivains étant les exposants d'un élément spécifique spécial, étant «l'âme de l'âme du peuple » dont ils ont fait partie par leur naissance et par leur mort. Leur plein succès, leur triomphe sur le champ de la beauté et de l'originalité, leur réalisation en tant qu'artistes et aussi en tant qu'hommes présentent encore une autre signification: ils prouvent, de la manière la plus claire, que l'engagement dans le concret social et national, le lien de pensée et d'âme avec le pays où ils sont nés et ont été élevés, avec la langue qui leur a permis de formuler leurs pensées et leurs sentiments, non seulement n'ont pas conduit à une dégradation de l'artiste, mais, bien au contraire, lui assurent des possibilités illimitées d'affirmation en le propulsant dans l'universel (bien entendu dans la mesure où ses propres ailes ont des articulations suffisamment solides et une envergure assez large). J'estime qu'il nous faut retenir et même souligner cette détermination, d'autant plus qu'il existe encore aujourd'hui des gens qui croient, en cette fin de siècle terrible et inexorable, que l'engagement ouvert et responsable, l'affirmation de certaines opinions et leur défense par écrit mènent finalement à la dégradation de l'art, avilissent l'écrivain, en diminuent le potentiel artistique, voire même limitent ses possibilités d'affirmation. Je tiens à préciser que des opinions de cet accabit n'émanent plus de la théorie bien connue de la « tour d'ivoire », mais qu'elles sont le fruit d'un type nouveau d'abstraction, qui ne conduit plus à la passivité et à l'indifférence, exigeant, au contraire, une activité d'opposition, donnant naissance à une fronde bizarre et dégradante, duplicitaire plus d'une fois, qui aide les fatigués à devenir téméraires, détermine les médiocres et éphémères à se croire des géants immortels, transforme les imposteurs en héros, en leur attribuant ce qu'ils n'ont jamais possédé: conscience et courage, lucidité et pathos, amour de la patrie.

Le patriotisme ne confère à personne des qualités qu'il ne possède point, de même que l'engagement non plus, à lui seul, ne peut transformer un velléitaire inné en un grand écrivain; mais le patriotisme aide ceux qui sont grands, authentiques, à être eux-mêmes, ouvre devant eux les voies de

l'expression, affermit leur capacité de travail et les récompense par les échos que va susciter au fil des années leur œuvre inspirée et profonde. Le patriotisme n'est pas un tremplin pour parvenir, ni une mode, il n'a rien de commun avec les éléments de conjoncture, les excrescences patriotardes étant tout aussi éloignées de leur contenu réel que sont étrangères et nocives les attaques de biais provenant de la part de ceux qui ne se sont jamais sentis liés à un endroit quelconque, à un pays et à un peuple, leur patrie étant leur propre intérêt, étroit et mesquin. Si le patriotisme ne donne pas, à lui seul, naissance à la valeur artistique, il n'en est pas moins vrai qu'il contribue considérablement à la coagulation de la valeur, devenant, en dernière analyse, un critère essentiel, mais non rigide, d'appréciation de la valeur. On ne saurait, bien entendu, procéder à l'établissement de hiérarchies et de catalogues en fonction de l'existence ou de la non-existence du patriotisme, en ce sens qu'on ne peut pas prétendre que tel écrivain est meilleur que tel autre du fait qu'il a été un patriote meilleur et plus conséquent. Ni le revers de cette formule — ils sont tous patriotes, car tous écrivent et vivent ici, en Roumanie — ne saurait avoir une valabilité, car vivre est une chose et affirmer avec force des idées en est une toute autre. Oui, diront certains, mais la littérature, la poésie notamment, est patriotique dans son ensemble si elle est bonne. *Sommeillants petits oiseaux* d'Eminescu, par exemple, est une poésie patriotique, bien qu'on « n'y parle pas de patrie », etc., etc. Bien sûr qu'il en est ainsi, et que l'on peut considérer cette poésie comme patriotique, mais cela ne veut pas dire que toute poésie, quel qu'en soit l'auteur, quelle qu'en soit la manière, est, de fait, une poésie patriotique, voire même révolutionnaire, pour la seule raison qu'elle a été produite ici, en Roumanie, à l'aide de la langue roumaine. Car, à côté de *Sommeillants petits oiseaux*, il y a un « tout » Eminescu, son œuvre prise en bloc dont font partie ses Lettres, son poème *Hypérion*, ses textes de prose, un sonnet fondamental et dont la création est due directement à la communion de pensée et d'âme de l'inégalable poète avec le peuple qui l'a offert au monde entier.

On peut encore dire, en parlant de patriotisme, que celui-ci « n'est la propriété de personne », chose répétée parfois à juste titre, car il constitue « un bien commun », naturellement dans la mesure où il est honoré par tous par leur manière d'être et de vivre, par le travail qu'ils fournissent en vue de la consolidation et du progrès du pays. Il ne s'agit donc pas d'une sorte de prise de possession, accordée d'en haut ou du dehors, ou par voie d'agression, mais bien plutôt d'un lourd héritage, obtenu le plus souvent à la suite d'un labeur intense et de maints tourments, une telle implication ne pouvant manquer pour une telle obtention. Car patriote n'est pas seulement l'écrivain, mais tout citoyen qui vit honnêtement sa vie durant, qui offre au pays ses enfants, qui construit et laisse après lui une maison, qui contribue à l'édification d'une usine ou d'un nouveau quartier que viendront ensuite éclairer les enfants d'autres hommes, tout aussi bons citoyens, tout aussi épris de l'idée de porter plus loin le flambeau d'une pensée, d'une qualité de comportement. L'écrivain jouit de l'avantage de pouvoir synthétiser une tendance, de pouvoir et de devoir se faire l'écho des douleurs et des joies

de ceux parmi lesquels il est venu au monde, cet avantage, si on peut l'appeler ainsi, étant payé d'un rude labeur et, parfois même, de la vie. Il est vrai aussi que la récompense est toujours à l'égal de la pureté et de l'intensité de son don, que les jeunes ressentent un frisson de joie à la lecture d'un Blaga, que cet écrivain est et sera sans cesse récompensé et son nom couvert du rare mérite de la reconnaissance, qui lui confère la vertu de l'immortalité. Et il en sera de même demain pour d'autres jeunes, au sujet du même Lucian Blaga ou d'autres écrivains de même taille, de tous ceux qui n'ont pas un instant détaché leur tempe inspirée de celle à jamais impérissable du pays.

Le patriotisme, ajouterai-je en insistant un peu sur cet aspect du problème (on verra plus loin pourquoi cette insistance me paraît nécessaire), doit être mis à l'abri, comme du feu, de toute exacerbation, de toute dégradation, de toute nuance fausse et falsificatrice. Cela, pour le bon motif que les exacerbations et les effervescences paniquardes n'ont jamais été et ne sont pas notre propre, que notre patriotisme a été et demeure étranger à tout exclusivisme chauvin, qu'il ne s'est jamais fondé sur l'intention d'exclure d'autres nationalités de notre vie nationale, se fondant, bien au contraire, uniquement sur la justice et le bon droit, se préoccupant, avant tout, de sa propre défense et nullement d'une forme d'attaque quelconque, préconisant la durabilité de la nation roumaine, mais sans militer dans le sens de l'oppression d'autres nations, se caractérisant par les sentiments de bonté, d'humanité et de justice et préconisant la collaboration et le respect réciproques. Les fanatismes de toutes sortes et de toutes les nuances nous ont, certes, visités, nous aussi, notamment au cours de ce siècle traversé et déchiré par des confrontations idéologiques des plus dures, mais ils n'ont pas réussi à prendre racine, à laisser de traces. Ils ont apporté et produit bien des souffrances, les tensions qu'ils ont créées ont été, elles aussi, nombreuses et dures, le plus frappé étant l'homme simple, le paysan, mais aussi l'ouvrier, l'intellectuel de bonne foi, de tenue démocratique et humaniste, affecté et frappé étant l'ensemble du peuple roumain dans tout ce qu'il possédait de meilleur et de précieux, car son humanisme ancestral n'était rien d'autre qu'une forme spécifique de l'humanisme général. Significatif à cet égard est le fait que tous nos hommes de valeur ont refusé d'adhérer aux exacerbations chauvines ou racistes, étant des démocrates convaincus en même temps que de grands patriotes, aimant profondément leur patrie. mais sans propager ni haine ni hostilité, tout en demeurant prompts à défendre sans pitié les droits sacrés et inaliénables du peuple roumain, lorsque ceux-ci venaient à être lésés. Car, être démocrate et humaniste, militer pour une parfaite égalité entre les hommes et entre les peuples, cela ne signifie pas qu'il faille oublier ses origines ni accepter une déchéance en faveur d'autrui ou laisser se manifester des tendances révisionnistes ou nettement, revanchardes. Cela signifie, au contraire, affirmer ouvertement et fermement sa personnalité, en exigeant de la part des autres ce qu'on leur offre soi-même: respect et appréciation, loyauté et fraternité, en se situant ainsi dans la voie des traditions les plus solides, en apprenant sans cesse et à fond

les leçons que nous ont données nos prédécesseurs, en se mettant au service du peuple, en restant humaniste et internationaliste, mais sans avoir honte, fût-ce un instant, d'être Roumain, car nous vivons dans un magnifique pays, qui s'est appelé et s'appelle la Roumanie.

C'est en ce sens que j'ai entendu et que j'entends le patriotisme d'hier et d'aujourd'hui de la littérature roumaine: dans le sens du don, en premier lieu; dans le sens de la mise en évidence des traits psychologiques les plus chaleureux et les plus spécifiques de notre peuple roumain; certes aussi, dans le sens de l'approfondissement de la connaissance de notre pays, comme du monde entier; dans le sens d'une téméraire et juste affirmation; dans le sens de la culture de la langue roumaine; dans le sens de la culture du Beau et du Bien — nous sentant, nous, ceux d'aujourd'hui, obligés de porter plus loin le flambeau que nous ont transmis nos anciens, connus comme inconnus, le message de ces derniers étant, en quelque sorte, plus grave et plus impératif.

ION LĂNCRĂNJAN

Pro Pace

Le poète est appelé non seulement à élever des hymnes à la paix, mais aussi à trouver des voies pour la défendre. C'est là une vérité qui devrait être plus nettement énoncée en notre siècle où les grandes victoires de la lucidité sont ombragées par d'incroyables orgueils et par la menace de fatales erreurs de l'instant. Il faudrait même, nous pénétrant de cette vérité, en faire le credo de notre « voyage à travers le temps ». Un écrivain célèbre affirmait que lorsqu'on accrochait, au premier acte d'une pièce, une arme à un mur du décor, cela signifiait qu'on tirerait nécessairement avec, ne fût-ce qu'au dernier acte. Les murs de notre planète risquent déjà de s'écrouler sous le poids des armes. Il y en a d'innombrables, d'étranges, d'autres encore, douées d'une incroyable force destructrice, sur et dans l'écorce de la Terre. Malheureusement, dans ce sinistre drame des armements, le premier acte est déjà depuis longtemps consumé. Les personnages, les milliards d'habitants de la Planète, sont tous en quelque sorte, et pour autant que l'erreur de calcul ne sera pas évitée, des participants potentiels à une espèce de dénouement du drame. Si je parle d'un drame, c'est que, du moins je l'espère, l'humanité trouvera peut-être les moyens de faire triompher la raison, afin que le dernier acte de cette implacable compétition de la mort ne se joue plus, car il transformerait une situation dramatique en véritable tragédie, en un final qui exclut l'idée même de survie. Je prononce le mot

tragédie, et j'ai le sentiment que, face aux conséquences incalculables d'une guerre nucléaire, il n'est pas, lui non plus, assez fort pour exprimer la dimension planétaire du crime. Le cauchemar d'une conflagration mondiale doit être écarté à tout prix, de même que le geste irresponsable qui pourrait déclencher les monstrueuses armes nucléaires.

La raison, la volonté de vivre, de vivre en paix — tels sont les mots qu'il faut nous hâter d'inscrire, sur les bannières de notre époque. Nous ne pouvons nous résigner à la perspective d'un enfer planétaire, nous ne saurions admettre le caractère inévitable d'une époque de l'équilibre de la peur et de la terreur. Notre époque doit se montrer digne du degré élevé où notre civilisation est parvenue, cette civilisation créée par l'humanité, dans sa marche pénible à travers le labyrinthe des siècles.

L'histoire a vu naître des peuples qui ont construit des palais, des cités et des temples, des peuples dont les grands esprits ont créé des livres fondamentaux. Certains de ces peuples et de leurs créations ont survécu. Beaucoup se sont perdus dans le sablier du temps. D'autres, plus nombreux, ont été mutilés, dévastés, anéantis par le terrible feu des guerres. L'humanité a payé sa survie à travers les siècles de sacrifices incroyablement douloureux et nombreux. Nous, qui vivons aujourd'hui, avons espéré et avons cru, espérons aujourd'hui et croyons fermement encore au triomphe de la raison, de cette raison qui nous est nécessaire autant que l'air et que l'eau. Car ni l'air et ni l'eau ne seraient plus si le hasard, l'absurde l'emportait sur la lucidité.

Notre arme à nous, écrivains du monde entier, est la parole, la conscience que nous avons de la force éternelle de la parole. Anéantissant la vie, un cataclysme nucléaire condamnerait à la mort les paroles aussi bien que les livres car, dans un univers désert, leur existence serait inutile.

À plus forte raison devons-nous être satisfaits et fiers que ce soit justement la Roumanie qui, à l'initiative du président Nicolae Ceaușescu et en consensus avec la volonté et les sentiments de notre peuple, fasse constamment entendre sa voix en faveur de la paix, formulant des propositions qui émanent de la conviction profonde que seuls le dialogue et les négociations peuvent être acceptés comme solutions à l'impasse sans précédent où se trouve l'humanité en cette fin de siècle, à la fois glorieuse et tragique.

La guerre n'est pas et ne saurait être une fatalité qu'on attend avec résignation. Au lieu d'une propagande destinée à justifier la poursuite de la course aux armements jusqu'à l'instauration d'un soi-disant « équilibre de la force », nous sommes tenus de promouvoir la lutte pour la paix et le désarmement nucléaire ; c'est là notre devoir à nous, qui avons assumé la responsabilité de la parole et de la pensée. En tant qu'écrivains nous savons que si la mort de chaque homme est une fatalité, la mort de l'humanité ne saurait l'être. Cette Europe que l'on appelle berceau de civilisation ne doit pas devenir le repaire où le Dieu de la Guerre s'établit pour consommer son cynique et dernier festin mondial.

Il existe dans la littérature roumaine autant que dans celle universelle, maints exemples d'écrivains qui n'ont jamais hésité à faire entendre

leur voix au nom de la vie, de la paix. Aujourd'hui, plus que jamais, cette tradition humaniste doit être consolidée et développée car, pour accéder à la paix il faut lutter, et non pas se taire et se résigner. Faisons en sorte que les paroles de nos poèmes, les mots qui traduisent nos pensées deviennent autant d'armes de la paix.

Que le verbe, en poésie, ne laisse pas de trêve à la guerre — c'est là, pour nous, un devoir sacré.

Unissons nos paroles aux actes de l'humanité dans cette lutte vitale pour la paix et pour un avenir qui apporte à la planète et aux hommes la victoire de la raison, le triomphe de la lucidité, de la confiance dans l'homme, dans l'équité, la vérité et la justice, dans le droit de l'humanité de conserver les grandes conquêtes de tant de millénaires, dans le droit des peuples de décider librement de leurs destins, de leur avenir. Voici ce qui pourrait constituer une image conclusive de notre époque, et l'accepter, c'est accepter d'y lier sa destinée, de défendre en son nom et pour la gloire de la poésie, de la littérature, les vérités de la vie. Arrachons des murs de la planète ce lourd fardeau des armes pour y graver à tout jamais des idées impérissables et des métaphores issues du génie de celui qui « pense seul et fouille la lumière ». De l'Homme, unique maître du miracle des miracles — la parole.

NICOLAE DRAGOŞ

Vivre pour les autres

Aristote disait déjà que, de par sa nature, l'homme est destiné à la communauté. Et comment pourrait-il en être autrement, puisque l'homme ne naît pas uniquement pour soi, mais en tant que débiteur de la société. Il n'est pas un être abstrait, apparu sur la terre comme par miracle au moment où tout y était achevé et accompli, mais, bien un être soumis aux rapports d'interdépendance et au devenir, qui le rattachent à ses semblables par des liens qui ne se bornent pas exclusivement à sa vie matérielle mais embrassent également sa vie intellectuelle et morale, le domaine de ses actes de volonté ainsi que les créations de son génie. Car en dehors de la société l'homme n'est rien et aucun de ses acquis spirituels, scientifiques ou artistiques, ne saurait exister. Tout ce que l'homme créa fut conquis au prix de sacrifices, pas à pas, le long de l'incommensurable écoulement du temps, au prix des milliers de sacrifices dont est née la civilisation d'aujourd'hui, qui ont soumis les forces de la nature à la volonté et à la fantaisie des hommes. L'art et la littérature, en tant que symboles et leitmotive de la vie, de l'humain, ne sauraient émaner, eux non plus, d'une matière autre que la matière vivante de la société.

Comme tout un chacun — plus, peut-être —, par sa sensibilité à part, l'artiste est d'emblée chargé d'une dette envers la société de son temps. S'il vivait en égolâtre, replié sur son art, uniquement pour soi, il ne vivrait qu'à demi, voire moins encore car ce n'est qu'en se consacrant aux autres qu'il peut gagner une place authentique dans le grand continent humain et devenir solidaire de ses semblables. Pourrait-on parler d'artiste-citoyen en dehors de la solidarité avec les idéaux et les buts du peuple dont il fait partie? Pourrait-il écrire les livres de son époque s'il n'était pas animé par un sentiment de confiance envers les hommes, s'il ne leur consacrait pas sa confiance, son travail, ses rêves, ses espoirs, s'il n'était pas prêt à assumer tous les risques, à braver tous les périls, à accepter même la souffrance le cas échéant?

L'acte de l'artiste ne pourra jamais être considéré comme dépourvu de signification sociale et humaine, du sublime don de soi-même. L'acte artistique ne saurait être un acte gratuit, puisque l'art et la gratuité sont contradictoires ou, dans le meilleur cas, ils se tiennent avec indifférence l'un près de l'autre. Au long de l'histoire, aucun artiste n'aurait pu être une île solitaire, même s'il avait visé un tel but, même si souvent il avait aspiré à un tel état qui parfois semble étrange et fascinant. La solitude sociale, l'isolement des masses peuvent mener l'artiste au seuil de l'absurde, du faux, ils peuvent entraîner dans sa conscience des dépressions démesurées et de stériles désespoirs.

Car, depuis toujours et d'autant plus pour l'art de la Roumanie de nos jours — un art de l'humanisme socialiste plein d'élan, du patriotisme ardent — le véritable stimulant de la création, c'est la joie de vivre au milieu de la communauté, de prendre part aux héroïques actions sociales, d'être animé par la confiance dans les jours à venir, dans une perspective ferme de l'avenir lumineux de la patrie que l'on peut voir dès à présent et même si tout n'est pas encore parfaitement serein, même s'il y a encore des difficultés à surmonter, des aspérités à aplanir.

Ce n'est, en fait, qu'en vivant pour les autres, comme artiste, que l'écrivain contemporain vit pour soi aussi. Ce n'est qu'en nouant sa vie et sa création à la vie et aux créations des autres qu'il peut découvrir le bonheur de s'appartenir et d'appartenir à tous. Ce n'est qu'en donnant une telle destination à son art, qu'en visant un tel « profit » de sa création en faveur des autres, que l'écrivain roumain d'aujourd'hui peut considérer qu'il a donné un sens à sa vie et espérer en la pérennité de son œuvre. Nous avons tous besoin les uns des autres, mais l'artiste encore plus que tout autre a un besoin constant, vital, de ses semblables, afin d'extraire de cette communion de pensées et de sentiments le sang brûlant de son œuvre qui circule, ensuite, bouillonnant, dans les artères de ses livres et qui jaillit généreusement de ses pages, comme d'une plaie ouverte, illuminant et réchauffant ceux qui attendent de lui le témoignage de confiance et de vérité, la force illimitée de sa dévotion de fils de la patrie et d'homme des hommes.

ION ARIEŞANU

Les Fleurs de la reconnaissance

Au cours de l'été passé, j'ai saisi l'occasion qu'on m'avait offerte de participer à un ample voyage de documentation sur les lieux où, il y a quatre décennies, l'Armée roumaine s'est couverte de gloire dans ses combats contre les troupes fascistes.

Bucarest, Ploieşti, Păuleşti, la vallée de la Prahova, Braşov, Prejmer, Sf. Gheorghe, Tîrgu Mureş, Turda, Cluj-Napoca, Apahida, Moïsei, Baia Mare, Satu-Mare, Carei, Oradea, Salonta, Arad, Păuliş, Drobeta-Turnu Severin, ce furent là les étapes de notre périple qui suivit pas à pas l'avance victorieuse de nos armées, il y a de cela quarante ans . . . Mes collègues et moi, écrivains roumains, parcourions, émus, ces anciens champs de bataille jadis imprégnés de sang et, tout en écoutant les évocations des vétérans, des historiens ou des spécialistes, nous revoyions en imagination ces détachements patriotiques, ces légendaires faits d'armes des centaines de milliers de soldats roumains qui ont combattu pour la liberté. Troublés, émus, nous écoutions les récits de ces innombrables actes d'héroïsme, révélateurs des sacrifice sanglants, mais aussi des grandes victoires — dignes de poèmes appelés à les immortaliser — pages glorieuses que l'armée roumaine a inscrites dans le grand livre de l'Histoire de la défaite définitive du fascisme.

Surpris, stupéfait, je parcourais des yeux les champs de bataille d'il y a quarante ans, en entendant ces témoignages fascinants de patriotisme et de sacrifice. Et bien des fois je sentis mon cœur déborder à la vue des monuments érigés sur l'emplacement même où se déroulèrent les combats acharnés, et destinés à célébrer éternellement les glorieux faits d'armes et à figurer, dans notre capitale, comme à Sf. Gheorghe ou à Carei, ou dans tant d'autres localités de notre patrie, un *memento* perpétuel: ne jamais oublier les dizaines de milliers de soldats qui ont trempé de leur sang la terre ancestrale dans leur lutte pour la défense de la patrie, pour chaser définitivement du pays les armées hitlériennes et horthystes, pour rendre la liberté à une série de peuples et de nations dans un esprit fraternel, pour instaurer la paix en Europe.

Au cours de notre voyage de documentation, nous avons fait escale aussi dans la ville où j'ai grandi et qui est si chère à mon cœur: Tîrgu Mureş, où, sur la Place des Roses, le monument du soldat roumain rappelle aux passants que là aussi, dans cette merveilleuse contrée qu'arrose le Mureş et dont les habitants, travailleurs roumains et hongrois, édifient ensemble, dans la confiance et la fraternité, et en parfaite union, un présent d'abondance et un avenir de bonheur, des milliers et des milliers de soldats roumains ont versé leur sang dans les combats de libération de cette contrée. Mon cœur se serra lorsque je contemplais, avec mes collègues, ce monument, car ma mémoire gardait encore vive l'image des combats dramatiques d'il y a 40 ans, vers la fin du mois de septembre, de la terrible cannonade et de la grêle de balles qui s'abattirent sur notre ville et sur les zones environnantes

de Luduş et de Iernut, événements qui, enfant étant, me marquèrent profondément. Dans ces régions, l'armée roumaine participa à l'une des étapes les plus sanglantes de son parcours de combats. Le terrifiant combat corps à corps de Iernut qui dura du 19 au 28 septembre, l'immense sacrifice de sang d'Oarba sur le Mureş que représenta la mort héroïque de 11 000 soldats roumains et le sacrifice aussi éloquent des habitants, roumains et hongrois, qui contribuèrent, parfois au prix de leur vie, à la lutte héroïque des soldats — voilà les pages d'histoire vivante devant lesquelles l'hommage qu'apportent les mots et la vénération s'avère insuffisants. Les faits d'armes des dizaines de milliers de héros et tout ce qu'ils ont réalisé depuis — il y a 40 ans — dans la lutte de libération du territoire de notre patrie nous obligent nous, les écrivains, à honorer leur mémoire mieux que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Innombrables sont les obligations qui incombent aux écrivains — quelle que soit leur nationalité ! Il nous faut évoquer dans des œuvres durables ces événements exemplaires qui ont donné naissance à notre liberté et à notre justice sociale d'aujourd'hui. D'ailleurs, toute une série d'œuvres littéraires de grande valeur, animées de cet esprit sont déjà nées. Mais notre mission à nous, écrivains et artistes, demeure encore considérable, car nous, citoyens d'une même patrie — Roumains, Hongrois, Allemands et autres, nous pouvons fournir encore davantage d'œuvres importantes, qui soient dignes de cet Août créateur de destinées nouvelles. Donnons naissance à des œuvres qui aillent perpétuer le souvenir des glorieux combats d'antan de telle sorte que les fleurs rouges de la reconnaissance se renouvellent à jamais, toujours vivaces.

HAJDU GYŐZŐ

Les Héros d'une époque

Une image me revient à l'esprit de temps en temps, celle d'une moderne usine bucarestoise, précédée d'un énorme parking. Une quinzaine d'années plus tôt, lorsque l'usine fut bâtie, ce parking, où se perdaient trois ou quatre voitures, était désolant. L'un des édiles de la ville s'en inquiéta. On dirait un terrain vague pavé. On ne saurait l'admettre. Et il donna des ordres: brisez le pavage un peu à droite, un peu à gauche et tracez des parterres de fleurs. Je connais bien cette usine. J'y suis venu à plusieurs reprises et c'est là que j'ai trouvé les héros de mes reportages, là, parmi les jeunes gens qui y travaillent. Certains d'entre eux se rendaient pendant les pauses sur ce parking, sur ce « terrain vague pavé », pour jouer au football. Toutefois, les

parkings eux-mêmes sont sujets aux changements. Le nombre des voitures augmentant chaque année, les parterres de fleurs disparurent l'un après l'autre (mais, pour chaque disparition, il fallait obtenir une autorisation, qui supposait plusieurs signatures. . .); il y a trois ans, le parking dut être presque doublé. Maintenant, non seulement il est plein, mais nombre de voitures sont rangées le long de la rue. D'objet de luxe, la voiture est devenue, chez nous aussi, objet d'usage courant. Qu'est-ce au fond qu'une voiture? Un peu de fer et un peu de tôle — disait un ouvrier qui avait durement travaillé afin de se voir un jour au volant — si on y met de l'huile, de l'essence, faut bien qu'elle roule, pas vrai? Oui, je sais, le monde regorge de voitures, il y en a surproduction, je sais tout ça, il n'y a plus de place pour les voitures dans les rues et sur les autoroutes — mais je sais encore autre chose: à considérer nos réalités, je sais que se familiariser avec l'objet « de luxe », avec la voiture, signifie pour l'ouvrier roumain, pour « l'homme de la rue », comme on s'obstine encore à l'appeler, un bond en avant dans l'existence individuelle et sociale. Au prix de grands efforts, et parfois même d'échecs, mais toujours avec confiance — l'arme la plus efficace de nos paisibles batailles — nous avons abouti dans un délai relativement bref, à une modernisation fondamentale, du pays, de la vie. Nos villes ont été bâties et rebâties — je ne pense pas qu'une seule agglomération urbaine soit demeurée en dehors des transformations édilitaires —, et l'on s'emploie maintenant à la systématisation des villages. Le paysage industriel a gagné toutes les zones, la puissance économique, l'expérience technique acquises au cours des dernières années nous ont permis de nous lancer dans des ouvrages monumentaux, dont le canal Danube—mer Noire, le métro bucarestois, des centrales hydro-électriques et des plates-formes de forage maritime . . . C'est une période d'élan dramatique, marquée par beaucoup de travail, par de remarquables réalisations — sans précédent dans notre pays —, à la fois une période de recherches, de difficultés, de sévères économies. C'est un moment décisif dans le développement de la Roumanie socialiste. D'ailleurs, le plus dur est, peut-être, déjà en train d'être surmonté. L'écrivain est curieux de savoir ce que devient l'homme qui construit, celui qui porte le fardeau et auquel on doit la modernisation, quelles sont pour lui les conséquences de cette modernisation. Bon, d'accord, notre homme fabrique des voitures, ensuite, lorsqu'il en a les moyens, il monte au volant et passe en revue le monde à soixante ou quatre-vingts à l'heure. C'est un bond d'ordre matériel. Y a-t-il aussi un gain spirituel? Par quoi est-il meilleur, plus éclairé, plus intéressant que son devancier d'un paysage patriarcal qui, bon gré mal gré, se trouvait ou se voulait loin de la technique et n'osait même pas rêver de monter un jour au volant? Les parkings ont fait leur apparition, ils ont doublé, les trottoirs font aussi parfois office de parking. Des centaines de milliers de gens déménagent chaque année pour s'installer dans des appartements neufs. La vie de millions de gens connaît, dans les limites de nos possibilités d'aujourd'hui, les bienfaits du progrès et de la civilisation. L'écrivain cherche ses héros parmi ces gens, parmi ses contemporains. De la réalité, ils passeront dans une

réalité-essence, ils deviendront des gens-essence, des personnages, des héros littéraires. Ce passage si malaisé, cette naissance artistique toujours accompagnée de douleurs, se fait en fonction du talent, des capacités de chaque écrivain. L'objectif en est toujours l'homme d'aujourd'hui, notre contemporain qui travaille perché sur les échaufaudages ou à l'usine, qui va au marché, monte au volant, conduit le tracteur, sème et récolte, qui joue sur la scène, ou s'asseoit sur les bancs des écoles. Comment se présente-t-il? De quelle façon influence-t-il — par sa manière de travailler et de penser — l'art et la littérature? Nous, les écrivains, chacun de son côté, nous vivons notre vie, mais regardons aussi la vie des autres, une réalité qui nous touche, qui fait de nous ses chroniqueurs. Le fait d'ignorer cette réalité, de la dorer ou, au contraire, de la noircir en pataugeant dans la boue, en la «fabriquant» à tout prix, le plus souvent par la tentative de présenter la conjoncture comme essence, peuvent annuler aussi bien le talent, que l'effort, et n'offrir que le ridicule. Ce n'est que l'examen de l'homme contemporain, en ce qu'il a, à la fois, de fort et de faible, qui peut favoriser — le talent étant sous entendu — notre succès et notre viabilité artistique.

Nous sommes, je crois, dans l'heureuse situation où les écrivains ne peuvent plus se « débrouiller » sans leurs contemporains constructeurs, tout comme ceux-ci ne peuvent le faire sans les écrivains, le besoin de livres étant connu et reconnu. Dans ces conditions, comment un écrivain peut-il mettre à profit avec plus d'efficience — puisque l'efficience est partout à l'ordre du jour — ses bonnes relations avec les contemporains? Dans son discours sur les questions idéologiques, prononcé l'année passée à Mangalia, le président Nicolae Ceaușescu a posé de nouveau devant les créateurs la nécessité du héros-modèle, en précisant que cet héros existe réellement dans notre société. Il convient de revenir à cette question d'un grand intérêt, question grave et chargée de responsabilité, d'autant plus que j'ai eu l'impression que, dans des débats ultérieurs, a percé plutôt la préférence pour les généralités, tandis que les tentatives de regarder les choses en face ont été peu nombreuses. Dans certaines interprétations simplistes, la tendance s'est fait jour de mettre le signe d'égalité entre le héros-modèle et le «positif» dogmatique de triste mémoire. La réalité offre des héros-modèle, et la période que nous traversons a besoin de héros littéraires-modèle. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une concession d'ordre artistique, mais bien au contraire, d'un effort de maîtrise dans la revigoration de la création. Le héros-modèle n'est pas la même chose que le héros idéal, dépositaire de toutes les vertus possibles, intangible dans sa pureté et sa grandeur. Ses vertus sont limitées, il a du bon et du mauvais, nous l'aimons et le sermonnons, nous le félicitons et lui demandons de faire plus, nous avons de la compréhension pour ses satisfactions, tout comme pour ses ennuis, nous écoutons les questions qu'il se pose ou, du moins, nous les supposons; il a, ce héros, outre ses succès et ses insuccès, une vertu formidable: il travaille, il change le pays en bien, il change la vie en mieux, et malgré toute difficulté il arrive à bon port. Il est une force dont nous sommes obligés de tenir compte. Il ne peut avoir d'autres dimensions que celles de l'époque. Certes,

l'écrivain est toujours confronté au problème de transposer une réalité dans une page de littérature. Mais c'est là que doit intervenir la force du créateur, celle de briser les clichés, d'écarter ce qui n'est pas significatif, de donner vie et authenticité, de recréer le monde contemporain. Et, pour revenir au point de départ: quelles sont les données de la réalité, comment les interprétons-nous?

Le parking de cette usine bucarestoise me revient derechef à l'esprit car, comme je le disais, il signifie un bond en avant: ces jeunes-là qui jouaient à la balle sur le «terrain vague pavé» sont montés au volant, ces jeunes-là ont appris des métiers, ils sont maintenant des spécialistes, certains d'entre eux ont fait des études secondaires, voire universitaires, ils ont fondé un foyer, ils ont des épouses et des enfants, ils ont leurs lectures, ils vont aux spectacles, ils s'adonnent à des innovations techniques et à des inventions. Une enquête, fût-elle sommaire, révèlerait certainement un bond spirituel aussi, un bond dans la façon de penser, de concevoir la vie, dans les relations avec le monde. Chez chacun d'entre eux, pris individuellement, on peut découvrir des défauts, des «facettes sombres, cachées»; mais tous ensemble constituent une force grâce à leurs réalisations matérielles et spirituelles, ils sont le héros-modèle. J'ai fait jadis une expérience: comme j'habitais à proximité d'un quartier en reconstruction, je me suis proposer de n'en enregistrer que les déficiences; rien à dire, il y avait plein à noter, la liste des désordres et des carences augmentait d'une semaine à l'autre. Il me semblait que les gens aimaient tout sauf leur métier; fluctuation de cadres, fluctuation de mœurs... C'est une dure épreuve pour un homme, quelle que soit sa profession, de dresser le tableau de tout ce qui n'est pas et ne doit pas être un modèle pour personne. Finalement, trois années plus tard, les bâtisseurs s'en allèrent laissant derrière eux le nouveau quartier avec ses milliers d'appartements, avec les dizaines de milliers de gens qui s'y installèrent. J'ai décidé alors que le moment était venu de déchirer et de jeter ma liste de déficiences; elle ne me servait plus et n'intéressait plus personne. Ce qui intéressait, c'était le nouveau quartier résidentiel, bien conçu, joignant, comme on dit, l'utile à l'agréable, expression de nos efforts de modernisation. En traversant aujourd'hui ce quartier, je me dis: voilà, des gens-modèles, des héros-modèles y ont travaillé. Les déficiences du temps du chantier, que j'avais minutieusement notées, que d'autres avaient signalées et analysées à l'époque se sont estompées, elles se sont effacées, elles ne seraient plus croyables. Ce qui l'emporte, c'est la force régénératrice qui anime nos gens ordinaires, tels qu'ils sont, avec du bon et du mauvais. Ils poussent, avec cette force qui est la leur, les choses en avant. Dans la réalité de l'époque qu'ils édifient, ce sont eux les héros-modèle.

NICOLAE ȚIC

Témoin

Je pense que le ruban tricolore qui, ce jour de mai 1984, reliait pour l'inauguration les deux berges du canal Danube-mer Noire, veillant comme une barrière du cœur, l'entrée de la Grande Voie Bleue, appartient à l'Histoire et qu'il sera conservé dans un musée d'histoire.

Lorsque le président de la Roumanie, Nicolae Ceaușescu, fit, en le coupant, le geste humain qui consacrait un gigantesque travail et scellait un triomphe, le ruban tricolore échappé à la contrainte s'éleva en arc-en-ciel, figurant à lui seul pour quelques instants deux drapeaux flottant dans l'azur d'un ciel inoubliable. Le labeur de tout un peuple revenait au peuple, au temps, qui seuls sont immortels, et le Nouveau Danube entrait par eux, lui aussi, dans l'éternité.

Je me suis depuis toujours réjoui et attristé à ma manière. L'amertume et la joie sont des choses intimes et on m'a enseigné de ne pas abandonner mon âme à la discrétion des impulsions du moment. Aujourd'hui encore, à mon âge, je demeure le même, pleurant au-dedans de moi et me réjouissant pareillement. Il n'y a que mon cœur que je n'ai jamais su maîtriser, tout comme je ne sus pas l'apaiser non plus ce matin du vingt-six mai 1984, lorsque le premier bateau fendait en deux la Dobroudja, la soudant, encore plus, selon un souhait millénaire accompli à peine aujourd'hui.

J'ai rafraîchi mon visage avec cette eau qui avait désormais une nouvelle mission. J'en ai senti le goût doux-salé, pareil à celui des larmes que je portais en moi. Et, malgré moi, pendant que mes yeux erraient, enregistrant des impressions, les souvenirs m'assaillaient, s'imposant de la façon qui leur est propre, logique, car sans le passé le présent serait inconcevable, et ce jour-là, différent de tous les autres, n'aurait pas existé, avec sa marque unique, sans la marque de ces quarante années de liberté, surgies comme une nécessité derrière mon front, au-delà du moment inaugural. Quarante années où j'ai vécu en être conscient, témoin de leur existence écrite et sentie au-delà de la page couverte d'encre.

Où étions-nous, qu'avons-nous dû traverser et où en sommes-nous? Autant de questions peut-être peu conformes à une journée que son importance même rendait solennelle . . . Vingt et un coups de canon . . . Ce sont eux, peut-être, à m'avoir rappelé les slogans et les appels inscrits sur les murs gris d'un pays tant éprouvé par les dures années de la guerre: *Tout pour le front, tout pour la victoire!* . . . Alors aussi nous avons vaincu, parce que le peuple tout entier a œuvré pour la victoire. Comment pourrions-nous célébrer la victoire d'alors sans la réalisation d'aujourd'hui ou, pour mieux dire, comment pourrions-nous nous réjouir sans nous rappeler les jours depuis longtemps fixés dans notre mémoire éphémère comme témoignage à travers le temps de l'histoire, la seule éternelle de par l'effort de tous?

Tout autres seront les souvenirs de ceux qui se trouvent en ce jour sur les deux rives de la Grande Voie Bleue . . . Les groupes d'enfants, éperviers de la patrie, pionniers . . . Après quarante ans, leurs souvenirs auront vraisemblablement comme point de départ ce jour où le bateau « Mihai Viteazul » se fraie doucement la voie vers la mer, ayant à son bord le Président du pays. Le monde sera peut-être assez sage et les enfants d'aujourd'hui seront peut-être préservés de souvenirs bouleversants comme les nôtres, souvenirs qu'on ne saurait oublier, tout comme on ne saurait oublier ce qu'on a vécu, aimé ou détesté . . . Les enfants sont demeuré derrière nous . . . ils nous souhaitent bon voyage . . . Les correspondants étrangers notent fébrilement leurs impressions, les opérateurs de la télévision font leur métier, on couche sur le papier, afin de les transmettre, les premières nouvelles . . . Les souhaits que je forme quant aux futurs souvenirs des enfants présents sur les deux rivages du nouveau fleuve y auront-ils leur place?

Nous passons sous un pont, souple construction de béton. Sur la rive droite, quelques excavateurs se tiennent les bras levés . . . Les bennes en sont devenues luisantes d'avoir tant travaillé. En 1945, sur le chantier de Bumbeşti-Livezeni il n'y avait que les mains des hommes, que les pioches et les pelles avaient rendues calleuses . . . les mains d'un pays jeune, tels que nous l'étions nous aussi à l'époque. Et nous avons vaincu, avec des sacrifices, nous avons surmonté les années de sécheresse et de famine, nous avons vaincu parce que nous avions sincèrement foi en notre destinée communiste, nous croyions et nous voulions de tout cœur transformer notre pays, en faire un pays où la paix, la justice et l'équité sociale règnent en maîtres. C'est en travaillant que nous sommes devenus mûrs . . . Et le pays changeait avec nous, il devenait mûr en nous laissant entrevoir l'approche d'une autre époque, meilleure et plus heureuse . . .

Le bateau glisse sur la Grande Voie d'eau . . . Les ouvriers, avec leurs bleus de travail, forment de leurs corps un nom et de ce nom ils composent les lettres dont naît un autre, celui du pays: CEAUŞESCU — ROMÂNIA. Combien tout semble simple maintenant ! Combien calmes sont les berges de ce fleuve, combien régénérés sont les gens qui, hier encore, se heurtaient à des difficultés que souvent l'on a été porté à considérer comme insurmontables. Et, tout d'un coup, regardant les gens qui se trouvaient à plus de cent mètres au-dessus de nous, j'ai eu l'étrange sentiment que, au fond, ce n'était pas un seul canal qu'on avait construit, mais sept, l'un sur l'autre, celui d'en bas, sur lequel glissaient nos bateaux, étant le plus difficile, le plus inhumainement difficile à bâtir. Pour s'engager dans un tel ouvrage il faut avoir avant tout du courage, un courage extraordinaire, me disais-je, en mesurant du regard les hauteurs de gauche et de droite: une montagne dont la bouche demeure béante, pour laisser couler, entre ses fortes mâchoires, le courage qui fit naître une idée, l'idée qui engendra une modification géographique que rien ne fera plus jamais disparaître de la carte.

Ces hommes formant avec les couleurs de leurs salopettes un nouveau tricolore sont une partie du peuple roumain, et chacun a donné son obole — par la pensée, la force, le courage — pour que soit accompli ce projet, irréalisable autrefois.

Le IXe Congrès du Parti Communiste Roumain a libéré, en 1965, sa capacité d'initiative et lui a conféré le sentiment de la liberté, de la responsabilité et de la conscience de soi. On ne saurait construire sans avoir la conscience de la liberté, on ne saurait écrire en l'absence de ce même sentiment. Tout ce qui fut construit et créé de précieux porte le sceau de cette époque. Une époque qui veut la paix. Personne au monde ne construit pour voir anéantir son effort, personne ne veut voir les réalisations d'un peuple englouties par le néant d'une guerre destructrice. Les soldats de notre patrie savent tout aussi bien construire que lutter. Le canal Danube-mer Noire est également la victoire de ce front pacifique. La gigantesque tranchée par laquelle coule le fleuve bleu du pays fut creusée par ces hommes qui ont remplacé, à l'appel du parti, les armes par les plus modernes moyens d'excavation et de transport. Cette route, dont les bords sont reliés par des voûtes d'une beauté presque irréelle, pourrait s'appeler la Voie Bleue de la paix.

Nous avançons sur la Voie de la paix. Le bateau « Mihai Viteazul » est en tête. À son gouvernail — l'homme qui a posé la première pierre de ce qui devait devenir la réalité de la monumentale voie fluviale d'aujourd'hui. Combien simple semble maintenant cet *aujourd'hui*, lorsque des bateaux naviguent sous la calme voûte bleue du ciel, entre les berges colorées par le vert vif de l'herbe récemment semée. Tout semble simple après la victoire. Cependant ce ne fut pas simple, et nous le savons tous. Et rien ne sera simple à l'avenir non plus. Mais lorsqu'on est persuadé que tout ce que l'on fait c'est pour soi-même et pour le pays qu'on le fait, que tout ce qu'on bâtit appartiendra à cette terre roumaine, les difficultés, les sacrifices acquièrent un sens bien plus profond, une tendresse pareille à un grand amour contenu.

Nous suivons la voie d'un rêve accompli. On pressant dans l'onde d'eau douce les étendues sans horizons de la mer Noire. Le fort courant d'air provoqué par les hauts parapets des rivages, le souffle du vent qui s'insinue sous la surface lisse de l'eau se calment peu à peu. Nous nous dirigeons vers la grande rencontre. Le souffle d'air apporte le goût salé des étendues sans bornes. Un pont, celui d'Agigea, comme suspendu au firmament salue, par ses milliers de drapeaux, le Nouveau Danube dont le cours en fut la raison. Comme intimidé, le Danube s'arrête un instant. Ensuite il reprend sa route par les vantails ouverts de l'écluse d'Agigea. Je regarde

devant moi. Je ne vois aucune mer Bleue ou Noire. Je vois la mer Tricolore des dizaines de milliers d'hommes qui attendent que le Nouveau Danube accoste ce rivage dont il ne se séparera jamais dorénavant. Les hommes attendent quelque chose encore. Ils attendent l'homme, l'ami, le président du pays, celui qui a déterminé la transformation d'un rêve millénaire en réalité, une réalité sans précédent sur le sol du pays; ils attendent Nicolae Ceaușescu afin de lui rapporter qu'ils sont prêts, eux et le pays, pour d'autres victoires.

PETRE SĂLCUDEANU

Le Sens de l'actualité

Je ne saurais concevoir autrement le théâtre (en tant que phénomène vivant) et l'actualité (en tant qu'expression philosophique) que sous la forme de notions allant de pair, inséparables et interconditionnées. Mais ce n'est pas le théâtre seul, c'est aussi tout autre mode de communication artistique *conscient*, qui se trouve en étroite dépendance et relation avec l'actualité, cette notion représentant pour l'acte artistique à la fois sa cause et sa finalité. Prétendre que le théâtre (voire l'art en général) se caractérise, entre autres, par *l'actualité* signifie émettre un lieu commun.

Dans les quelque vingt années écoulées depuis le IXe Congrès du Parti Communiste Roumain, les termes qu'utilise la théorie littéraire — dont celui d'actualité — se sont trouvés clarifiés pour nous, écrivains de Roumanie, dans leur signification plus profonde, au cours de la lutte que nous avons menée contre le dogmatisme. Nous savons, d'une manière positive, que l'actualité s'exprime non seulement par le temps et par l'espace, mais aussi par sa valeur. Les pièces de Shakespeare ont été actuelles à leur époque, mais elles demeurent actuelles encore aujourd'hui, par leur valeur humaine, poétique, dramatique, philosophique et morale. L'actualité ne doit par être comprise dans un sens exclusivement physique; elle est, avant tout et surtout, une condition spirituelle. La dramaturgie et l'art du spectacle l'ont démontré plus qu'abondamment au cours de ces deux dernières années de reconsidération, de clarification, de consolidation du rapport entre l'art et son objet, entre l'artiste et le monde.

L'expérience de ces années de dramaturgie et d'art scénique, de théorie de la littérature, de théorie du théâtre ont épuré la notion d'actualité des acceptions vulgaires, primitives, falsificatrices du dogmatisme, en lui conférant à nouveau son sens philosophique fondamental dont les vertus sont l'idée d'un esprit contemporain, l'idée de la valeur et, par là, l'idée d'universalité. Nous ne pouvons plus discuter aujourd'hui de l'actualité dans le domaine du théâtre sans tenir compte de la convergence de ces idées.

L'identification du large concept d'actualité avec celui, — infiniment plus étroit, du « jour au jour » n'est plus possible maintenant, du moins sur le plan théorique. L'actualité, conçue dans un mode strictement physique, se matérialisant seulement par le décor, par les costumes, par le lexique, devient fausse et, par voie de conséquence, incommunicable.

La pièce de théâtre qui serait « à la page », sans posséder toutefois le moindre grain d'universalité et sans produire la moindre étincelle de valeur ne saurait éviter la caducité. « Un art où le concept de valeur fait ménage avec l'idée de caducité représente la négation de l'art », écrit George Călinescu. « La valeur est permanente », note plus loin ce grand critique. Une actualité non permanente, voire privée de la valeur qui lui confère sa durabilité, entrerait en contradiction avec elle-même, car elle deviendrait non transmissible et, par là, inactuelle. Grand nombre de pièces de théâtre ont été écrites suivant un conditionnement mécanique issu d'une actualité perçue selon un procédé instantané et épidermique. Combien d'entre elles ont survécu? Aucune. Car leur « actualité » était caduque et leur valeur inexistante. Des pièces écrites au cours de ces vingt dernières années, je suis convaincu que nombreuses sont celles qui jouiront d'une longue durabilité, du fait que leur actualité revêt un aspect d'*historicité*.

C'est ainsi que, par exemple, les pièces qui décrivent les problèmes de plan, de production, de prix de revient, de productivité, ne sont pas actuelles (comme le pensent certains auteurs), dans la mesure où ces abstractions ne provoquent pas des confrontations humaines authentiques, dramatiques, ne déterminent pas des observations nouvelles, révélatrices, de la psychologie et du comportement social de nos contemporains. Mais on peut être parfaitement contemporain si l'on écrit, par exemple, au sujet de l'an 1848 ou d'Eminescu, si les idées incorporées dans le texte dramatique sont bien les nôtres, si elles transmettent quelque chose d'important, de vivant, capable d'inciter le monde contemporain, notre propre sensibilité.

Caduques et, donc, faussement actuelles, nous paraissent être aussi les pièces qui s'efforcent de se faire apprécier en introduisant de « basses intrigues », des allusions mesquines, qui renoncent à une problématique grave (même dans les comédies), à une attitude morale élevée, à une struc-

ture artistique authentique. La faible concrétion de ces piqûres de puce est aussi éphémère que l'abstraction pompeuse et décorative, aucune d'elles ne présentant quoi que ce soit de commun avec le concept d'actualité philosophique et de valeur.

Par bonheur, ce ne sont pas ces discontinuités précaires qui fournissent l'image représentative de notre dramaturgie d'aujourd'hui, mais bien les pièces, nombreuses et solides que leur actualité et leur valeur projettent dans l'histoire et dans l'universel.

DUMITRU SOLOMON

Les Racines

Je me suis souvent demandé ce que sent et comment se sent celui dont le cœur et l'âme sont dépourvus de toute racine, et je n'ai jamais pu y donner une réponse convenable. C'est peut-être aussi parce que, au fond, je n'ai jamais cru et que je ne crois pas maintenant non plus qu'il puisse y avoir d'homme au monde dont l'âme soit dépourvue de toute racine, fût-elle des plus fragiles. En ce qui me concerne, en ce qui nous concerne, les racines de nos âmes sont non seulement vigoureuses, mais aussi immortelles. Car elles puisent leur sève aux sources éternelles de ce peuple auquel nous appartenons. Au long des siècles, nous ne nous sommes jamais rendus, tous, grands et petits, en visite chez d'autres peuples. Non pas que n'eussions aimé nous divertir parfois. Mais uniquement parce que notre pays, c'est-à-dire notre terre et nos routes, nos rivières et nos montagnes, nos plaines et nos bois n'auraient pas consenti à demeurer, ne fût-ce que passagèrement, en dehors de notre possession. Et nous nous sommes faits à cette coutume, la conservant aujourd'hui encore à la place d'honneur dans notre âme. Les peuples étrangers qui sillonnèrent en long et en large le sol de notre pays, qui s'arrêtèrent à l'ombre de nos forêts, auprès de notre blé et de nos sources furent tout étonnés de constater l'existence de cette racine-maîtresse, devant laquelle ils durent s'incliner, sollicitant abri et conseil.

Eux aussi, à vrai dire, ils nous ont fait part de leur expérience. Et nous sommes devenus amis. Cependant, c'est l'immortelle racine des Roumains qui demeura la maîtresse. Il ne pouvait en être autrement. Sa vigueur sut résister à tous les supplices auxquels la soumirent parfois ceux qui vou-

laient l'anéantir. Ceux qui ne savaient pas encore, à l'époque, que l'immortalité ne saurait être ensevelie vivante. Et d'autant moins tuée.

Notre racine vit dans l'âme de chacun de nous. Source d'espoir, d'idéaux, de rêves, de force. Il n'y a pas, chez nous, un seul coin de terre où cette racine ne soit présente. Entrez dans le musée de n'importe quelle ville. Quelque petit, quelque insignifiant qu'il soit par rapport à ceux des grandes métropoles du monde. Partout vous découvrirez la vigueur de cette racine qui a pris, selon les nécessités du moment passé ou présent, l'aspect de la céramique, des monnaies, des flèches, des bures ou des dalles funéraires. Et, touchant de tels fragments-racines, il vous semblera entendre tantôt le cri de guerre, tantôt le cri de triomphe, tantôt la mélopée des thrènes, tantôt les sanglots d'un enfant, tantôt la doïna, tantôt l'exhortation à la stabilité après le passage des hordes étrangères ayant pillé le peu de richesse de tel ou tel village.

Aujourd'hui, lorsque nous fêtons quatre décennies depuis la révolution de libération nationale et sociale, antifasciste et anti-impérialiste, aujourd'hui, dans l'année du XIIIe Congrès du Parti Communiste Roumain, aujourd'hui, décorée de rubans tricolores et rouges, symbole des victoires socialistes, notre racine est plus vigoureuse, plus vitale, telle que nos ancêtres l'ont depuis toujours souhaitée.

RADU SELEJAN

BICENTENAIRE DE LA RÉVOLTE DE HOREA, CLOŞCA ET CRIŞAN

Ion Vlasiu: *Le Monument de Horea, Cloşca et Crişan*, Cluj-Napoca

ÉTUDES ET COMMENTAIRES

La Révolte — genèse et déroulement

Deux cents ans après son déroulement, la grande révolte des Roumains de Transylvanie dirigée par Horea, Cloşca et Crişan demeure un événement de première importance, qui a marqué un tournant dans l'histoire des Roumains: le premier grand ébranlement du féodalisme sur le territoire de notre pays. Ce fut, en même temps, la première affirmation vigoureuse, à caractère révolutionnaire de la conscience nationale du peuple roumain. Considérée dans le cadre large de l'histoire générale, cette révolte s'est produite à une époque de grands efforts visant la régénération du féodalisme, mais aussi de grands bouleversements révolutionnaires. En effet, la fin du XVIIIe siècle fut marquée par de nombreux soulèvements, révoltes et révolutions, qui annonçaient, après la révolution américaine et à la veille de la révolution française, un monde fondé sur des assises nouvelles.

L'année 1784 nous place en pleine époque des Lumières, des despotismes éclairés, à une époque où la pensée humaine traverse un processus de profondes transformations. Un souffle novateur s'étend sur des aires de plus en plus larges, revigorant mentalités et psychologies, embrassant les structures de la société humaine, stimulant l'esprit d'action. C'est l'époque où, dans le centre et l'est de l'Europe, les fondements du féodalisme commencent à osciller, où le servage, historiquement dépassé, ne peut plus être maintenu, et les soulèvements paysans ne sont rien d'autre que l'expression de cette crise. La révolte de Horea se produit après la guerre paysanne de Russie (1773—1775), la révolte paysanne de Bohême, l'annulation du servage dans les deux Principautés roumaines — Moldavie et Valachie —, ainsi que dans les provinces autrichiennes, de Silésie, Bohême et Moravie. Par ailleurs, c'est à cette même époque que les peuples de cette partie du continent commencent à affirmer leur conscience nationale, aspirant à une vie politique propre et préfigurant l'image de leurs futurs États nationaux. En ce sens, la révolte de Transylvanie, le troisième pays roumain, soumis à l'époque à l'Empire des Habsbourg, se rattache à l'affirmation du concept de nation roumaine. Les racines profondes de cette révolte se trouvent donc, d'une part dans le régime oppressif du servage, qui connaît, en Transylvanie, une aggravation particulière au cours du XVIIIe siècle et, d'autre part, dans l'évolution de la population roumaine de ce pays laquelle, contrainte au servage, lutte pour son émancipation.

★

Le XVIIIe siècle apporte en Transylvanie de tristes héritages. La corvée sur le domaine seigneurial, vraiment accablante, est de 3 à 5 jours par semaine ou même davantage; le paysan est tenu de fournir les bêtes, la charrue et le chariot, et de subvenir à sa nourriture: à l'époque des travaux agricoles, le serf doit participer à la corvée avec des membres de sa famille, ce qui l'empêche de s'occuper de son lot personnel. À la corvée

s'ajoutent toutes sortes d'impôts perçus par le seigneur — droit de pâturage, de moulage, de pêche, de chasse, d'utilisation de la forêt et des eaux, taxes d'héritage, de tutelle des orphelins, de prise en service à la cour, etc. Les charges imposées par les nobles sont doublées de celles provenant de l'Empire; ces dernières ne cessent de s'accroître, sous le prétexte de l'état de guerre, de l'entretien des armées permanentes et du vaste appareil d'État, si bien que les serfs se voient dans l'impossibilité de satisfaire à tant d'exigences. Dans cette situation, la seule réponse possible de la paysannerie devient la fuite, individuelle ou collective. Pour mettre un terme aux émigrations, ce « morbus transylvanicus » devenu chronique, l'État institue les régiments de frontière, mais, faute de remédier aux causes ce phénomène ne peut être que freiné et non pas arrêté, d'autant plus que l'exemple des deux autres pays roumains, où le servage n'existe plus et les charges du paysan sont infiniment moins lourdes agit comme un stimulant pour les serfs transylvains, qui se rendent en masse en Moldavie et en Valachie. Les pressions par lesquelles le régime impérial tente de déterminer les nobles à diminuer les charges des serfs sont vaines, ce qui crée chez les paysans l'impression, en quelque sorte fausse, qu'il y aurait une contradiction entre l'empereur, qui leur serait favorable, et les nobles qui s'opposent à sa volonté. En réalité, malgré leurs tendances divergentes, le pouvoir des nobles et celui de l'État visent le même but oppressif.

Ce grave problème du servage est d'autant plus important pour la genèse de la révolte qu'il revêt aussi un aspect national: trois quarts des serfs de Transylvanie sont des Roumains. Toute une série de caractéristiques — historiques, socio-économiques, ethniques, spirituelles, etc. — distinguent les Roumains de Transylvanie des autres nationalités cohabitantes, les rendant, par contre, solidaires de la grande masse du peuple roumain qui vit en deçà des Carpates, en Valachie et en Moldavie. Dès les premiers temps de l'histoire de ce territoire, les Roumains y apparaissent avec des institutions propres, qui se prolongent même après les colonisations étrangères en Transylvanie. Cependant, spoliés de leurs meilleures terres et obligés de se contenter des possibilités agricoles que leur offrent la colline et la montagne, les Roumains se voient peu à peu placés dans une situation d'infériorité, économique d'abord, politique et sociale ensuite. Population de loin majoritaire en Transylvanie, les Roumains seront dorénavant considérés comme une « nation tolérée », et traités en conséquence, tandis que le statut de « nations politiques » est réservé aux Hongrois, aux Szeklers et aux Saxons. La question du culte compte pour beaucoup dans ce statut de supériorité que s'arrogent les nationalités cohabitantes, qu'il s'agisse de catholiques ou de protestants. La foi chrétienne-orthodoxe est considérée à un tel point définitoire pour les Roumains, que le terme d'« orthodoxe » devient synonyme de « roumain ». En l'absence d'un haut clergé cultivé, faute de moyens et de conditions, le culte orthodoxe a pénétré dans les coutumes, les rituels, les superstitions populaires, devenant partie intégrante de l'ethnie roumaine et contribuant à entretenir la conscience nationale de ce peuple.

Si la question nationale pose son empreinte indélébile sur la révolte, c'est qu'il existe, sur ce plan, une distinction très nette entre la masse principale des serfs et leurs maîtres. L'absence d'une aristocratie roumaine (disparue par suite des persécutions systématiques exercées par la couronne étrangère) fait que les serfs roumains soient soumis à une classe dominante hétérogène, en majorité hongroise, d'où les rapports de synonymie qui s'établissent entre des termes tels que « roumain » et « serf » ou « maître » et « magyar ». Il s'agit donc, d'une part, d'une aristocratie puissante, propriétaire des terres du pays, d'une population citadine riche et dirigée par le patriciat saxon, ces deux classes représentant les piliers solides de l'église catholique et réformée, dont le riche clergé jouit du droit de dîme, d'un vaste réseau d'écoles richement dotées et bénéficiant d'un haut prestige et, d'autre part, d'une noblesse roumaine appauvrie, dépourvue de domaines, d'une petite bourgeoisie roumaine et d'intellectuels roumains qui ne disposent pas même d'une seule école de niveau équivalent à celles des nations politiques, d'une église pauvre, soutenue par une masse de fidèles dépourvus eux-mêmes des moyens de subsistance. Tout ceci ne fait qu'accentuer les différences entre les classes dominantes et opprimées. Les Roumains, anciens maîtres de la Transylvanie, en constituent ainsi la nation répudiées, tolérés uniquement pour pouvoir être exploités, vivant en dehors du cadre constitutionnel, n'ayant aucun représentant à la Diète de Transylvanie, traités comme s'ils n'existaient pas. Telles sont les prémisses de la lutte nationale, stimulée par la lutte politique des intellectuels roumains, et dont les mots d'ordre expriment à la fois l'essence de la question roumaine et de celle du servage: « Nous sommes les plus anciens, les plus nombreux, ceux qui supportent les charges les plus lourdes, il convient donc que nous ayons les mêmes droits que les autres. »

La situation est encore plus grave dans la zone de montagne, où, le sol étant pauvre, seuls les pâturages, les forêts, les eaux et le sous-sol offrent des moyens de subsistance. Les impôts impériaux, fiscaux, seigneuriaux, publics, militaires, communaux se superposent, augmentent brusquement ou continuellement, constituant comme un réseau cœrcitif serré, compliqué, qui entrave et paralyse l'homme des Montagnes lequel a besoin de circuler, d'avoir accès à la plaine pour pouvoir aussi y travailler et s'assurer une existence misérable. À toutes ces charges et obligations s'ajoutent les abus. À l'abri des montagnes, dans cet espace fermé, difficile à contrôler, mais où la chute ou l'ascension, la misère ou le gain sont soumis à toutes sortes de variations, l'arbitraire et la fraude font la loi. Sur toute l'échelle de l'appareil d'État, de haut en bas, les fonctionnaires des mines, ceux des domaines et des comitats, les percepteurs, et les juges commettent les abus les plus révoltants. Ils appliquent l'impôt fiscal d'une manière arbitraire, favorisant ceux qui leur paient directement des sommes inférieures à celles dues et imposant davantage les autres. Soumis, lui aussi à un réseau d'intérêts divers, le régime juridique est tout aussi arbitraire, coûteux et injuste.

Les paysans ne se résignèrent pas; cette aspiration à la justice sociale et nationale, ils l'avaient héritée de leurs parents et de leurs ancêtres. L'his-

toire des Montagnes connaît, en ce XVIIIe siècle, une phase nouvelle, tourmentée, agitée. La lutte des paysans revêt aussi des formes légales. Les villages portent plainte à la Cour impériale. Des délégués ou des délégations se rendent à Zlatna ou à Sibiu, voire même à Vienne. Les noms de dizaines et de centaines de paysans deviennent connus, illustrant une vaste lutte de masse. Les pétitions, écrites avec courage, sont de plus en plus nombreuses. Alertées, les autorités profitent de la moindre occasion pour punir impitoyablement par des amendes, des confiscations de biens, des punitions corporelles, des emprisonnements et même des condamnations à mort les pétitionnaires et tous ceux qui provoquent des agitations. Néanmoins, loin de calmer les esprits, les peines appliquées ne font que multiplier les soulèvements ainsi que le nombre des délégations qui se rendent à Vienne. Ainsi, par exemple, un document émis par les autorités de Zlatna notifie, le 1er mai 1783, qu'une nouvelle délégation de paysans, dont font partie le « fameux instigateur » Horea, *famoso antesignano* (tel est le nom sous lequel est connu Vasile Ursu Nicola du village Albac, de l'actuel département d'Alba), Ion Cloşca et cinq autres paysans, a pris le chemin de Vienne. Vers la fin de 1783, accompagné par quelques autres paysans, Horea est de nouveau en route vers la Cour impériale. Cette fois-ci, Horea y reste seul pour attendre le retour de l'empereur, parti pour Rome, et ne quitte Vienne que très tard, au printemps suivant. Le moment culminant de ce voyage est celui de l'audience chez Joseph II, le 1er avril 1784. Parmi les documents de la chancellerie impériale figure la pétition « de neuf communes relevant du domaine fiscal de Zlatna ». Reçu par l'empereur, Horea répète devant celui-ci ce qu'il avait écrit dans le mémoire, présentant les souffrances des paysans et lui adressant la prière que les envoyées des communes « ne soient plus battus ou autrement punis pour s'être plaints au trône impérial ». Par voie de conséquence, la Chancellerie impériale adresse au gouvernement de Transylvanie un acte, daté du 13 avril 1784, interdisant toute sorte de persécution « illégitime » dans les neuf communes jusqu'à l'examen des plaintes, suivi d'une résolution; « et que ceux qui pourrissent injustement dans les prisons ... soient jusqu'alors libérés ». Horea obtient aussi une version roumaine de la disposition (écrite en latin) de la Chancellerie.

Les conséquences du second voyage à Vienne et de l'audience accordée à Horea ne tardent pas à se faire sentir: les démarches et les agitations des paysans recommencent. Mais cette fois-ci encore les investigations des autorités ne sont pas menées sérieusement jusqu'au bout; les recherches piétinent, rapportant les mêmes chiffres, justifications et arguments. La nouvelle décision de la Chancellerie ne diffère en rien des dispositions antérieures et, les paysans le savent déjà, tant que son exécution sera confiée aux mêmes autorités locales, elle n'aboutira à aucun résultat.

Pour peu confiant qu'il soit dans les dispositions favorables que les autorités locales, se pliant aux ordres de la Chancellerie, pourraient prendre, Horea, par contre, ne saurait douter de la bienveillance de l'empereur, qui se heurte, selon lui, à l'opposition des nobles. L'audience chez l'empereur

engendrera, — surtout lorsque Horea aura déclenché la révolte « par ordre de l'empereur » — diverses légendes, qui circulent non seulement parmi les paysans, mais aussi au sein des classes dominantes. Un noble, Ribiczei, citera plus tard le témoignage d'un certain capitaine Sodler, du régiment de Toscane, lequel aurait assisté à l'audience: Horea aurait adressé à l'empereur la prière d'affranchir les Roumains du servage, sans quoi, aurait-il ajouté, ceux-ci allaient peut-être se révolter et se libérer « dangereusement ». A quoi Joseph II aurait répondu: «*Thut ihr das !* » (Faites-le !). Quoi qu'il en fût, les paysans sont persuadés qu'il existe une opposition entre l'empereur et les nobles, si bien que Horea s'imagine qu'un soulèvement contre la noblesse serait favorablement reçu par l'empereur.

Avant de passer plus loin, référons-nous à un élément nouveau qui, aggravant la tension existante dans les rapports sociaux dans la zone des montagnes, contribue au déclenchement du conflit. Il s'agit de la conscription de l'été de 1784, destinée à consolider et multiplier les régiments de frontière, et qui prévoyait la libération du servage pour ceux qui prenaient du service, faisant ainsi germer un nouvel espoir d'affranchissement. Les serfs quittent leurs villages et se dirigent vers Alba Iulia pour se faire inscrire. Le mouvement se propage de plus en plus loin; du comitat d'Alba dans les comitats voisins — de Hunedoara, de Tîrnava et de Turda — il comprend tout le pays, entraînant, outre les serfs roumains, les plus nombreux, les serfs magyars et saxons. Les nobles se rendent compte qu'il est ainsi porté atteinte à leurs prérogatives et intérêts, d'autant plus que les gens de la Plaine commencent eux aussi à s'agiter. Les maîtres demandent aux autorités le concours de la force publique pour arrêter les serfs; les conséquences se font immédiatement sentir. Une fois inscrits — anticipent les paysans — ils n'ont plus rien à craindre de leurs maîtres (en fait, ils ne sont pas incorporés sur-le-champ, une approbation étant d'abord nécessaire). Se jugeant libres, ils désobéissent à leurs maîtres, les affrontent, ne veulent plus remplir leurs charges de serfs. Les maîtres, de leur côté, usent de tous les moyens pour les faire obéir. Les paysans simplifient les données de la conscription: qui s'inscrit se soumet à l'ordre de l'empereur, qui ne s'inscrit pas, obéit aux nobles. Cela étant, l'insoumission au « maître terrien » prend des proportions, et la composante nationale du mouvement acquiert des contours plus nets, car les nobles, les dirigeants de la Transylvanie étaient en général hongrois, alors que les serfs sont, pour la plupart, roumains. Ces derniers changent le mot d'ordre *contre les nobles*, en *contre les nobles magyars*.

Représentant les intérêts des nobles, le gouvernement de Transylvanie décide d'arrêter la conscription. Les paysans refusent d'accepter cet écroulement subit de leurs espoirs et voient dans l'annulation de la conscription une machination montée par les nobles contre la décision impériale. Conscients à présent de leur force, de la peur qu'ils inspirent à leurs adversaires, les serfs sont prêts à se révolter, d'autant plus que le mouvement s'est élargi à presque tout le territoire de la Transylvanie. Le but de l'action est lui aussi devenu plus large, se référant à la question du servage en général. La fusion des aspirations des serfs des Montagnes et de ceux des Plaines est

rapide, et elle a lieu d'abord dans le pays du Zarand, voisin des montagnes. C'est ici qu'apparaîtront les chefs de la révolte.

Le mirage de l'affranchissement est, aux yeux des paysans, sur le point de devenir une réalité; telle est (s'imaginent-ils) la volonté de l'empereur, seuls les nobles s'y opposent. Ce qui fait que l'un des dirigeants de la révolte, Crişan, convoque les paysans à l'église du village de Mesteacăn, pour le 31 octobre 1784. De là, ils se rendront à Alba Iulia, pour recevoir des armes, « selon l'ordre de l'empereur », transmis par Horea. Le lendemain, les paysans qui veulent aller à Alba Iulia se rassemblent à Curechiu. Les nobles tentent de faire arrêter Crişan et leur intervention déclenche les hostilités. Après avoir tué leurs envoyés, la foule, dirigée par Crişan, se rue sur les résidences nobiliaires de Criscior. A partir de ce moment, la révolte se déchaîne avec violence. Des épisodes pareils à celui de Criscior ont lieu dans la ville de Brad, tombée entre les mains des révoltés le 2 novembre, à Ribiţa à Mihăleni. Le 4 novembre les insurgés s'emparent de Baia de Criş. La révolte s'étend, le nombre des villages qui se soulèvent ne cesse d'augmenter. Les paysans ferment et contrôlent les routes, pour empêcher la circulation des étrangers, et vont jusqu'à délivrer des « passeports » roumains. De la zone du Zarand, la foule passe dans le comitat de Hunedoara, soulevant tous les villages de la droite du Mureş. De Deva, les groupes de paysans se dirigent dans trois directions principales: ils descendent de la vallée du Mureş vers le comitat d'Arad et, de là, par la vallée du Strei vers Haţeg; ils remontent le Mureş, pour se rendre dans les comitats d'Alba et de Sibiu; ils descendent des monts d'Abrud, vers Cîmpeni, Abrud, Roşia et dans la vallée de l'Arieş. Ces derniers se divisent ensuite en deux groupes qui se dirigent vers le comitat de Cluj et vers Baia de Arieş.

Repoussé devant Deva — grande ville, que de solides fortifications rendent presque inexpugnable, et qui dispose en outre de troupes de nobles armés et de milice — Crişan dirige son armée vers les monts d'Abrud, afin de la réunir à celles de Horea et Cloşca. Les insurgés s'emparent de la localité de Cîmpeni et Horea envoie Cloşca et Crişan, avec leurs armées, prendre les villes d'Abrud et de Roşia. Ni l'échec souffert devant Deva ni les exécutions attroces des paysans arrêtés ne peuvent intimider les insurgés. Ils sont maîtres non seulement du Zarand, mais encore de presque tout le comitat de Hunedoara, de toute la vallée du Mureş des environs d'Arad à ceux d'Alba Iulia, de toute la vallée du Strei, le pays du Haţeg y compris et des monts Apuseni. Des groupes de paysans avancent vers Aiud, Cluj et Turda. L'aire de la révolte s'étend sans cesse, menaçant de couvrir toute la Transylvanie, Deva non plus ne tiendra pas longtemps. La révolte atteint son apogée, les nobles sont impuissants à l'arrêter, et l'armée n'intervient que rarement, attendant des ordres de Vienne.

La meilleure expression de cet état de choses est l'ultimatum que les paysans adressent, le 13 novembre 1784, aux nobles réfugiés à Deva. Dicté par les envoyés de Horea, l'ultimatum présente six conditions de paix, parmi lesquelles mentionnons: « Qu'il n'y ait plus de nobles et que tous les gens vivent de leur travail. Que les nobles quittent à jamais leurs domaines et

qu'ils paient des impôts comme tous les contribuables qui ne sont pas de rang. Que les terres des nobles soient réparties au peuple, selon l'ordre de l'empereur, qui suivra. Si . . . les nobles . . . consentent à tout cela, je leur promets la paix et demande que l'on hisse, en signe d'acceptation, des drapeaux blancs, au bout de longues perches dressées en haut de la forteresse et des murailles de la ville, ainsi qu'à d'autres endroits. » Le terme fixé par Horea pour la reddition est le 14 novembre; passée cette date il menace de détruire la ville. Les conditions sont claires et catégoriques. *Elles concernent la liquidation de la noblesse et de la propriété féodale de même que l'attribution des terres aux paysans, visant, par conséquent, l'annulation des rapports féodaux, et la disparition des grands domaines,* la suppression de la noblesse en tant que classe (et non pas son extermination physique), l'expropriation des nobles, et leur intégration à la masse des non-privilégiés. Une autre particularité qui ressort de l'ultimatum est *que seuls les nobles y sont visés et non pas la masse des Hongrois, ce qui prouve que la dissociation entre les serfs et les nobles hongrois s'était déjà opérée et que les serfs Roumains et Magyars menaient une lutte commune contre les nobles.* De nombreux serfs hongrois et saxons faisaient d'ailleurs partie de l'armée de Horea.

Ces revendications des paysans présentées sous la forme d'un programme apparaissent comme la conclusion logique de la révolte, comme son acte le plus important, à caractère généralisateur et synthétique, celui qui lui confère son prestige historique. Certes, il ne s'agissait là que d'une vision conjoncturelle, conçue au moment de la victoire, mais qui jette un vif rayon de lumière sur l'avenir. A retenir que le programme formulé dans ce document n'avait pas pour point de départ le programme politique national formulé par les intellectuels, avec lequel il ne coïncidait aucunement. Il ne saurait donc être question, de quelque « impact » du programme politique national sur la paysannerie. Celle-ci avait trouvé une solution propre, radicale, du problème de la nation, à partir de ses profondes bases sociales et nationales. C'est une vision qui représente un complément indispensable du futur programme d'émancipation complète, sociale et nationale, des Roumains de Transylvanie, qui réunira ainsi les aspirations et la volonté de toute la nation.

La réaction des nobles et des autorités se produit par étapes. Au moment du déclenchement de la révolte, la noblesse, prise de court, n'a ni le temps ni la force d'opposer quelque résistance. Sa première pensée est de se mettre à l'abri dans les villes et les forteresses et de solliciter l'intervention de l'armée Or, celle-ci se limite à quelques manœuvres d'intimidation des insurgés, si bien que les nobles ne peuvent se fonder que sur leurs propres forces. L'interruption des mouvements des paysans (les trêves) permet aux nobles de s'organiser. Mais, lorsqu'ils se décident enfin à passer à l'action, l'armée impériale intervient effectivement rendant pratiquement inutile l'« insurrection de la noblesse ». Cette intervention de l'armée ne servira plus qu'à assouvir la soif de vengeance des nobles, car, ne symphatisant point avec la cause de la noblesse, l'armée montrait en général peu de zèle pour l'aider à préserver ses biens. Plus même, elle nourissait une satisfaction secrète de la voir frappée et amoindrie. Loin de s'opposer au régime

◀ Romul Ladea:
Horea (bronze, détail)

Mircea Pavel:
Horea, Cloșca et Crișan (bois)

impérial, la révolte vise à instaurer, à la place du pouvoir des nobles, un pouvoir militaire placé sous l'égide de l'empire. De ce fait, les commandants militaires évitaient d'étouffer la révolte par les armes, sans ordre exprès de l'empereur, et en l'attendant le commandement entame des négociations avec les paysans, afin de gagner le temps nécessaire à la distribution des troupes dans les points stratégiques. C'est un moment d'accalmie de la révolte; les paysans, qui se laissent tromper par les pourparlers, attendent les résultats escomptés.

La nouvelle de la révolte est « désagréable » pour Joseph II. Il doit justement faire face au conflit aigu avec les Pays-Bas et à la menace d'une grande guerre européenne. Le mouvement des Roumains retient ses troupes ailleurs et porte atteinte à son prestige de despote éclairé, protecteur des peuples opprimés. Plus même, les révoltés se servent de son nom pour justifier leurs actes. Sa première réaction est d'ordonner une répression immédiate, avec une sévérité exemplaire (ce qui équivaut, en termes modernes, à l'application de l'état de siège), et des récompenses pour la capture des chefs tout en recommandant néanmoins de n'user d'armes que jusqu'à ce que la foule cède (se dissipe). Peu après il revient sur sa décision, car, réfléchissant avec plus de calme sur la situation et analysant plus à fond les causes de la révolte, il pèse les culpabilités et finit par atténuer les mesures antérieurement prises. Il accuse la constitution même de la Hongrie, désapprouve l'« insurrection » des nobles, ainsi que l'exécution des paysans arrêtés. Une commission investie de pouvoirs spéciaux, composée de civils et de militaires et présidée par le comte Anton Jankovich, est chargée de trouver les causes des troubles.

Déçus par l'armée, qui représente pour eux l'empereur, les paysans reprennent la lutte, leurs buts sont les mêmes, mais à leurs ennemis antérieurs s'ajoute maintenant aussi l'armée. Dans cette deuxième phase, le combat acharné n'exclut pas le sentiment du désespoir, de l'écroulement. La lutte recommence au moment où, autour des montagnes, se trouvent concentrées de nombreuses unités militaires, formés de régiments de frontière, de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Les paysans sont organisés en quatre armées, conduites par Horea, Cloşca, Crişan et Ion Horea (le fils de Horea). Les paysans ferment les routes, les défilés, les villages, attaquent et désarment des groupes des militaires, attirent les troupes dans des embuscades. L'armée attaque différentes localités des montagnes, au début sans succès. Ils n'ont plus besoin de l'empereur à présent qu'ils ont Horea, « notre empereur à nous », appelé encore par ses adversaires « Rex Daciae ». Les relations de l'époque consignent l'admirable défense des insurgés, qui obligent les troupes à se retirer.

Le 30 novembre on rend publique la décision impériale d'amnistie générale pour les paysans qui rentrent chez eux et accomplissent leurs charges. Mais le moment n'était pas favorable pour une telle amnistie, d'autant plus qu'elle éludait les buts de la lutte des paysans. La plupart d'entre eux la repoussent. Mais l'armée, considérablement consolidée, franchit les montagnes de deux côtés. Devant cette force écrasante, Horea n'a plus le

choix, d'autant plus que l'hiver, qui s'anonçait rude pour la grande foule des paysans serrés dans un espace étroit et dépourvus de vivres, ne pouvait qu'accélérer la fin. Il dissout son armée et accompagné par Cloşca, il se sépare des paysans et va se cacher dans les montagnes. Un rapport du 24 décembre 1784 annonce à l'empereur la fin de la révolte (vers la mi-décembre). Le 27 décembre, Horea et Cloşca sont arrêtés, par trahison, dans la forêt de Scoruşeţ. Un mois après, le 30 janvier 1785, Crişan, le troisième des chefs de la révolte, est lui aussi arrêté; le 13 février, il s'étrangle, en prison, avec les lacets de ses chaussures. Horea et Cloşca sont exécutés sur la roue le 28 février 1785. L'exécution est publique, et la Commission impériale de Jankovich demande aux comitats de Hunedoara, d'Alba, de Sibiu, et de Cluj, d'envoyer six hommes de chaque village, trois âgés et trois jeunes pour y assister. Mais ce sont 2 515 paysans, de 419 localités qui se déplacent du seul comitat de Hunedoara. Pour servir d'exemple, l'exécution revêt, à l'indication de l'empereur, un caractère spectaculaire. Les corps, dépecés, sont éparpillés sur toute l'aire de la révolte, si bien que personne ne pourra dire, plus tard, où reposent les os brisés; les cœurs seuls sont enterrés au lieu du suplice, à Alba Iulia.

Aux yeux des paysans qui assistent impuissants au supplice, Horea sera dorénavant le martyre de leur cause et ils l'invoqueront toutes les fois qu'ils se lèveront à la lutte contre le fardeau du servage. Le nom de Horea est le drapeau qu'ils brandiront sans cesse. Dans leur imagination, Horea survit à cette mort terrible dont ils furent portant les témoins, l'idée étant accréditée que ce n'était pas Horea qui avait été exécuté à Alba Iulia mais bien une autre personne. Même si le camp adverse s'efforce de souiller sa mémoire, la tradition populaire conservera intacte son image, la perpétuant dans ses croyances, ses légendes et ses vers, l'associant à celle d'Avram Iancu, le héros, devenu lui aussi légendaire, de la révolution de 1848 en Transylvanie. L'écho des actes de Horea et le souvenir de sa personnalité ne s'éteindront jamais, car il est le symbole même de la révolte et, au plan supérieur d'une finalité politique grandiose, le symbole de l'élévation de la lutte populaire à une lutte politique nationale.

DAVID PRODAN

Ce texte a été élaboré à partir de l'ouvrage de David Prodan, membre de l'Académie, *Răscoala lui Horea* (« La Révolte de Horea »), 2 vol., Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, Bucarest, 1984, édition revue et corrigée.

Ample écho dans le monde

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, voilà les mots inscrits au fronton de la Révolution bourgeoise de 1789 en France. Cinq ans auparavant, en 1784, sur l'étendard des armées des paysans soulevés de Transylvanie, se trouvait écrit PRO LIBERTATE, et le programme-ultimatum adressé aux nobles de la ville de Deva par les paysans soulevés, conduits par les trois héros Horea, Cloșca et Crișan, exigeait sans ambages « qu'il n'y ait plus de nobles », ce qui peut se traduire en un mot, par celui d'ÉGALITÉ. Quant à la FRATERNITÉ, le troisième terme du slogan des révolutionnaires français, l'union fraternelle était chez les Roumains un don légué par leurs ancêtres, qui leur a permis d'endurer l'injustice des siècles durant, en sauvegardant leur existence nationale. Il était, donc, naturel qu'un mouvement révolutionnaire qui illustrait, en proclamant ses idéaux, justement ceux des encyclopédistes français, dont il ignorait, certes, l'idéologie conçue sur les bords de la Seine, mais déjà répandue en Europe, soulevât, à son tour, un écho puissant dans les milieux politiques, philosophiques et culturels du continent.

Il est intéressant d'observer que grand nombre des diplomates accrédités à Vienne durant la période du soulèvement ont saisi dans une large mesure, comme il ressort des informations envoyées par eux dans leurs pays, le fond social de la révolution conduite par Horea, Cloșca et Crișan. C'est ainsi que le nonce à Vienne, Giuseppe Garampi, dans une note informative de janvier 1785 sur le large écho suscité dans divers pays d'Europe par le soulèvement des paysans roumains de Transylvanie en soulignant le fait que ceux-ci n'avaient pas renoncé à la lutte, appréciait dans les termes suivants les causes de la révolte: « Un peuple nombreux, pauvre et opprimé avec cruauté comme il l'est (il s'agit des Roumains — c'est nous qui précisons), qui ne peut risquer qu'une vie misérable . . . , un tel peuple deviendra la proie aisée de la fureur au moindre signe d'espoir d'amélioration de son sort, car la tyrannie des maîtres qui l'a poussé à ces excès ne cessera jamais ». Et, dans un autre rapport, rédigé au cours de ce même mois de janvier, ce même diplomate du Vatican dévoile sa position envers le problème national des Roumains de Transylvanie: « Toute la Transylvanie (il parle de la noblesse. C'est nous qui précisons) a tremblé à juste titre, car c'est la nation roumaine qui est la plus nombreuse et la plus répandue (dans le sens de dominante. C'est nous qui précisons,) dans ces villages. »

Dans un autre rapport diplomatique, — celui de l'ambassadeur à Vienne du royaume de Sardaigne, l'avocat Rossi, adressé au ministre sarde De Hauteville, — Horea, le chef du soulèvement, apparaît comme un héros d'une noble dignité. C'est ainsi qu'au moment de son arrestation, après avoir jeté au feu un rouleau de documents, « se retournant avec un calme plein de stoïcisme face à l'officier autrichien, il lui dit: « Vous m'arrêtez,

moi, mais pas la révolte; je ne suis qu'un faible instrument de cette grande machine et mon absence n'arrêtera pas sa marche. »

On peut le mieux mesurer l'intensité de l'écho européen de la révolte de Horea, Cloşca et Crişan, en parcourant la presse du temps. Une première constatation qui en résulte, c'est qu'il n'a pas existé de publication périodique dans l'Europe de cette époque qui n'ait présenté des informations, des reportages même et des appréciations relatives à cette révolte. Pour la plupart, elles ont été puisées dans un journal de Sibiu (qui était alors la capitale de la Transylvanie), *Siebenbürger Zeitung;* ce journal, rédigé dans le milieu intellectuel saxon, reflétait partiellement la position du patriciat saxon et des milieux cléricaux des Saxons de Transylvanie. Néanmoins, certains articles laissent poindre aussi des positions progressistes des intellectuels de l'époque. Il en est ainsi pour la relation au sujet de l'assemblée de Sebeş, reproduite par le journal de langue allemande *Pressbürger Zeitung*, qui paraissait à Bratislava (Pressburg); on y montre, en effet, que dans son discours tenu devant l'assemblée, le premier-préteur Martin Arz a inclus parmi les causes de la révolte des Roumains le fait qu'ils étaient tenus « sans enseignement, sans écoles », qu'ils étaient considérés « sans religion », qu'ils étaient traités d'une manière inhumaine.

Les périodiques des États et des Villes libres d'Allemagne n'étaient pas soumis à un contrôle officiel qui fût favorable à la Cour de Vienne, en sorte qu'ils abondaient en accents critiques à l'adresse du régime des Habsbourg et de la noblesse, ainsi qu'en attitudes de sympathie à l'égard des révoltés. Le *Politisches Journal* de Hambourg, dans un ample article au sujet de la révolte, analyse les causes anciennes et immédiates du soulèvement des paysans roumains de Transylvanie. « Les Roumains — écrit le journal — sont les descendants des colonies romaines de la Dacie formant la majorité des habitants, dépassant de beaucoup les autres habitants de la Transylvanie ». Ces Roumains « souffrent sous l'oppression la plus dure du système féodal (système qui, en Transylvanie, n'a pas été encore atténué ni rendu supportable . . . par un urbanisme humain) et par suite de l'ignorance et de la dureté qui en résultent. » L'auteur surprend aussi bien la contradiction de classe entre paysans et féodaux que celle nationale et religieuse. Cela explique « très facilement la possibilité qu'une révolte ayant éclaté une fois chez eux ait pu s'étendre aussi rapidement et devenir tellement meurtrière ».

À son tour, le *Real-Zeitung* d'Erlangen a fait une série d'appréciations sur les causes de la révolte, issues surtout du traitement inhumain auquel la paysannerie a été soumise de la part des féodaux (« des petits tyrans »); cette information a provoqué des protestations de la part de la noblesse hongroise de Transylvanie, au sein de laquelle ce journal comptait un grand nombre de lecteurs. Mais le journal ne s'est pas laissé intimider par ces protestations et, dans son numéro du 14 décembre 1784, souligne la véritable cause de la révolte, qui était « exclusivement le traitement plus accablant que celui des esclaves, qu'ils (les paysans roumains de Transylvanie — c'est nous qui précisons) ont enduré de la part des nobles ».

Dans la presse allemande, la position la plus avancée envers la révolte a été celle du publiciste W. L. Wekhrlin, qui sortait le périodique *Das graue Ungeheur* à Baldingen, près de Stuttgart. Dans son article *Au sujet de la révolte des Roumains de Transylvanie. Un paragraphe,* il fait un parallèle avec les mouvements européens similaires, en expliquant les causes des révoltes de la sorte: « l'esprit humain . . . tend vers des lois qui correspondent à l'égalité, à la justice et à l'ordre, lois qui sont à la mesure de sa nature ». Et, plus loin: « Que nous enseigne cette révolte de Transylvanie, ainsi que tant d'autres de nos jours, en Pologne, à Genève, dans le canton de Fribourg, à Augsbourg, etc., sinon les conséquences néfastes de l'oligarchie? » Dans la question ainsi formulée, Wekhrlin entrevoit les prochaines transformations révolutionnaires en Europe annoncées par la révolte de Transylvanie. « Si certains gouvernements savaient du moins que, tôt ou tard, ils auront à subir une telle secousse . . . La révolte des Roumains fournit aux souverains une leçon d'importance . . . Elle confirme l'observation que l'esprit humain est mûr pour une révolte générale, au nom de l'égalité, de la justice et de l'ordre. »

Très naturellement, les éléments progressistes français, les esprits révolutionnaires qui ont marqué de leur empreinte cette fin de siècle en France ont abordé la problématique soulevée par la révolte de Horea à partir des positions les plus avancées de l'époque. Le *Journal de Genève* souligne la cause la plus importante de la révolte: « mais la cause de leur soulèvement apparaît tellement légitime . . . ; les Roumains sont peut-être les seuls de tous les sujets de l'empereur Habsbourg qui connaissent encore la servitude personnelle ». Le journal commente en ces termes le mode de déroulement de la révolte: « les esclaves déchaînés sont d'autant plus intraitables . . . que les maîtres inhumains ont appuyé plus fort le joug sur leurs têtes. »

Du nombre des échos français de la révolte, rappelons notamment celui que nous devons à Jacques-Pierre Brissot (de Warville), journaliste et juriste, devenu, plus tard, un révolutionnaire renommé. Dans deux « lettres ouvertes » (parues sous forme de brochures) adressées à l'empereur Joseph II, surtout dans la seconde *(Seconde lettre d'un défenseur du peuple à l'empereur Joseph II sur son règlement concernant l'émigration et principalement sur sa révolte des Valaques).* Brissot exprime l'attitude de la bourgeoisie révolutionnaire de France, qui édifiait l'idéologie de la future révolution. Se référant aux causes de la révolte en Transylvanie, Brissot affirmait: « Le régime féodal . . . conserve toutes ses rigueurs dans cette contrée », où l'on retrouve les anciens féodaux qui considèrent leurs serfs comme des biens meubles dont ils disposent selon leur gré et avec la liberté, le travail et même la vie desquels ils peuvent jouer, les vendre, les aliéner. Et, plus loin: « Les Roumains sont entrés en guerre depuis un temps immémorable, qui les a replacés dans leur état naturel. Ils ont été tyrannisés par des monstres . . . et s'ils étaient coupables, ils le furent d'avoir tant attendu pour venger la nature outragée. » En dépit de ses limites idéologiques, évidentes même dans la brochure, Brissot soutient et prouve le

droit des Roumains de Transylvanie à exiger la mise en œuvre des points compris dans le programme-ultimatum adressé à la noblesse de Deva. Ainsi, par l'exigence que la noblesse cesse d'exister, « . . . on tarissait à jamais la source de l'oppression, en supprimant la noblesse. Car il nous faut être convaincus qu'elle ne saurait exister que grâce à la servitude et pour le malheur de la société. » Lorsque les paysans demandaient que ceux des nobles qui pouvaient occuper une fonction impériale vécussent de leur salaire et qu'ils participent, de même que les gens ordinaires, aux contributions (impôts), ils ne faisaient rien d'autre que de promouvoir une saine politique. Les points concernant le partage des terres nobiliaires entre les paysans étaient considérés par Brissot comme des arguments excellents en faveur de la révolte, du droit au soulèvement. Par là, les paysans pénétraient dans leur état naturel, car chacun d'entre eux avait droit à une propriété, laquelle se trouvait encore en possession des nobles. Ce programme tout entier n'est-il pas juste — se demande Brissot, du fait qu'il est rationnel? Si l'on peut le tenir pour injuste, pour irrationnel — continue l'auteur — alors il faudrait établir le fait que les *Déclarations* des Etats-Unis et les *Constitutions* des Etats américains sont aussi injustes et irrationnelles. Et si les Américains ont eu le droit de se révolter parce qu'ils ne voulaient pas qu'on leur imposât des taxes sans leur consentement, ce droit l'avaient d'autant plus les Roumains, qui n'avaient ni propriété, ni liberté, qui étaient soumis au bon plaisir de leurs maîtres. »

Une contribution spéciale à la perpétuation dans le temps des échos de la révolte ont eu les brochures, les notes de voyage et, bien sûr, les livres d'histoire. La plus ample brochure, en allemand, sur la révolte de 1784 reste *Horja und Klotska. Oberhaupt und Ratgeber des Aufrührer in Siebenburgen* (« Horia et Closca. Le chef et le conseiller des révoltés de Transylvanie »), parue en 1785, œuvre probable du journaliste allemand Adam Friederich Geisler. La brochure fournit des informations sur l'origine des Roumains, « descendants des colons romains de la Dacie », « qui constituent la plus grande partie des habitants de cette grande Principauté de Transylvanie ». « Leur soif de liberté — continue le texte — est invincible et la nostalgie de la grandeur ancestrale brille immédiatement dans leurs yeux, même sous l'oppression la plus cruelle du système féodal . . . » Une place à part est occupée par les notes du naturaliste autrichien Balthazar Hacquet, parues en 1790 sous le titre *Reisen durch die nordischen Alpen* (« Voyages dans les Alpes nordiques »), puis, dans une nouvelle édition, en 1791. Fruit de nombreux voyages en Transylvanie (entre 1765 et 1790), les notes de Hacquet sont d'une importance spéciale en tant que témoignage direct d'un étranger de l'état inimaginable d'oppression dans lequel était maintenue la nation rou-

maine en Transylvanie, qui « détient, et comme nombre, et comme juste domination du pays (de Transylvanie) ses mérites ». « Ce peuple négligé et opprimé — dit Hacquet en expliquant les causes de la révolte — dispose des terres les plus mauvaises . . . on lui ravit ses terres, bien qu'il les possède depuis des centaines d'années . . . Sur lui ne règnent que le mépris et l'oppression. » Hacquet appréciait que la seule chance d'amélioration de la situation des Roumains résidait en le recours à la révolte: « . . . pour se défaire du joug impossible à supporter », le Roumain « va chercher à se venger sur son tyran, à se défaire de lui, ou à mettre un terme, quel qu'il soit, à ses souffrances » . . . « ainsi que nous gardons la fraîche mémoire de l'exemple de Horia ».

De nombreuses publications dans d'autres pays de l'ouest européen, telles celles de Belgique et des Pays-Bas, d'Espagne, de Grande-Bretagne, qui circulaient jusqu'au-delà de l'Atlantique, ont contribué à étendre, loin des frontières de notre continent, l'aire de propagation des informations et des appréciations concernant la révolte des Roumains de Transylvanie.

NICOLAE ȘARAMBEI

LIVIU REBREANU, mort en 1944, un des écrivains roumains les plus importants, est né en 1885 dans le village de Tîrlişua, au nord de la Transylvanie. Il débute en 1908, avec des récits publiés dans la revue « Luceafărul » de Sibiu. L'œuvre qui l'imposera définitivement dans la conscience du public et de la critique est le roman Ion **(1920), inspiré de la vie du village transylvain, marquée de graves contradictions sociales. Un autre livre célèbre, le roman** Pădurea spînzuraţilor **(« La Forêt des pendus » — 1928) a pour thème les drames moraux de la Première Guerre mondiale. Le troisième sommet de la création de Rebreanu est le roman** Răscoala **(« La Révolte » — 1932), fresque des grandes révoltes paysannes de 1907. Parmi ses autres ouvrages mentionnons les romans** Adam şi Eva **(Adam et Ève » — 1935),** Ciuleandra **(1927),** Jar **(« Braise » — 1934),** Gorila **(« Le Gorille » — 1838),** Crăişorul **(« Notre Prince Horia » — 1929, consacré à la révolte des paysans de Transylvanie de 1784, roman dont nous vous offrons quelques fragments).**

Liviu Rebreanu

NOTRE PRINCE HORIA

Ursu Uibaru, paysan arrogant, botté à la hongroise, son bonnet de fourrure noire fièrement posé sur l'oreille, garde-forestier au service du gouverneur de Cîmpeni, avançait en haletant et en jurant à travers le brouillard blanchâtre et suffocant sur la route défoncée qui, venant d'Arada, descendait dans le village d'Albac. On l'avait envoyé la veille porter des ordres, il s'était rendu chez Ion Mătieşu, son camarade de régiment d'Arada, et il regagnait maintenant son logis, irrité de ne rencontrer aucun chariot qui lui rende le voyage plus aisé et rapide car il craignait la tombée de la nuit et le temps qui devenait menaçant. Lorsqu'il atteignit le petit pont qui enjambait la rivière d'Albac, juste au centre du village devant la petite église en bois, au carrefour de la route qui mène à Cîmpeni, il vit soudain surgir devant lui un jeune garçon son manteau de bure grise jeté sur les épaules. Heureux de rencontrer quelqu'un, Uibaru cria:

— Hé ! l'homme ! Qui êtes-vous ? . . . Arrêtez donc ! . . . Ah ! C'est toi, Ionuţ ?

L'adolescent serra son manteau contre son corps en le faisant remonter sur ses épaules, puis répondit en grommelant d'un air maussade, comme si l'entrevue avec le garde-forestier lui eût été plutôt désagréable:

— Que désirez-vous donc, père Ursu?

Uibaru se tut un instant, décontenancé. Il avait appelé le jeune gars sans savoir qui il était, histoire d'oublier ses ennuis en faisant un brin de causette. Mais maintenant qu'il l'avait reconnu, il ne lui semblait pas de sa dignité de fonctionnaire public de s'arrêter à causer avec un blanc-bec. Pourtant, comme c'était justement le fils de Horia qu'il avait devant lui, il l'interpella d'un air sombre:

— C'est que les choses ne sont pas comme elles le devraient, mon garçon ! Hier encore, monsieur le gouverneur a aperçu ton père qui se trouvait je ne sais où à Cîmpeni, et il s'en est fort irrité et nous a crié après à tous, demandant comment il se faisait que Horia soit libre et se promène partout comme bon lui semble au lieu d'être en prison avec les autres coupables des émeutes de l'an passé . . . Car, vois-tu, Ionuţ, nous avons eu bien des ennuis à cause de ton père et nous n'avons rien dit, et nous l'avons couvert, car nous savons que c'est un homme juste et bon, mais, quand même, il ne devrait pas continuer à narguer les maîtres. Il doit le comprendre et se tenir coi, et savoir que les maîtres avec leurs gens d'armes ne lui pardonnent pas et n'auront pas de répit avant de le voir lui aussi sous clef, en prison ou même pire encore ! C'est ce que je voulais que tu saches, toi aussi, mon garçon, et que tu le répètes à ton père, pour qu'il le sache aussi et prenne garde !

— Je le lui répèterai, bien sûr que je le répèterai, grommela le jeune garçon, tout aussi maussade.

— Je suis heureux de t'avoir rencontré pour que le père Ursu ne puisse pas m'accuser par la suite de méchanceté et de ruse, continua le garde-forestier. D'autant plus qu'on entend qu'il se prépare de nouveau à se rendre chez l'empereur . . .

— Ça, je ne le sais pas, — l'interrompit soudain Ion d'une voix pleine de ressentiment et d'amertume, — mais ces messieurs aussi pourraient nous laisser tranquilles une bonne fois, car mon père n'a jamais fait de mal à personne, il n'a fait que du bien, et il est mal de leur part de lui courir après et de le harceler pire que si c'était un chien !

— Ah ! bien, ça c'est une autre histoire ! fit Ursu Uibaru d'une voix dure, comme s'il eût voulu montrer que lui, un fonctionnaire de l'empire, ne pouvait se laisser émouvoir. Bonne chance, Ionuţ !

Comme s'il eût eu honte de parler de choses si sérieuses avec un blanc-bec, il se mit en route, s'engageant sur la descente boueuse où ses bottes s'enfonçaient avec un sourd clapotement à chaque pas. Le brouillard l'engloutit rapidement, et l'adolescent se retrouva soudain seul. Il écouta les pas qui s'éloignaient et peu à peu se perdaient, puis cracha avec dégoût:

— Que Dieu te punisse !

Il n'aimait pas Ursu Uibaru. Tout le monde le haïssait. Depuis deux ans qu'il avait endossé l'uniforme il avait fait plus de mal que tous les autres gardes réunis. L'adolescent était descendu dans le village uniquement pour

pouvoir rencontrer Ilina, la fille de Ion Mătieşu, par amour pour elle. Elle lui avait bien dit que le garde rôdait par là, mais cela ne l'empêchait pas de penser que c'était le guignon qui avait voulu qu'il le rencontrât. Il avait dix-neuf ans, mais était fort et beau comme un homme.

Il se secoua comme s'il avait voulu se débarrasser des traces de la rencontre avec Uibaru et se dirigea vers son logis, en amont de l'Albac. Le visage d'Ilina hantait son esprit et, songeant à elle, il se mit à fredonner un chant d'amour. Sa voix était chaude et douce, comme celle de son père. Il arriva au pied de la pente sur laquelle se trouvait perchée leur maisonnette, un peu plus haut, au Boqueteau de Fereget. Il s'arrêta un instant comme s'il eût espéré qu'Ilina le rejoindrait, puis il se mit à gravir le sentier boueux. Ses pieds glissaient, cherchant sans cesse des appuis plus sûrs. Lorsqu'il fut arrivé au sommet de la colline il s'arrêta de nouveau pour reprendre haleine. Il avait laissé le brouillard derrière lui, étendu comme un linceul sale sur la vallée serpentante.

Dans le boqueteau les quelques maisonnettes de rondins, aux toits de bardeaux pourris, se dissimulaient, dispersées et effarouchées entre les arbres. Des effilochures de brouillard pendaient aux branches des arbres et aux auvents bas, comme des touffes de laine. Au fond, au delà du boqueteau, la côte montait, couverte à son sommet d'une vieille forêt de hêtres.

Le garçon passa en sifflant trois échaliers et déboucha dans ce qui constituait leur verger, quelques arbres et une petite meule de foin. La maisonnette, un vestibule et une pièce, était si délabrée qu'elle semblait prête à s'écrouler. Sur la terrasse en terre battue, devant l'entrée, un homme revêtu d'un manteau de bure noire, une pipe éteinte au coin des lèvres, se tenait assis.

— Vous êtes là, oncle George? demande le garçon, surpris.

— Tu le vois bien, murmura le paysan sans remuer, d'une voix légèrement irritée. J'étais venu causer avec ton père, car j'ai entendu dire dans le village qu'il voulait de nouveau aller chez l'empereur, lui demander justice.

George Nicula, un cousin éloigné de Horia, brun de peau et moustachu, levait des yeux interrogateurs sur le jeune homme. Tout en cherchant la clé de la maison dans sa cachette, Ion répondit tranquillement.

— Il n'est pas là, oncle, et il n'est plus rentré depuis une semaine! Vous savez bien qu'il est plus souvent absent que chez lui.

— Je sais. Mais j'espérais avoir la chance de le trouver, et si cela était, je pensais le prier de m'emmener, moi aussi, avec lui, car je suis un brave homme, et j'ai quelque bien, et j'aurais été content de l'accompagner.

Il se tut, attendant un encouragement de la part de Ion, mais celui-ci s'efforçait d'ouvrir la porte qui résistait et grommelait entre ses dents. Il continua, plus calmement:

— Il pourrait m'emmener, s'il le voulait, car il n'y en a pas deux comme Horia dans ce pays et les gens lui obéissent plus qu'à un prince.

— Ça, c'est bien vrai, acquiesça le jeune homme fièrement, tout en repoussant la porte qu'il ouvrit toute grande, puis il ajouta: vous avez bien

raison, il n'y en a pas deux comme Horia ! C'est pourquoi c'est avec lui que vous devez parler, avec moi, c'est inutile . . .

George se sentit un peu vexé, par les paroles du jeune homme et répondit, piqué, mais en tenant les yeux baissés.

— Je pensais qu'il était bon que je l'accompagne aussi pour son bien, car le père Ursu, il ne dispose pas de grand-chose. Autrement, je n'aurais aucune raison pour y aller, car, Dieu merci, j'ai tout ce qu'il me faut et ne m'entends pas mal avec les maîtres non plus. Et je n'ai pas peur non plus des gardes, ils ne peuvent rien contre moi.

— Vous n'entrez pas, oncle? demanda le jeune garçon avec indifférence, comme s'il ne l'eût même pas écouté.

— Eh ! non, j'ai assez attendu et il est temps que je rentre, fit George en se levant. Mais toi, n'oublie pas de parler au vieux, pour qu'il me fasse dire si je puis l'accompagner, tu m'entends?

— Bien, oncle George !

Il entra dans le vestibule sans plus attendre le départ de George et referma la porte. Il l'entendit encore grommeler un temps, puis s'éloigner. Il entra ensuite dans l'unique pièce du logis. Horia s'y trouvait, étendu sur le lit, les mains croisées sur la poitrine.

— Tu dormais? demanda Ion surpris.

— Non, répondit le vieux sans bouger.

— Tu es rentré depuis longtemps?

— Je suis entré par la porte de derrière et je me suis étendu pour me reposer . . . qui était sur la terrasse? George? . . . Il m'a semblé reconnaître sa voix.

— C'était bien lui, répondit son fils. Mais j'ai rencontré aussi dans le village Ursu Uibaru, le garde. Lui aussi a voulu me faire parler, comme l'oncle George.

— Bah ! n'y pense plus ! fit le vieux.

Ion enleva son manteau et s'accroupit près de l'âtre pour attiser le feu. L'obscurité envahissait peu à peu la maison, filtrée par les deux vitres de la fenêtre. Allongé sur le lit, Horia, toujours immobile, était plongé dans ses pensées et soupirait parfois, longuement. Après qu'il eut réussi à faire jaillir une flamme claire de la braise qui avait couvé sous la cendre, le garçon s'assit sur un coffre, au chevet de son père et lui demanda d'un ton compréhensif :

— Quand vous mettez-vous en route, père?

— Demain, dès l'aube, répondit le vieux en s'animant et en se levant brusquement comme si la question lui eût rappelé quelque chose de totalement oublié.

— Ah ! Mon Dieu ! fit Ion, effrayé. Et tu n'as même pas préparé des provisions pour le voyage ! Comment se mettre ainsi en route? Et quelle route !

— À qui le dis-tu, mon garçon, je l'ai déjà parcourue à trois reprises ! lui répondit son père dans le visage duquel la flamme de la jeunesse s'était

rallumée. Mais ne t'en fais pas. Dieu nous aidera à demeurer en bonne santé et à rentrer avec une bonne réponse !

Et il se mit à tout expliquer à son fils. Qu'il allait partir avec Petre Nicula de Vidra, avec Toma Pătruț et avec Vasile Bodoroiu de Ofenbaia. Cloșcuț de Cărpenișii devait aussi les accompagner, car c'était lui que ceux de son village, de Buciuma et d'Abrud avaient élu, mais il ne pouvait pas, il avait des ennuis. Il regrettait beaucoup l'absence de Cloșcuț qui l'avait accompagné les trois fois où il était allé chez l'empereur, et ils s'entendaient tous deux très bien, mieux que des frères. Mais si cela ne se peut pas, il n'y a rien à faire, tant pis. Il avait un peu d'argent, 25 *zlots*, que les gens de Cîmpeni, de Bistra et de Rîul Mare, qui l'avaient élu, lui avaient donnés. Ils étaient là, dans sa besace, serrés auprès des suppliques et des ordres écrits de l'empereur que ces messieurs d'ici n'avaient même pas voulu lire, à plus forte raison respecter.

Lorsque la nuit fut tout à fait venue, juste au moment où le vieux lui disait ce qu'il y avait à faire dans la maison et dans la cour jusqu'à son retour, Toader Oargă, le frère de Cloșca, frappa à la porte. Il apportait un bissac rempli de provisions. C'était Marina, la femme de Cloșca qui l'envoyait, car elle l'avait préparé pour son mari, et autant qu'il serve à Horia puisque Cloșcuț ne partait pas.

Le lendemain, à l'aube, le vieux était debout. La brume était tombée pendant la nuit. Le brouillard s'était dissipé autour des monts coiffés maintenant de bonnets blancs de neige fraîche, qui semblaient des gars vigoureux placés là pour veiller sur les gens. Horia embrassa du regard la chaîne des sommets, comme s'il eût fait ses adieux à des amis très chers. Tel qu'il se tenait là, droit comme toujours, le bonnet noir penché sur l'oreille droite, les yeux de la couleur de l'acier trempé, la moustache à la roumaine aux bouts effilés, revêtu de son manteau noir bordé et décoré de galons sombres, sous lequel on apercevait sa veste blanche en peau de mouton, traversé sur la poitrine par la courroie de son sac de cuir, chaussé de bottes neuves et molles lacées jusqu'à mi-jambes, on ne lui aurait pas donné les 53 ans qu'il venait d'accomplir. Aux côtés de son fils, qui se tenait près de lui, nu-tête, il semblait un frère aîné.

— Eh bien, mon cher enfant, demeure en paix et que Dieu nous vienne en aide ! lui dit-il soudain, d'une voix adoucie.

Ion lui baisa la main et lui l'embrassa sur les deux joues.

— Bonne chance, père, et que Dieu vous aide ! murmura son fils qui lui suivit d'un regard ému, plein d'amour, tandis qu'ils se perdait à travers les arbres du boqueteau.

Ursu Nicula marchait d'un pas vif, sans jeter un regard en arrière, se dirigeant vers l'orée de la forêt. Il obliqua vers la clairière, qu'il traversa, pour couper à travers Lespezi, afin d'atteindre Scărișoara et de là, longeant Măgura Negrii, gagner Vidra de Sus où ses compagnons de voyage devaient se réunir, chez Petre Nicula . . .

Au bout de quatre semaines et quatre jours de voyage, le plus souvent à pied, ils atteignirent Vienne un vendredi, peu avant les fêtes de Noël.

Horia connaissait assez bien la ville et les conduisit chez l'aubergiste qui l'avait logé l'année précédente, un Allemand très comme il faut, qui ne leur faisait pas payer leur logement et leur donnait même parfois à manger gratis. Après s'être un peu reposé et mis de l'ordre dans leurs vêtements, ils se rendirent en toute hâte chez le notaire Stefan Franz Enyedi, où l'empereur en personne l'avait envoyé la fois passée, pour qu'il leur rédigeât une supplique si possible encore plus éloquente.

Le notaire était là et ils n'eurent guère que deux heures à attendre pour pouvoir lui parler. Mais il leur donna une mauvaise nouvelle: l'empereur Joseph venait de partir depuis une semaine à peine, pour l'Italie, afin de passer les fêtes de Noël à Rome, et on ne savait pas quand il rentrerait; on disait même que ce ne serait pas avant Pâques. Les trois compagnons en furent attérés.

— Alors, que nous reste-t-il à faire, Votre Seigneurie? demanda Horia, lorsqu'il se fut un peu remis.

— Hé, bonnes gens! fit le notaire avec douceur, comme pour les calmer, je ne sais trop que vous conseiller. Faites ce que Dieu vous inspirera.

— Vous avez bien raison, murmura Horia, pensif et sombre.

Les paysans échangèrent entre eux des regards interrogateurs. Enyedi était un très brave homme, qui vibrait aux malheurs des gens, qui les aidait de son mieux, par la parole et l'action, bien qu'il fût Hongrois et riche. Haut de taille, mince, plutôt maigre, le visage agrémenté d'une barbiche blonde, il parlait roumain comme un Roumain. Il était né dans un village près d'Aiud et connaissait toutes les souffrances des serfs. Cependant Horia douta cette fois-ci de ses paroles et lui dit:

— Eh bien, puisque tant est que nous ayons fait un si long voyage, nous sortirons maintenant pour discuter un peu entre nous, et nous reviendrons chez Votre Seigneurie.

Accompagné de ses deux amis, Horia se rendit tout droit au palais de l'empereur pour apprendre si ce que le notaire venait de lui dire était vrai. Un serviteur en livrée lui apprit qu'en effet l'empereur avait quitté Vienne pour longtemps. Deux autres fonctionnaires le renseignèrent de même. Mais Horia n'était pas satisfait. C'est pareillement qu'on l'avait repoussé trois ans auparavant, à la seule fin de ne pas le laisser arriver auprès de l'empereur. Tandis qu'ils discutaient entre eux, tous trois, dans un coin, ils virent un soldat qui se rapprochait d'eux. Il était originaire de Făgăraş et, les reconnaissant pour Roumains à leurs habits, il était venu causer avec eux. Horia le questionna pendant près d'une heure, puis, une fois convaincu de la vérité des informations, revint chez Enyedi.

— Nous avons réfléchi, Votre Seigneurie, et sommes tombés d'accord. Nous attendrons ici jusqu'à ce que Sa Majesté l'Empereur revienne! Et puisqu'il nous faudra attendre longtemps, vous nous permettrez de vous raconter toutes nos souffrances dans les détails, afin que vous puissiez les mettre par écrit, et que Sa Majesté en soit informé et qu'il puisse nous défendre en donnant des ordres encore plus sévères, sinon nous périrons tous tant que nous sommes!

— Bien, Ursu ! très bien ! fit le notaire avec bonté. Je vous écouterai et en ferai à votre guise, et que Dieu donne que vous réussissiez. Vous savez bien que la fois passée aussi, j'ai fait pour vous tout ce que vous m'avez demandé de faire, et j'ai même été avec vous chez Sa Majesté . . .

Les sachant désargentés dans cette ville où tout était très cher, Enyedi les envoya chez un Saxon d'Orăştie qui s'était établi là depuis un an environ, et avait ouvert une auberge et un bistrot pour les pauvres gens, un peu en dehors de la ville. Il leur donna aussi une lettre pour ce Saxon, afin qu'il les hébergeât à bon marché. Ils s'entendirent rapidement avec le Saxon: ils dormiraient n'importe où, mangeraient n'importe quoi, resteraient chez lui tant qu'ils le désireraient et travailleraient pour lui afin de le dédommager. Ils étaient très satisfaits: ils pouvaient maintenant attendre et voir les choses venir.

Seul, Horia s'impatientait, comme s'il se fut trouvé sur des charbons ardents. Il déambulait tout le jour dans la ville, Dieu sait où, et le soir, lorsqu'il retrouvait ses compagnons, il leur disait:

— Dieu décidera peut-être l'empereur à rentrer chez lui plus tôt que prévu, afin que nous sachions une bonne fois où nous en sommes, car les choses ne peuvent plus durer ainsi, mes amis.

Quelques jours plus tard il se rendit chez le notaire Enyedi et attendit jusqu'à ce qu'il demeurât seul.

— Eh bien, Ursu, quel vent t'amène? lui demanda le notaire. Si l'histoire est longue, assieds-toi là, et raconte-la-moi dans les détails, je serai heureux de t'entendre.

Horia soupira:

— Elle est longue, Votre Seigneurie, et faite d'amertume et de pauvreté, je ne sais même pas par où commencer. Mais il faut bien que je vous la raconte afin que vous nous aidiez auprès du grand empereur et qu'il nous fasse justice au plus vite, sinon nous périrons tous ! Votre Seigneurie choisira ce qu'il faudra écrire, car elle est personne sage et instruite !

Enyedi l'encouragea d'un sourire, il connaissait bien toutes les doléances des serfs, de ceux de Transylvanie en particulier et avait de la compassion pour ceux qui souffraient. Il se considérait quelque peu philosophe et, par conséquent, plus obligé qu'un autre à écouter les plaintes des petits autant que celles des grands. Horia l'intéressait tout particulièrement. Il lui semblait très intelligent pour un paysan illettré, très obstiné dans ses entreprises, doué d'une volonté capable de briser les murs. Et puis, il avait dans les yeux une lumière étrange, des lueurs qui vous pénétraient jusqu'au fond du cœur et un regard auquel on ne pouvait s'opposer. Il l'avait bien remarqué l'an passé, et maintenant cette première impression ne faisait que s'accentuer.

— Il y a trois ans depuis que les gardes, les forestiers et tous les hauts fonctionnaires me traquent pour me jeter en prison, et me pendre, Votre Seigneurie ! Je n'ai tué personne, je n'ai pas volé, je n'ai fait de tort à personne, et pourtant je suis poursuivi et harcelé comme une bête ! Je dois me tenir caché, éviter la grande-route comme les brigands, seulement parce

que ces messieurs disent que c'est moi qui ai poussé les gens à réclamer justice et respect de la loi . . . Et puis, même si c'était ainsi, est-ce là un péché? Peut-on vivre sans justice et sans loi? N'ai-je pas raison, Votre Seigneurie?

— Certes ! murmura le notaire.

— Mais tout ça, ne sont que des paroles, car ces messieurs m'en veulent depuis que je suis venu ici me plaindre à l'empereur! Pourquoi suis-je venu, disent-ils, et comment ai-je osé le faire? Personne ne se plaint quand tout va bien, Votre Seigneurie ! On n'aurait pas été fous pour prendre la voie qui mène à la prison, pour frapper inutilement à toutes les portes de Sibiu, de Cluj et de Bălgrad ! Nous nous sommes tus d'abord et avons obéi en silence à tout ce qu'il a plu à ces messieurs de nous commander, qu'ils aient eu raison ou tort, c'est pour cela que nous en sommes arrivés à vivre pire que les bêtes, sans qu'on nous permette, au moins, de nous plaindre . . . Jusqu'à il y a soixante-dix ans environ nous étions des gens libres. Là, dans les Monts Apuseni, nous vivions comme nous le pouvions, dans notre pauvreté. Les anciens disaient, lorsque j'était enfant, que nous avions eu dans le passé un chef des nôtres, maître de toute la région, un voïvode roumain qui donnait des ordres et rendait justice. Chez nous, dans notre village, à Alba, vivent aujourd'hui encore des vieillards qui ont connu l'époque où on ne parlait pas de servage, où tous étaient libres et égaux. Alors, disaient-ils, personne ne payait d'impôts, on portait seulement des présents à l'empereur, selon la coutume. Mais, un jour, un ordre est venu qui disait que les montagnes, les maisons, les terres, tout, étaient propriété de l'État, et que les gens qui les avaient détenues depuis tous temps étaient les serfs des dirigeants. Alors, des fonctionnaires de toutes sortes sont venus, pour tout mettre en ordre, pour établir obligations et impôts . . . Cela ne s'est pas passé il y a très longtemps, car moi-même, je me souviens de la venue du premier gouverneur de Cîmpeni, j'étais enfant et je m'en étonnais. Ensuite, tout est allé de mal en pis. Au début, les impôts n'étaient pas très grands. Lorsque j'ai pris femme, il y a une vingtaine d'années, toute la région payait cinq mille huit cents zlots. Je m'en souviens parfaitement, car j'étais juré communal. Il y a dix ans nous payions quinze mille zlots, et aujourd'hui nous devons en donner vingt-deux mille. Encore s'il n'y avait que cela ! Mais peu à peu, année pour année, toutes sortes d'autres obligations nous ont été imposées, en argent ou corvées, si bien que nous sommes encore plus malheureux que les serfs des grands domaines des nobles car, dans nos montagnes plus de la moitié des gens n'ont ni terre cultivable ni prairies de fauche, et pourtant nous devons payer des impôts comme si nous en avions.

Il se tut et regarda le notaire droit dans les yeux.

— Qu'avez-vous? Pourquoi vous êtes-vous interrompu, demanda Enyedi, surpris.

— Votre Seigneurie, fit Horia d'une toute autre voix, très basse, renvoyez-moi quand vous en aurez assez, car moi, je pourrais parler toute une semaine sans m'arrêter et vous n'avez peut-être pas le temps de m'écouter.

— Ne vous inquiétez pas, fit le notaire en souriant, je vous direz quand il vous faudra cesser.

— Bon, alors, Votre Seigneurie ! fit Horia, satisfait. Que Dieu vous donne santé et longue vie ! . . . Eh bien . . . comme je vous le disez, Votre Seigneurie, nous n'en pouvons plus. Car nous n'avons plus le droit de faire paître nos bêtes, nous n'avons plus le droit de couper du bois dans la forêt pour nos besoins, nous n'avons plus un seul droit, rien que des devoirs. Il nous faut couper cent vingt mille stères de bois de chauffage pour le domaine de Zlatna, et les porter, secs et propres, où on nous ordonne de le faire ; nous devons faucher, et ramasser, et charrier je ne sais combien de milliers de chars de foin des prairies de l'État, nous devons charrier le vin et l'eau-de-vie de l'État, parfois à quatre jours de distance, jusqu'à Zlatna, charrier le fer de Hunedoara pour les mines de l'État et l'orge de Hongrie pour les brasseries de l'État, à douze jours de distance et davantage, pour des prix ridicules. Comme les céréales ne poussent pas dans nos montagnes nous avions le droit depuis les temps anciens d'apporter de Hongrie, sans payer de douane, du blé, du maïs, de l'orge et tout le reste. Peut-être Votre Seigneurie se souvient-elle que l'an passé j'avais apporté avec moi des parchemins avec sceau princier, attestant ces privilèges, du temps de Sigismund, de Batori, de Rákóczy l'Ancien et le Jeune, et que vous les avez recopiés pour Sa Majesté ! Maintenant, nous sommes obligés de tout acheter trois fois plus cher aux intendants du domaine afin de les enrichir. Puis, c'est le Comté qui réclame ses droits, en argent et corvées, puis ce sont les garde-forestiers et les maires. Voilà, notre maire, Macavei Bota, de Rîul Mare et Vasile Goia, celui de Vidra, en accord avec ceux de Cîmpeni et de Bistra, ont extorqué aux gens quinze mille florins pour frais de chancellerie, et celui de Komaromi, afin de se montrer à la hauteur, en a réclamé neuf mille. Et les pauvres gens, bon gré mal gré, ont payé, mais on ne leur jamais montré le compte, où cet argent est parti . . . Lorsque les gens ont vu que les injustices ne prenaient plus fin, ils ont pensé qu'il fallait envoyer une députation à ceux du gouvernement, à Sibiu, pour se plaindre, et demander la protection de la loi. Mais on les a renvoyés leur disant que les serfs vivent de la fortune et de la bonne-volonté des maîtres et qu'ils n'ont pas le droit de réclamer contre eux. Passe encore, mais le grand-intendant du domaine s'est fâché tout rouge que les gens aient osé porter plainte et a envoyé devant le tribunal tous les députés des communes. Bien entendu, le tribunal les a punis, de manière à ce qu'ils s'en souviennent et à ce qu'ils ne soufflent plus : qui a reçu douze coups de verge, qui vingt-cinq. C'est comme ça qu'on a puni Petre Nicula et Toader Janga, et Vasile Pascu, et jusqu'à Gavrilă Todea, un vieillard de 80 ans, qui en est mort au bout de quelques mois. Voilà comment on rend la justice chez nous, Votre Seigneurie . . . Alors, quand les gens ont compris qu'il n'y a pas de justice à espérer du gouvernement de Transylvanie, ils ont tenu conseil, et nous avons décidé d'aller nous plaindre à Sa Majesté l'Empereur en personne. Et les gens ont ramassé un peu d'argent, le prenant de la bouche de leurs enfants, et nous ont donné à chacun une vingtaine de zlots et nous ont envoyés nous jeter aux pieds du trône pour obtenir secours et justice

Johann Martin Stock:
Horea (huile)
Musée Brukenthal, Sibiu

Jakob Adam:
Horea (gravure sur cuivre)
« Porträtsammlung », Vienne

pour les malheureux. C'est comme cela qu'il s'est fait que je suis venu ici, pour la première fois il y a quatre ans, lorsque feu l'impératrice Marie-Thérèse vivait encore, que Dieu ait son âme, mais elle était âgée, et faible, et nous n'avons pas réussi à parvenir jusqu'à elle, malgré toutes nos prières et nos efforts. Un an plus tard, nous sommes revenus, et nous avons eu la chance d'être reçu par Sa Majesté l'Empereur qui nous a réconfortés avec de bonnes paroles et a donné ordre à nos maîtres d'être plus cléments. L'an passé nous sommes revenus, c'était le printemps, et Sa Majesté a promis de nous rendre justice, Votre Seigneurie était présente. Nous sommes partis, emportant des ordres de Sa Majesté qui étaient bons, mais personne ne les a respectés, Votre Seigneurie, même les ordres de Sa Majesté ne sont pas respectés, Votre Seigneurie, car ces messieurs disent que l'Empereur ne peut rien pour nous, que c'est à eux que nous leurs appartenons. Bien plus, les ordres de l'Empereur les ont irrités et ils nous en veulent tant que nous n'avons plus qu'à périr, ou nous enfuir, ou encore, Dieu préserve, faire qui sait quelle bêtise . . . Et c'est pourquoi les gens nous ont envoyés pour la quatrième fois !

Le notaire s'était levé et se promenait de ci de là en contemplant le bout de ses bottes, les mains croisées derrière le dos. Il s'arrêta ensuite, devant Horia, et dit:

— C'est toujours vous que les gens envoient pour les choses difficiles?

— Les gens écoutent mes paroles, Votre Seigneurie, parce que je comprends leurs douleurs ! fit Horia simplement, sans trace d'orgueil. Dieu a permis que je sache un peu lire et écrire et, à tant voyager, j'ai appris à parler l'allemand et le hongrois, juste autant qu'il faut à un homme simple, et c'est pourquoi les communes ont considéré que c'était moi qu'on devait envoyer pour réclamer justice en leur nom . . . Mais moi, Votre Seigneurie, je suis pauvre, car toute ma vie j'ai pris la défense des faibles, au tribunal, et devant le maire, et partout, c'est Dieu qui m'a fait ainsi !

Enyedi lui mit la main sur l'épaule d'un geste amical.

— Votre Seigneurie, excusez-moi, mais je dois encore vous raconter certaines choses que vous ne pouvez pas savoir et que vous devez passer à tout prix dans la supplique à Sa Majesté, pour qu'il en prenne connaissance et les juge en toute justice . . . Car c'est bien pour cela que nous sommes revenus si vite, car le danger est plus grand maintenant qu'auparavant . . . ! Il y a un an, au printemps, vers la fin du mois de mai, lorsque nous revenions de chez Sa Majesté, il est arrivé une histoire à la foire de Cîmpeni . . . Que Votre Seigneurie écoute ! À notre foire de Cîmpeni, nous avions depuis les temps anciens, le privilège que seuls ceux de Cîmpeni pouvaient vendre des boissons de toutes espèces, et même percevoir des taxes des étrangers qui apporteraient à notre foire des boissons à vendre. Les autorités de Sibiu ont vendu, il y a trois ans, le droit du commerce de boissons à des Arméniens qui ont empêché alors les gens de vendre et d'acheter les boissons sinon de chez eux. Bon, ça c'est le droit du commerce de boissons en général. Les gens ont grommelé, mais se sont soumis. Un ordre, c'est un ordre, y a pas à discuter. Vient le jour de la foire de Cîmpeni. Le commerce

de boissons c'est une chose, la foire c'en est une autre. Pour la foire, nous avions notre ancien privilège, des gens de Cîmpeni. Les Arméniens refusent de le reconnaître ! Ils apportent leurs boissons à vendre et envoient de tous côtés des serviteurs armés afin que personne n'ose vendre une boisson quelconque. Les serviteurs, insolents et arrogants, se sont disputés avec les gens, avec ou sans raisons. Ils ont roué de coups un malheureux paysan d'Albac qui avait apporté un tonneau d'hydromel à vendre, et l'ont mené avec force jurons et coups, devant le gouverneur Intze, afin qu'il le juge. Un autre serviteur traversait le marché à cheval en donnant des coups de fouet à tous ceux qui ne s'écartaient pas assez vite de son chemin, tant et si bien qu'il a renversé un paysan qui serrait justement dans son sac la laine qu'il venait d'acheter. Celui-ci, furieux, s'est emparé d'une hache, et, pour se venger, s'est jeté sur un tonneau de vin des Arméniens et l'a brisé. D'autres personnes qui venaient d'être bafouées et molestées ont couru à son aide et se sont vengées sur les tonneaux des Arméniens. Les serviteurs et les employés des Arméniens se sont enfuis, les gardes eux-mêmes n'ont pas osé sortir pour apaiser la foule révoltée qui maintenant voulait se jeter aussi sur les caves des Arméniens et briser tous leurs tonneaux. Qui sait ce qui se serait passé alors si le maire de Rîul Mare, Dumitru Todea, n'avait réussi à calmer le peuple, par les menaces autant que par les bonnes paroles, pour empêcher un plus grand mal. Ensuite, que Votre Seigneurie entende ce qui est arrivé ! ... Dès qu'on eût appris à Sibiu ce qui s'était passé à Cîmpeni, les autorités ont donnés des ordres sévères que tous les coupables soient pris et punis. Le conseil s'est rassemblé à Zlatna en grande hâte, il a ordonné l'arrestation de 23 maires et jurés des communes voisines, les a fait jeter en prison, et les a torturés pendant des mois jusqu'à ce que, enfin, ce printemps, on les ait condamnés tous, les uns à être seulement passés aux verges, d'autres à la prison, et quelques-uns même à mort: ce sont Petre Manciu de Secătura, Simion Bostan et Andrieş Pascu de Cîmpeni, et Ursu Gomboş de Vidra, pour avoir poussé le peuple à la révolte, avoir comploté en secret, pris de l'argent aux gens et envoyé des députés avec des suppliques chez l'empereur. Mais celui qui a été le plus durement puni c'est le malheureux Dumitru Todea, celui qui avait apaisé le peuple. Il doit être d'abord torturé, puis on lui coupera la tête, on écartèlera son corps et les morceaux en seront plantés dans des pals. Le procureur a demandé qu'on refuse aux condamnés le droit d'appel et que les châtiments soient immédiatement exécutés, surtout la peine de mort, car, disait-il, c'était là l'ordre du gouvernement. Heureusement pour les pauvres gens, le tribunal n'a pas donné droit à la requête du procureur et a accepté les demandes au appel. Épouvantés, les Communes ont envoyé des suppliques à Vienne et Sa Majesté, bonne et généreuse comme toujours a donne l'ordre de suspendre les punitions afin qu'on puisse faire des recherches et mieux juger des culpabilités. En vain. Seules les peines de mort ont été commuées en prison à perpétuité, pour le reste ... Et pour que Votre Seigneurie voie combien cette justice est mauvaise, je vous dirai encore que j'ai été condamné, moi aussi, avec mon cousin Petre de Vidra, et pourtant je n'étais même pas en Transylvanie alors, vous le savez

bien, Votre Seigneurie je venais à peine de quitter Vienne . . . Et voilà comment se remplissent les prisons, et la police est toujours à nos trousses bien que nous n'ayons d'autre faute que de désirer un peu de justice ! . . . Et les Communes nous ont envoyés maintenant pour supplier Sa Majesté d'avoir au moins pitié de ceux qui souffrent dans les prisons, torturés et innocents, qu'il ordonne sévèrement qu'ils soient laissé rentrer chez eux, retourner à leur misère et à leurs occupations. Et que nos maîtres de Transylvanie nous reconnaissent le droit d'aller nous jeter pour nous plaindre aux pieds de Sa Majesté l'Empereur et qu'ils ne nous oppriment pas tant parce que nos cœurs cherchent leur consolation auprès de la bonté et de la générosité de Sa Majesté !

Le notaire l'écoutait avec bienveillance, prenant note de certaines choses qu'il voulait introduire dans la supplique adressée à l'empereur. Horia ne se lassait pas de parler, de dire leurs souffrances. Une fois par semaine au moins il attendait patiemment devant la porte d'Enyedi, s'enquérait des nouvelles que l'on avait de Sa Majesté, puis racontait encore une histoire afin que monsieur le notaire connaisse tous les aspects de la question.

Noël passa, puis vint la nouvelle année 1784. Le paysan d'Albac était devenu un habitué de la maison d'Enyedi. Plusieurs fois même, il fut invité à dîner et à raconter les malheurs de ses frères devant la femme du notaire, une personne bonne comme le pain chaud qui soupirait et versait des larmes en entendant parler des souffrances des gens.

— Ne vous fâchez pas, Votre Seigneurie, — dit Horia un jour, car vous aussi faites partie des grands, mais je ne puis m'empêcher de vous dire: les grands sont devenus très méchants ces derniers temps ! Peut-être que le monde aussi a changé, mais eux sont mauvais et sans cœur ! Surtout avec nous, les Roumains, ils se conduisent pire qu'avec des bêtes. Nous ne sommes bons qu'à trimer, c'est comme si nous n'étions pas des hommes. Les bêtes sont plus heureuses que nous, car elles travaillent, mais reçoivent ensuite leur nourriture et n'ont pas d'impôts à payer et ne souffrent pas d'inutiles humiliations. On dit que dans les temps anciens, les hommes étaient esclaves. Eh bien, Votre Seigneurie, je pense que les esclaves menaient une vie plus humaine que la nôtre. Que voulez-vous? Les lois ne nous défendent plus, et notre foi est prise en dérision par les maîtres du pays ! Et ces maîtres, en Transylvanie, ce sont les Hongrois, les Saxons et les Szeklers, et les Roumains, ils sont seulement des serfs, que c'est grande pitié de les voir, et pourtant la terre était à nous dans les temps anciens et nous sommes les plus nombreux, c'est sur nous que le pays se fonde ! . . . J'ai beaucoup voyagé, Votre Seigneurie, en Hongrie et chez nous, et ici, parmi les Allemands. J'ai causé avec toutes sortes de peuples et j'ai entendu bien des plaintes et j'ai vu bien des souffrances, mais jamais tant que chez nous . . . je vous assure ! Le Roumain, c'est tout juste s'il ne paie pas pour l'eau et pour l'air, sinon, il paie pour tout, pour tout ! Votre Seigneurie le sait, je n'ai pas besoin de le lui dire ! À Pâques et à Noël on va chez le seigneur avec des gâteaux, du vin, des bougies, une poule, et si l'on a, excusez-moi, deux cochons, le plus gras est pour le seigneur et si l'on n'en a pas du tout, eh bien, il faut

qu'on aille au marché, en acheter un et le donner au seigneur sinon on n'a plus la paix. Travailler quatre jours pour le seigneur, bon, on le fait, mais si, du moins, on avait un peu de terre à soi ! Mais chez nous, les gens n'en ont pas même un arpent, et pourtant il leur faut travailler quatre jours par semaine pour le seigneur, et pas seulement l'homme, la femme aussi, elle doit filer, tisser de la toile de lin, faire de la dentelle, et si elle ne travaille pas ou ne peut pas travailler assez bien pour le goût de la dame, il lui faut payer avec du bon argent une autre qui fasse le travail à sa place. La mort même n'est pas une solution, car on prend à la veuve tout ce que son homme lui a laissé, et on la jette même en prison et on la torture pour lui faire avouer jusqu'au moindre objet de ce qu'elle a. Si le noble a un tonneau de mauvais vin dont il ne sait comment se débarrasser, il oblige sur l'heure les serfs à le vendre et s'il se gâte tout à fait, ou s'ils ne peuvent pas le vendre, c'est le pauvre Roumain qui paie. Si on a dix brebis, le seigneur vous en prend une et son agneau par-dessus le marché. Eh oui, Votre Seigneurie, on en est arrivé à vivre pire que les bêtes ! C'est pourquoi il y a des seigneurs qui attèlent des serfs à la place des bœufs: ils tirent tout aussi bien au joug et cela revient meilleur marché ! . . .

Le notaire approuvait en hochant la tête, oui, oui, il était au courant de tout ceci. Il avait entendu tant de plaintes et si variées venant de Transylvanie. Cela l'intéressait surtout comme des documents humains. Il reconnaissait les injustices, mais n'en pensait pas moins qu'il en avait été de tous temps ainsi, chez tous les peuples, que les uns, les plus nombreux, devaient travailler, et les autres, les moins nombreux, vivre du travail des premiers. Certes, les choses auraient pu aller mieux, mais ce n'était pas lui qui était appelé à changer le monde et il ne voulait pas se compliquer l'existence après avoir réussi à s'organiser une vie assez convenable. C'était le métier des empereurs de débrouiller ces questions. Et d'ailleurs, Joseph II, le roi qui portait un chapeau, comme le disaient les Hongrois avec ironie, ne rêvait-il pas toutes sortes de réformes et d'amélioration pour la vie de ses peuples? Peut-être avait-il songé aussi aux Valaques?

Le soir, quand il rentrait à son auberge, Horia racontait toutes ces choses aussi au Saxon qui les logeait, et avec plus de détails encore. Le Saxon comprenait plus difficilement, mais reconnaissait, néanmoins, que les plaintes étaient justifiées et assurait à Horia que l'empereur Joseph, qui était généreux et qui aimait pareillement tous les peuples de son empire, allait bientôt supprimer le servage en Transylvanie, comme il l'avait fait en Autriche et pour les Tchèques. Du reste, l'aubergiste respectait beaucoup Horia, il lui serrait la main, ne le faisait pas travailler autant que ses autres compagnons et lui offrait même un verre de vin, surtout les soirs où il n'avait pas beaucoup de clients et qu'il pouvait se permettre une heure de causerie. Lorsqu'il apprit que Horia parlait allemand, il se réjouit plus encore et lui fit connaître un de ses amis, un ancien grenadier, mécontent des temps et des circonstances. Violent et impulsif, l'ancien grenadier se mit à crier:

— Les peuples ne doivent pas tout attendre de la part des empereurs! Car l'empereur lui aussi est un homme et il fait ce qu'il peut! Les peuples doivent prendre le gourdin en main quand il n'est pas possible de faire autrement! Ses droits il leur faut les conquérir comme une citadelle! Avez-vous compris?

— Je l'ai compris, bien sûr! répondit Horia en frissonnant. Et il ajouta, les yeux levés comme s'il eût regardé l'avenir: l'homme supporte et souffre jusqu'à ce que la mesure devienne comble et qu'il ne puisse plus l'endurer, et alors... Dieu préserve! (...)

Dimanche, vers l'heure de midi, un millier de personnes s'était rassemblé à Bogdănești, près de Cîmpeni. Horia avait dit aux maires et aux jurés des communes de faire savoir au représentant de l'Empereur qu'il était rentré, et qu'il voulait le rencontrer. Deux heures plus tard, ceux-ci rapportèrent que l'entrevue aurait lieu dans le petit pré en haut de Cîmpeni... Tous s'y rendirent. C'était jour de fête, le temps était beau, tous avaient revêtus des habits propres, si bien que le champ en devint tout blanc. Ils n'avaient pas eu le temps de reprendre haleine lorsque le représentant de l'empereur arriva, au grand galop, accompagné d'un officier plus jeune et d'une douzaine de hussards.

Horia, Cloșca, le pope Gheorghiță et une dizaine de paysans sortirent alors de la foule pour accueillir le représentant de l'empereur. Ils se découvrirent devant lui et attendirent qu'il leur adresse la parole.

Le lieutenant-colonel Schultz, âgé de quarante-cinq ans environ, de belle prestance, un peu grisonnant, mais portant une moustache noire bien fournie, jeta un regard inquisiteur sur la foule devant lui, comme s'il eût voulu en deviner les pensées. Il montait un alezan plein de feu. Ses bottes étroites, ses pantalons et son justaucorps rouges, se pèlerine fourrée et son bonnet de hussard posé sur l'oreille donnèrent aux paysans l'illusion de se trouver devant l'empereur en personne. Il le sentit et demanda:

— Horia est-il là?... Qui est Horia?

— Moi, répondit ce dernier, faisant un pas en avant et regardant l'officier droit dans les yeux.

Ils se fixèrent longtemps. En dépit de sa taille peu élevée, Horia, revêtu de sa longue touloupe blanche, avec son visage sage et énergique, ses cheveux courts, grisonnants, sembla vraiment à l'officier le chef de cette foule. Il répéta:

— C'est vous, Horia?

— C'est moi, Votre Seigneurie! fit Horia, imperturbable, tandis que ses compagnons confirmaient: c'est lui.

— Mais...

L'officier voulait dire qu'une autre personne lui avait été présentée comme étant Ion Horia et que cette personne venait d'être arrêtée, la veille, à Abrud. Mais il s'interrompit car il avait maintenant d'autres ordres et ne voulait pas compromettre la réussite de son entreprise en éveillant les soupçons des serfs. C'est pourquoi il se reprit rapidement et annonça à ceux qui

se tenaient devant lui à voix très haute, pour que ses compagnons l'entendissent aussi, qu'il avait fait connaître à ses supérieurs les plaintes des gens et qu'il était venu leur transmettre l'ordre que tous les anciens et les chefs des paysans se rassemblent mercredi à Cricău, au même endroit où ils s'étaient rencontrés la première fois, pour entendre les ordres de l'empereur que le général allemand allait leur transmettre de vive voix.

— Nous ne pouvons plus nous rendre à Cricău, répondit Cloşca, que ce nouvel ajournement semblait avoir profondément blessé. Les routes sont défoncées, le mauvais temps commence, et si nous y allons tous, il se pourrait qu'il y ait des histoires, et puis où trouver de la nourriture pour tant de personnes et où les loger . . .

Le lieutenant-colonel l'écouta parler tranquillement, tout en faisant planer ses regards au dessus de la foule, puis dit soudain, d'un ton dur:

— Si vous avez peur de venir seuls, cela signifie que vous n'avez pas la conscience tranquille. C'est pourquoi dites-moi vite, sans plus tarder, si vous vous rendez compte que vous avez péché en commettant toutes les scélératesses que vous avez commises et qui ont provoqué la colère de Sa Majesté !

La foule, impressionnée par les paroles de l'officier, tomba à genoux, et un vieillard cria même:

— Nous prions Sa Majesté de nous pardonner, car nous nous soumettons à tous les ordres de Sa Majesté et attendons qu'on nous rende justice aussi à nous, pauvres serfs !

Lorsque le brouhaha se fut un peu calmé, Horia ajouta:

— Nous avons été forcés de faire ce que nous avons fait, afin que nos doléances soient connues par Sa Majesté et qu'elle apprenne combien de souffrances nous endurons sans qu'on nous fasse justice.

— Si vous reconnaissez avoir été coupables, dites-moi donc qui vous a trompés et vous a poussés à commettre toutes les infamies que vous avez commises? demande encore l'officier.

— C'est le pays tout entier qui a fait ce qu'il a fait ! répondit le pope Gheorghiță. Car nous, nous nous sommes plaints, et avons prié qu'on nous rende justice, et Sa Majesté a donné plusieurs fois l'ordre qu'on nous la rende, mais personne n'a voulu lui obéir et ces messieurs et les autorités nous ont traité encore plus cruellement, et . . .

Horia et Cloşca tirèrent de leurs sacs plusieurs documents et ordres impériaux, et les tendirent au colonel, afin qu'il voie et comprenne que la révolte avait éclaté au moment où ils n'avaient plus pu supporter l'injustice. L'officier feuilleta les documents, hocha la tête en grommelant, puis les passa au jeune homme à ses côtés qui parlait mieux que lui le roumain, pour qu'il explique aux gens qu'aucun de ces ordres de l'empereur ne justifiait leur conduite, qu'ils n'avaient pas eu le droit de se faire justice eux-mêmes, en tuant, pillant et brûlant.

— Seuls des gens cruels, sans foi ni loi, pouvaient vous pousser à agir ainsi ! continua le colonel. Et tout ce que vous aurez maintenant à souffrir, c'est à eux que vous pourrez l'imputer, à personne d'autre. Mais

vous pouvez choisir quelques représentants qui aillent mercredi à Sebeş, où siège la commission que l'on a envoyé pour vous juger, et entendent là les ordres de l'empereur.

Lorsque la foule entendit de nouveau le nom de l'empereur, elle tomba de nouveau à genoux et plusieurs voix promirent d'envoyer les anciens à Sebeş.

— Puisque vous reconnaissez nos torts, reprit l'officier, vous devez comprendre que vous avez été trompés par vos capitaines. Par conséquent si vous voulez en être quitte plus facilement et peut-être même recevoir le pardon de Sa Majesté, je vous conseille et vous ordonne de livrer sur l'heure aux soldats tous les fusils et les autres armes que vous avez, de même que les capitaines qui vous ont trompés afin qu'ils puissent être punis comme il se doit !

— Des armes, Votre Seigneurie? répondirent plusieurs voix à la fois. Nous n'en avons pas, sauf nos gourdins habituels dont nous nous servons pour nous défendre des chiens ou comme soutiens de vieillesse. Et les gens qui se sont soulevés, c'est avec leurs fourches, leurs haches et leurs faux qu'ils se sont battus. Bien rare celui qui avait un fusil de chasse . . .

Et tous le monde approuva, certains d'entre eux levant leurs gourdins et les brandissant au dessus de leurs têtes, jusqu'à ce que le colonel leur fit signe de la main qu'ils se calment, et dit:

— Que les anciens parlent seuls, autrement je n'y comprends plus rien !

— Votre Seigneurie, fit David Avram qui se trouvait au premier rang, nous n'avons pas d'armes comme nous n'avons pas non plus de capitaines, car tout ce qui s'est passé, tous l'ont fait ensemble, et tout a commencé sur le Criş. Nous nous sommes réunis avec ceux du Criş et nous sommes allés avec eux à Galda, mais lorsque Votre Seigneurie est venue là et nous a transmis l'ordre de l'empereur que nous devions nous calmer, nous sommes tous rentrés à la maison, et nous y sommes demeurés et nous avons attendu que justice se fasse, pour tous ceux que Dieu et les hommes oppriment !

D'autres vieux jurèrent aussi que le peuple n'avait pas d'armes et qu'il ne pouvait pas livrer de capitaine car il n'en avait jamais eu, aucun !

Le colonel se leva alors sur ses étriers et se mit à parler très vite, d'une voix autoritaire, comme devant des soldats punis:

— Je suis soldat, et ne m'entends pas aux palabres ! Comme vos documents justificatifs se trouvent entre les mains de ces deux hommes, Horia et Cloşca, ici, devant moi, et comme je suis persuadés que vous les considérez honnêtes et dignes de confiance, je les emmène avec moi, tous les deux, et je les conduis chez le grand général pour qu'ils lui parlent en votre nom et défendent votre cause !

Il désignait Horia et Cloşca du doigt, les yeux fixés sur la foule qui se mit soudain à crier et à s'agiter:

— Non, monsieur ! . . . on ne les laisse pas partir. Ne les laissez pas partir, les gars, on les tuerait !

Ils avançaient, se poussant les uns les autres, se rapprochant toujours davantage de l'officier impérial, l'entourant des deux côtés, toujours plus

menaçante, comme cherchant à l'encercler, lui et ses quelques hussards. Et, au milieu du tumulte, on entendait toujours plus distinctement ces paroles:

— C'est une honte, une tromperie ! Ils ne partiront pas ! . . . Non ! non !

Pendant ce vacarme, Horia serra tranquillement son manteau sur son corps et se retira au milieu de la foule furieuse qui l'engloutit. Le colonel sentit que la situation devenait dangereuse et cria, dominant toutes les voix:

— Silence ! . . . Silence ! . . . Que personne ne bouge !

Le mouvement d'encerclement s'arrêta sur-le-champ, mais le grondement des voix continua pendant quelque temps. Quelques-unes s'élevaient, de ci de là, irritées, qui protestaient et même des jurons se faisaient entendre, arrivant aux oreilles de l'officier, qui attendit que le silence se fût rétabli pour reculer de quelques pas et demander si le nouvel ordre de l'empereur avait été publié, s'il leur avait été communiqué.

— Oui, oui, on l'a publié ! répondit la foule, d'une seule voix.

Le colonel ordonna pourtant au jeune officier de le lire encore une fois, puis donna à Cloşca et au pope Gheorghiţă des feuilles imprimées, et dit de nouveau, à haute voix:

— Vous avez entendu ce qui vous attend si vous ne vous apaisez pas, bonnes gens. C'est pourquoi nous l'avons fait imprimer pour que vous le sachiez bien et que vous n'ayez pas à regretter ensuite amèrement et trop tard les fautes commises. Rentrez chez vous, maintenant, prenez conseil entre vous, et obéissez aux ordres que vous avez reçus !

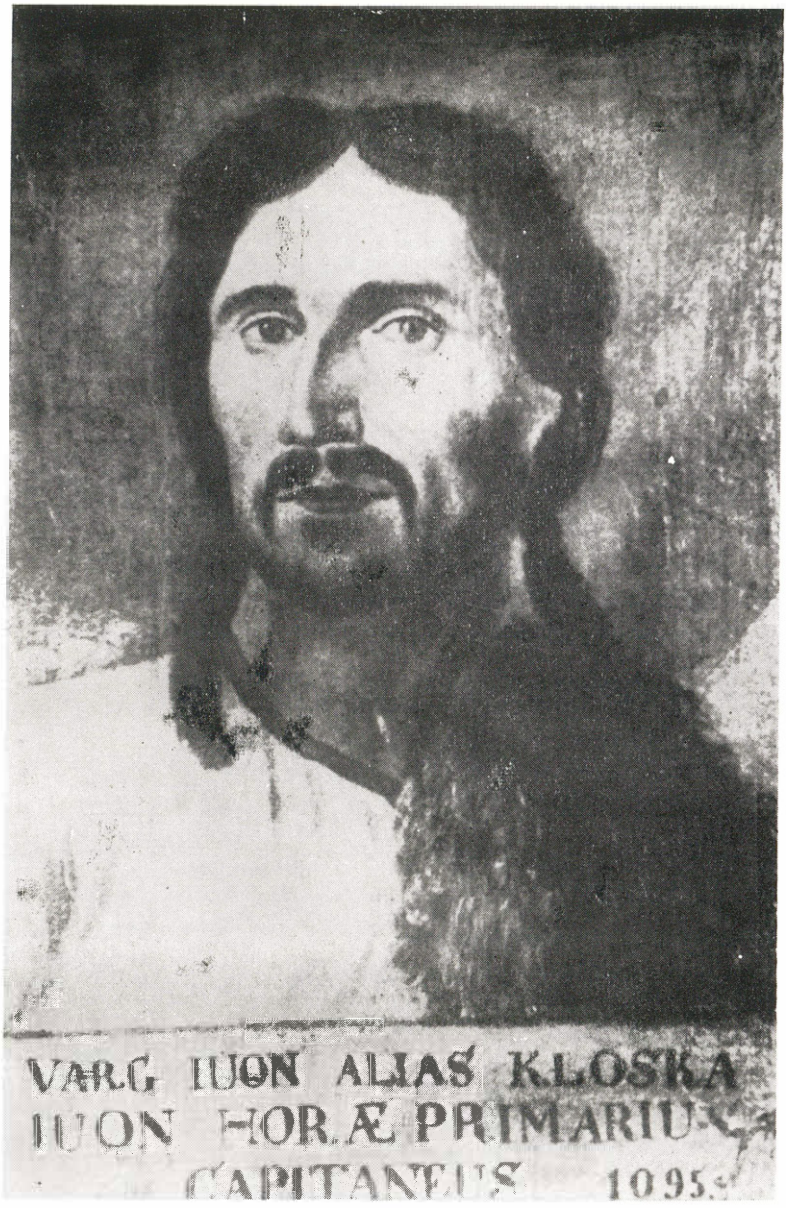
Des voix dispersées promirent d'obéir, mais en même temps, la foule recula vers les montagnes, lentement, comme une grande eau qui se retire dans son lit. Leurs cœurs étaient lourds. Tous avaient compris que rien ne changerait, qu'il n'y avait aucun espoir de se faire rendre justice, et que les grands de ce monde n'avaient d'autre but que de les punir tous, un par un . . .

— C'est cela, la paix des grands, frère Cloşca, dit Horia, sombre.

— Pardonne-moi, frère Horia, car j'ai eu bien tort ! répondit Cloşca tristement, les yeux baissés, comme s'il eût porté un grand fardeau sur les épaules. (. . .)

— Il n'est plus temps de parler et de discuter, fit Horia, le soir même, à Albac où il avait retrouvé les chefs des communes dans la maison du pope Gheorghiţă, on nous dit qu'il faut nous soumettre et obéir. Nous nous sommes trompés, nous avons eu confiance dans les mensonges des grands, et eux, ne voulaient que gagner du temps et nous affaiblir. Je ne

Johann Martin Stock:
Cloșca (huile)
Musée Brukenthal, Sibiu



Jakob Adam:
Closca (gravure sur cuivre)
« Porträtsammlung », Vienne

sais vraiment plus ce que nous pouvons faire pour redresser la situation! Je vous donnerez des ordres, mes frères, et vous, vous obéirez, et vous ordonnerez à tous de les respecter. Que Dieu nous vienne en aide!

Ils étaient si malheureux que personne ne parlait. Cloşca lui-même, d'habitude si bavard, se taisait, comme s'il se fût senti plus coupable que les autres.

Horia n'avait pas eu confiance dans la réponse de l'officier et tandis que ses compagnons nourrissaient des espoirs de paix, lui n'avait cessé de réfléchir. Ses hommes de confiance lui avaient appris que des troupes de soldats se rassemblaient, toujours plus nombreuses, sans doute pour étouffer l'insurrection par la force des armes si elle ne s'éteignait pas d'elle-même. S'ils ne s'étaient pas laissé tromper par les promesses fallacieuses, là, à Tibru, s'ils avaient continué leur combat, la situation eût été bien différente; les serfs dans tous le pays n'attendaient qu'un ordre de Horia pour se soulever tous et massacrer les nobles. Et le feu de la révolte se serait étendue de tous côtés, au delà du Mureş, sur le Someş, dans le Sălaj, dans toute la Transylvanie, si bien que tous les soldats de l'empereur n'eussent pu l'éteindre.

Maintenant aussi, il fallait tenter, pensait-il, d'étendre la révolte jusqu'à Cluj, sur le Mureş, l'Arieş et le Someş . . .

— Et si les soldats nous attaquent? demanda le pope Gheorghiţă.

— Nous nous battrons avec les soldats qui nous ont aussi trompés! gronda Cloşca.

— Effectivement, il ne nous reste rien d'autre à faire, confirma Horia.

— Mais nous, est-ce que nous n'obéissons pas aux ordres de l'empereur, comme le font les soldats? demanda Petre Nicula, quelque peu effrayé.

— Si, répondit Horia, c'est l'empereur lui-même qui me l'a ordonné. Mais Sa Majesté est loin et Dieu sait quels mensonges ces messieurs sont allés lui raconter et ce qu'ils ont pu raconter sur notre compte pour avoir déterminé les soldats à se tourner contre nous!

— Et si l'empereur aussi nous trompe, nous en trouverons un autre, plus juste, car il faudra bien que justice se fasse aussi pour nous en ce bas monde! gronda encore Cloşca, les yeux toujours baissés.

Ses paroles en effrayèrent bien quelques-uns, mais la plupart relevèrent leurs fronts heureux qu'il eut exprimé leur pensée, et se mirent à jurer, tant que Horia ne put les calmer qu'à grand-peine.

(. . .) Deux jours plus tard, c'était un mardi, monsieur Chendi de Cîmpeni surgit à Albac. Il était venu à la recherche de Horia, ils se connais-

saient depuis longtemps. Chendi, un noble roumain assez aisé, avait toujours été du parti de Horia, qu'il aimait et respectait avant même que celui-ci ne commençât ses voyages à Vienne. Horia lui avait demandé conseil à plusieurs reprises et, à ces occasions, ils avaient causé ensemble de toutes les souffrances qu'enduraient les serfs roumains; Chendi avait compris ce qui se passait dans le cœur de ce paysan et l'avait aidé à éclairer son esprit. Âgé d'une trentaine d'années, Chendi était un bel homme, aux yeux noirs sincères et à la voix chaude et passionnée.

— Eh bien, père Ursu, je suis venu te retrouver dans ton gîte en dépit du long trajet et de la neige, pour t'apporter des nouvelles que tu dois bien peser avant de me donner une réponse ! fit Chendi sans plus attendre, comme pressé d'en avoir fini.

Ils s'étaient rencontrés dans la maison du pope, car celle de Horia était trop éloignée et trop pauvre pour pouvoir y recevoir un monsieur. C'est pourquoi Chendi ajouta, se tournant vers le pope Gheorghiță qui voulait sortir:

— Restez, mon père, ce que j'ai à dire n'est ni secret ni honteux !

Il avait été envoyé par le commissaire du gouvernement, Mihail Bruckenthal, pour promettre à Horia une amnistie totale si ce dernier apaisait sur-le-champ la fureur du peuple et ordonnait à tous de se soumettre et de rentrer chez eux. Horia regarda son ami droit dans les yeux, comme pour y lire s'il était honnête ou s'il voulait le trompait. Il vit bien que celui-ci était sincère. Cependant, il ne répondit pas. Chendi continua alors à parler avec plus de feu, pour le convaincre, lui disant que le Zarand s'était calmé, que les régions d'Ofenbaia, ayant appris quels étaient les ordres de l'empereur, avaient envoyé des députés à Abrud pour faire savoir qu'ils se soumettaient, que tant de soldats étaient venus dans les montagnes qu'ils ne pourraient plus longtemps leur résister que, du reste, l'armée avait reçu l'ordre d'étouffer dans le sang et très vite, toute trace de révolte, que donc la fin est prévisible et qu'il ne s'agissait plus que d'empêcher d'inutiles versements de sang.

— Votre tourbillon de feu portera ses fruits, dit encore Chendi. L'empereur, le pays et le monde entier sont au courant des souffrances terribles qui l'ont engendré et dont ont jailli ces semaines de sang et de feu. Justice sera faite, et elle ne peut tarder. Les sacrifices n'ont pas été vains. Mais vous devez comprendre, vous aussi, qu'il faut d'abord que la paix se rétablisse et que ce n'est qu'ensuite que le gouvernement pourra alléger la vie des Roumains. Aujourd'hui, vous avez l'occasion de faire une bonne action en ordonnant de faire cesser partout le feu. Vos paroles sont obéies, plus que la voix des canons, le gouvernement le sait fort bien. C'est pourquoi il vous offre en échange, pardon et oubli. Demain, il sera peut-être trop tard.

Un silence profond se fit. Chendi fixait Horia d'un regard autoritaire, comme s'il avait voulu l'obliger à accepter ses propositions. Le pope Gheorghiţă se faisait tout petit, assis sur un coffre, et ne soufflait mot. Horia scrutait le visage de Chendi de ses yeux d'acier; il se tut encore un moment, puis dit, simplement:

— Je ne le puis, monsieur.

Chendi esquissa un geste de protestation qu'il maîtrisa sur-le-champ, surpris par le calme et la sérénité du paysan.

— Je n'ai besoin de la compassion de personne si les gens innocents qui pourrissent dans les prisons de Galda et de Zlatna depuis des années ne sont pas libérés, si les charges et les impôts qui pèsent sur les épaules de tout le peuple ne sont pas allégés !

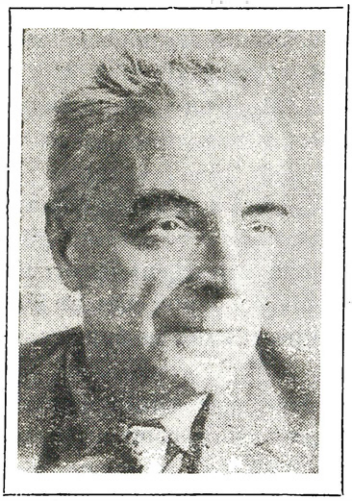
Il avait prononcé ces paroles d'un ton fier, comme si c'était soudain réveillé en lui le Seigneur qui commande à tout un pays. Mais comme Chendi insistait, il lui expliqua son point de vue: il n'avait pas confiance dans les promesses des grands et des autorités, il savait bien que lui, Chendi, était honnête, mais ceux qui l'avaient envoyé ne l'étaient pas, car trois fois, jusqu'à présent, ils avaient tenté de le tromper . . .

— Quant à moi, je suis persuadé qu'ils m'enverront mourir sur le pal ou sur la roue, en dépit de toutes les promesses de ne pas me faire tort d'un seul cheveu, ajouta-t-il encore, d'un ton ironique. Et je sais aussi que tous les serfs roumains, bien loin de voir leur sort allégé, seront encore plus opprimés et ignorés qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

— La fin sera la même, soit que vous vous soumettiez soit que vous continuiez la lutte, répondit Chendi. Seulement, beaucoup de vies roumaines malheureuses périront encore.

— Eh bien, il en sera fait selon la volonté de Dieu, murmura Horia. Nous ferons ce que nous pourrons ! Et nous verrons ce qu'il en sera !

En français par RADU TOMA



AL. VOITIN (n. 1915), magistrat de profession, s'est affirmé sur le plan littéraire surtout comme auteur dramatique. Ses pièces les plus connues sont Judecata focului (« Le Jugement du feu » — 1957), la trilogie Oameni în luptă (« Hommes au combat » — 1964), Procesul Horia (« Le Procès de Horia ») — 1967, dont nous présentons, ci-dessous, quelques fragments), Adio, Majestate! (« Adieu, Majesté ! » — (1967), Avram Iancu sau Calvarul biruinţei (« Avram Iancu ou Le Calvaire du triomphe » — 1970), ainsi que les comédies Tezaurul lui Justinian (« Le Trésor de Justinien » — 1968) et Fata şi caruselul (« La jeune fille et le Carrousel » — 1972). Il a également écrit des vers (Beton armat, « Béton armé » — 1934; Pahare cu fum, « Verres remplis de fumée » — 1974), des romans (le cycle Cinema « Splendid », commencé en 1978, deux volumes déjà parus) et des mémoires.

Al. Voitin

LE PROCÈS DE HORIA

L'exécution des commandements

« Ribiczei écrit: Horia pria l'empereur de délivrer les Roumains du servage et il ajouta que si l'empereur ne le faisait pas, il pourrait facilement arriver que les Roumains se révoltent et tentent de conquérir leur liberté. À ces mots, l'empereur aurait dit à Horia: Faites-le ! *(Thut ihr das!)* »

D'après NICOLAE DENSUŞIANU

MELYNADOS: Il est inutile de nier. Le rapport du *Wachtmeister* est clair.

BOTA: Je n'ai pas parlé avec monsieur le *Wachtmeister*, Votre Hauteur. Vous pouvez nous confronter.

MELYNADOS: Est-ce que tu m'apprends ce que j'ai à faire? !

BOTA *(se lève):* Non, Votre Hauteur.

MELYNADOS: Reste assis, comme je te l'ai dit ! *(Bota se rassied)* Non seulement tu as poussé comme une mauvaise herbe, mais tu te lèves encore tout le temps. Le cachot t'attend... Tu y perdras de la stature, car il y fait frais.

BOTA: Ce sera comme il est écrit, Votre Hauteur *(Il veut se lever.)*

MELYNADOS: Assis ! Et cesse de m'appeler Votre Hauteur.

BOTA: Alors comment faut-il dire? C'est ainsi qu'il sied que je parle, d'après l'état. L'état est une chose, la stature en est une autre. Comment dois-je vous dire?

MELYNADOS: Ex-cel-lence ! Ex-cel-lence !

BOTA: J'ai compris, Excellence !

MELYNADOS: Tu n'est pas bête, Valaque. Un Roumain astucieux. *Vallachus callidus.*

BOTA: Toutes les herbes ne sont pas mauvaises. Il y en a même qui guérissent.

MELYNADOS: Je t'ai loué à tort. Quand on est vraiment malin, si on a besoin de faire le sot, on le fait jusqu'au bout. Toi, tu t'es coupé . . . N'as-tu pas pitié de ta jeunesse? Tu joues ta vie pour quelques mots. Raconte-moi ce que tu as parlé avec Horia et je trouverai moyen de te tirer d'affaire.

BOTA: Il n'y a rien à dire, Excellence.

JANCOVITCH *(entre avec Papilla):* Bonjour, Melynados.

MELYNADOS: Bonjour, Excellence.

JANCOVITCH: Pourquoi m'as-tu réveillé avant l'aube, Melynados? Que se passe-t-il? Est-ce qu'il y a le feu?

MELYNADOS: Il n'y a pas le feu, Excellence, mais ça sent le brûlé. *Ignis ex parva scintilla.* Il suffit d'une étincelle pour allumer les flammes de Prométhée. Eschyle dit . . .

JANCOVITCH: Laisse-le dire. Que s'est-il passé? En deux mots je te prie.

MELYNADOS: Le *Wachmeister,* le chef de la garde, rapporte que Horia aurait dit à ce soldat qu'il allait prouver son innocence. Qu'il possède certains documents, et que s'il était condamné à mort, beaucoup de gens en auraient le nez rouge. Voici le rapport. Il est de la nuit passée.

JANCOVITCH *(après avoir lu):* Intéressant. *(Il passe le papier à Papilla.)* Tenez.

PAPILLA *(lisant):* Nez rouges.

MELYNADOS *(tâtant son nez):* Insolence valaque. *Frons valachica.* S'en prendre aux nez! Plus encore, c'est une barbarie. Le poète avait raison! *(Récitant.)* « Je suis ici dans un pays barbare au fond du monde, entouré de tous côtés de cruels ennemis. » *Hostes feri.*

JANCOVITCH: Que marmonnes-tu, Melynados?

MELYNADOS: Je récite, Excellence. De Publius Ovidius Naso. Ovide au long nez. Il savait de quoi il parlait. Mille huit cent ans ont passé depuis et il n'y a pas grand' chose de changé chez les gens d'ici.

JANCOVITCH: C'est toi, Bota?

BOTA: Oui, Excellence. Soldat Bota Alexandru du deuxième régiment roumain de gardes-frontière. Aux ordres de Votre Excellence.

JANCOVITCH: Roumain?

BOTA: Roumain, Excellence.

JANCOVITCH: Quand as-tu parlé avec Horia?

BOTA: Je suis son gardien, Excellence. On échange un mot de temps à autre. Mais pour ce qui est de parler, je ne lui ai pas parlé, Excellence.

JANCOVITCH: Alors, c'est que le *Wachtmeister* ment?

BOTA: Non, Excellence.

JANCOVITCH: Alors, c'est toi qui mens?

PAPILLA: Dis la vérité, Bota. C'est ton devoir de soldat.

BOTA: Mon général, Excellence, vous savez comment on est, nous autres les soldats. On parle à tort et à travers. Comme cela nous passe par tête. En tant que gardien de ce détenu, il y en a qui me posent des questions sur lui et vous connaissez la nature humaine, on en met du sien, histoire de dire quelque chose.

JANCOVITCH: Bota, Bota!

MELYNADOS: Excellence, il en met du sien, mais qui a dit qu'on nous rougirait les nez? Ces paroles ne peuvent venir que de Horia. *Certus.*

JANCOVITCH: Tu vois bien, Bota, je n'y puis rien, monsieur ne te croit pas non plus.

BOTA: Excellence, c'est une expression roumaine. Rougir le nez de quelqu'un ce n'est pas nécessairement le couper. Cela signifie d'abord réduire son pouvoir. Le descendre d'un cran.

MELYNADOS: Entendez-vous, Excellence, de mieux en mieux! Camards et disgrâciés! Pandore, quand elle a égaré sa boîte . . .

JANCOVITCH: Le couvercle, Melynados!

MELYNADOS: C'est juste, Excellence. C'est dans ces parages qu'elle a dû l'ouvrir.

JANCOVITCH: Mets le couvercle. C'est ça que je voulais dire.

MELYNADOS: Comme il plaira à Votre Excellence.

JANCOVITCH: Écoute, Bota. Si tu n'avoues pas, ta situation est encore plus mauvaise.

BOTA: Je l'avoue, Excellence, les paroles c'est moi qui les ai dites.

JANCOVITCH: Rien n'a été dit par Horia?

BOTA: Rien, Excellence. Par moi seulement. Il se peut que celui qui m'a dénoncé à monsieur le *Wachtmeister* ait brodé un peu. Mais de toutes façons c'est moi qui ai parlé.

JANCOVITCH: Bien, Bota... Bien...

MELYNADOS: Excellence, ces paroles ne peuvent venir que de Horia. De lui seul. Personne ne connaissait et ne pouvait parler de l'existence des documents. Personne. *Nemo alius.*

BOTA: Je prie Votre Excellence de se souvenir: l'existence des documents, je la connaissais aussi. Il y a trois semaines, lors de la comparution, j'accompagnais les révoltés.

MELYNADOS: *Mea culpa.*

BOTA: J'étais ici quand ils ont été questionnés par Son Excellence, le général.

JANCOVITCH *(à Melynados):* Eh?

MELYNADOS: Je l'avais oublié.

JANCOVITCH: Et vous, général, qu'en dites-vous?

PAPILLA: Du cachot, au pain et à l'eau.

MELYNADOS: Pourtant, Excellence...

PAPILLA: Je pense que cela suffira. On le renvoie ensuite à son régiment.

MELYNADOS: Comme vous voudrez, Excellence. Moi je vous dis que cet homme ment.

JANCOVITCH: Tu entends? Pourquoi mens-tu?

BOTA: Excellence, j'ai dit les choses comme elles sont. Si faute il y a, c'est moi qui suis fautif.

JANCOVITCH: Bon, bon. Qu'on amène aussi Horia. Nous allons voir ce qu'il va nous dire.

MELYNADOS: Est-ce encore nécessaire?

JANCOVITCH: Qu'on l'amène.

MELYNADOS: Tout de suite, Excellence.

JANCOVITCH *(Il fait signe à Bota).* Va et amène-nous Horia toi-même.

BOTA: Moi?

JANCOVITCH: Toi, imbécile!

BOTA: Bien, Excellence *(Il sort).*

(Horia entre, amené par Bota).

JANCOVITCH: Bonjour, Horia. *(Il lui fait signe d'approcher.)* Avancez. *(À Bota).* Apporte donc un fauteuil. *(Après que Bota eut apporté le siège.)* Asseyez-vous, Horia.

HORIA: Je remercie Votre Seigneurie. Je suis plus à mon aise comme ça.

JANCOVITCH: Comme vous voudrez. Eh, alors, comment ça va?

HORIA: On attend.

JANCOVITCH: Eh, oui.

HORIA: Il y aura demain trois semaines depuis la première comparution.

JANCOVITCH: Il y a trois semaines que nous nous parlons. Je ne sais même plus combien de fois nous avons parlé.

HORIA: Moi je parlais à Votre Seigneurie des audiences. Du procès.

JANCOVITCH: Auriez-vous perdu patience?

HORIA: Non, la patience est de notre côté.

JANCOVITCH: Pour mettre le procès en train, il faut d'abord que nous nous mettions d'accord. Vous avez voyagé, vous êtes un homme d'expérience. Vous savez ces choses. La machinerie de la justice doit être mise en mouvement prudemment.

HORIA: C'est comme le moulin, Votre Seigneurie. Il est difficile de le mettre en mouvement mais il finit par mordre tout ce qu'on lui donne.

JANCOVITCH: Il est difficile de s'entendre avec vous.

HORIA: Je ne voudrais pas fâcher Votre Seigneurie.

JANCOVITCH: Je ne me fâche pas facilement. Je m'échauffe parfois mais cela ne veut rien dire.

PAPILLA: Son Excellence s'échauffe seulement quand elle le veut bien, mais ne garde pas rancune.

HORIA: Si c'est comme ça, c'est bien...

JANCOVITCH: C'est comme ça. Et je vous le dis pour la je ne sais quantième fois. Ayez confiance en nous, Horia. Sans aucune inquiétude. Moi je viens des parages de la Serbie. Le général, lui, est originaire de par ici. Il est devenu baron pour ses faits d'armes. Mais il n'est pas né noble. Moi non plus, d'ailleurs.

HORIA: Dieu vous garde, tous les deux.

JANCOVITCH: Sa Majesté l'empereur nous a envoyés ici pour savoir ce qui s'est passé.

PAPILLA: Sans haine et sans parti-pris.

JANCOVITCH: Comme dit le général très justement. Le jugement doit commencer dans quelques jours. Nous avons parlé ensemble tant de fois. Vous avez eu le temps de penser à tout.

HORIA: J'y ai pensé et re-pensé.

JANCOVITCH: Fort bien. Considérez-moi dévêtu du manteau de mes pleins-pouvoirs. Et pour vous, aussi bien que pour tous les Roumains, il serait bon que nous nous entendions. Ce n'est pas la première fois que je vous le dis: je veux que nous nous parlions d'homme à homme.

HORIA: Vous m'honorez. J'avais oublié que j'étais encore un être humain.

JANCOVITCH: Vous avez été traité convenablement, sans aucune violence. J'ai ordonné aussi qu'on vous serve la ration militaire, n'est-ce pas, général?

PAPILLA: L'ordre a été exécuté exactement.

JANCOVITCH: Alimentation suffisante.

HORIA: Très suffisante, Votre Seigneurie. Chez nous les pâturages sont bons. Nous rassasions comme il faut toutes les bêtes. Ceux, bien entendu qui ont le droit et la possibilité d'en avoir.

JANCOVITCH: Où voulez-vous en venir?

HORIA: Derrière les barreaux j'ai été mieux nourri qu'en liberté. Voilà comment je suis parvenu au rang des bêtes sans le don de la parole . . . Maintenant vous me faites souvenir que je suis un être humain.

JANCOVITCH: Vous l'êtes, mais vous êtes orgueilleux.

HORIA: Tout ce qui vit suit sa nature.

JANCOVITCH: L'orgueil se paie, Horia.

HORIA: Ce que je paierai rachètera tous mes péchés. Aussi ceux que je n'ai pas eu. Vous m'avez poussé à parler, j'ai dit ma pensée.

JANCOVITCH: Ça, vous ne l'avez pas dit sans sous-entendu. De toute façon, ce que nous disons ici n'entre pas en ligne de compte. Quand je vous ai appelé orgueilleux, j'ai pensé à tout ce que vous aviez fait. Votre orgueil a été trop grand pour que vous puissiez le payer seul. Je puis vous en annexer d'autres.

HORIA: Ça ne serait pas juste.

JANCOVITCH: C'est moi qui pèse ce qui est juste et ce qui n'est pas juste.

HORIA: Alors, il faudra peser honnêtement, Votre Seigneurie.

JANCOVITCH: Tout ce qu'il y a de plus honnêtement! Je ne ferai de tort à personne. Mon nez restera à sa place. Personne ne me le rougira, comme vous me le souhaitez, homme orgueilleux.

HORIA: Mon orgueil, si orgueil il y a, ne s'élève pas jusqu'au nez de Votre Seigneurie.

JANCOVITCH: Avez-vous entendu, Papilla? Qu'est ceci? Est-ce candeur ou insolence?

PAPILLA: Peut-être ni l'une ni l'autre, Excellence.

JANCOVITCH: *Tertium non datur*, général.

HORIA: Mais si, Votre Seigneurie. Il peut y avoir une troisième opinion.

JANCOVITCH: Voilà qu'il sait aussi le latin!

HORIA: Non, mais je vous ai compris. Notre langue vient du latin. Ne m'accusez pas de ce que je n'ai pas pensé. Je vous ai dit la vérité. C'est la voie que j'ai adoptée dès le début. Votre Seigneurie ne veut pas de ma vérité. Mais ça ne l'empêchera pas d'être vraie. Les années et les souffrances m'ont blanchi. Votre Seigneurie a la puissance. Vous êtes impétueux. Mais vous pouvez être juste aussi. Il ne faut s'étonner de rien.

JANCOVITCH: Tiens tiens, tiens! Mais asseyez-vous donc.

HORIA: Je vous ai dit que cela me gênait.

JANCOVITCH: Si vous ne vous asseyez pas, vous m'obligez à rester debout. Moi non plus il ne me convient pas de vous regarder de bas en haut.

HORIA: Alors, que je m'asseye. *(Il s'assied.)*

JANCOVITCH: Quelle idée avez-vous eu de dire au soldat . . . Comment s'appelle-t-il déjà, Papilla?

PAPILLA: Bota.

JANCOVITCH: C'est ça, Bota. Vous lui avez dit que si nous vous condamnions, Sa Majesté l'empereur nous

punirait. Que nous paierions avec nos nez.

HORIA: Hm ! . . . C'est pour ça que vous m'avez amené ici?

JANCOVITCH: Pour ça aussi. De toute façon nous avons à parler. Vous savez bien. Il est temps de commencer le procès. Vous dites avoir réfléchi . . . Pourquoi répandez-vous de tels propos?

HORIA: Il y aurait beaucoup de choses à dire.

JANCOVITCH: Alors dites . . . Bota a pris sur lui vos paroles. Il vous couvre et dit que c'est lui qui les a inventées. Si tout ce qu'il a dit venait de vous, cela ne tirerait pas à conséquence pour lui. Une légèreté. Mais si les paroles viennent de lui, c'est grave. Je ne vous forcerai ni l'un ni l'autre de dire autre chose que ce que vous vouliez dire. À vous de choisir. Moi, je connais la vérité et cela me suffit. C'est lui que j'ai envoyé vous chercher, justement pour que vous puissiez entendre ce qui l'attend. *(À Bota, au garde-à-vous au fond de la salle).* Lui as-tu dit, Bota?

BOTA: Non, Excellence.

JANCOVITCH: J'ai peine à le croire. Si tu ne le lui as pas dit, tu es un imbécile. Est-ce clair, Horia?

HORIA: Très clair, Votre Seigneurie. Terriblement clair.

JANCOVITCH: Ayez confiance en moi, Horia. Le général me disait tout à l'heure que dans la vie tout se paie, jusqu'au dernier sou. Je ne sais pas. Mais je vous le dis carrément: vous, vous paierez ! Mesure comble. C'est sincèrement aussi que je vous dis, et vous devez me croire: je ne suis pas l'ennemi des Roumains, au contraire. Est-ce vrai, Papilla?

PAPILLA: Je souscris.

JANCOVITCH: Choisissez, Horia.

HORIA *(se levant):* Il n'y a pas à choisir. Les paroles, c'est moi qui les ai dites.

JANCOVITCH *(à Bota):* Approche un peu, grand nigaud. On dirait que tu t'es figé là-bas.

BOTA *(s'avançant):* À vos ordres, Excellence.

JANCOVITCH: Pourquoi n'as-tu pas dit les choses dès le commencement? . . . Avais-tu perdu la voix?

BOTA: Si le vieux a dit . . . je puis dire aussi.

JANCOVITCH: Il fallait nous le dire. Tu as manqué à ton devoir de militaire.

BOTA: Avec votre permission, Excellence, mon devoir militaire je l'ai fait d'abondance. J'ai été blessé au service de Sa Majesté l'empereur et par le sabre et par le plomb.

JANCOVITCH: C'est très méritoire, mais ça ne te donne pas le droit de faire ce que tu as fait.

BOTA: Dans la vie, Excellence, on a beaucoup de devoirs.

JANCOVITCH: Et tu veux les accomplir tous.

BOTA: Autant qu'il se peut, Excellence.

JANCOVITCH: Belle armée que vous avez là, Papilla ! Les soldats commencent à avoir des idées.

PAPILLA: N'oubliez pas Excellence, les événements ont troublé tout le monde. Et de plus, son régiment est recruté sur la frontière. Et leur drapeau porte le devise « Virtus romana rediviva ».

BOTA: Oui, Excellence. Par ordre de Sa Majesté, la vertu roumaine ressuscite.

JANCOVITCH: Ça, pour une traduction ! La vertu romaine, pas roumaine, mon garçon.

BOTA: C'est la même chose, Excellence.

JANCOVITCH: Tu as la langue bien pendue. C'est pour ça que tu as colporté les paroles de Horia. Raison suffisante pour que tu sois châtié.

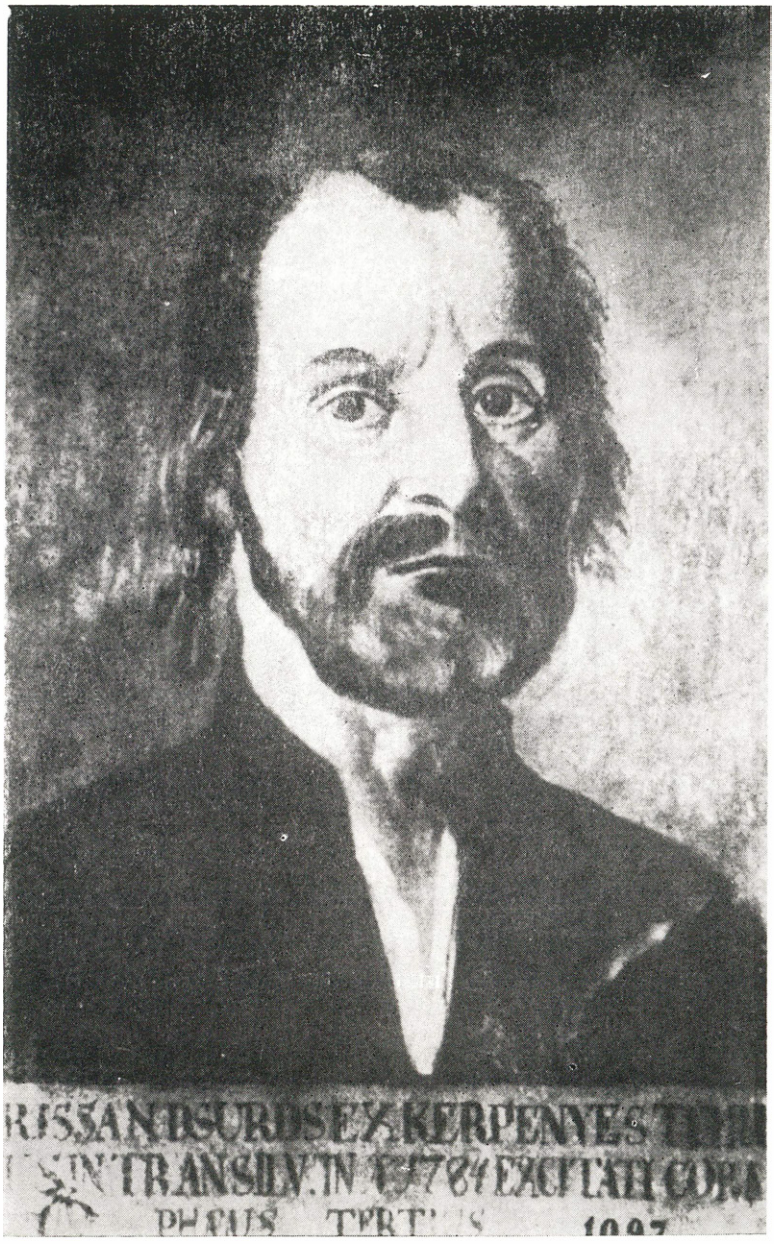
HORIA: Avec votre permission, là aussi il y a de ma faute. C'est moi qui lui ai dit d'aller répéter ce que je lui avais dit.

JANCOVITCH: À quoi cela peut-il servir?

HORIA: Quand les temps sont difficiles, même un brin d'espoir est bienvenu. Cela nous donne des forces pour attendre. Je me suis dit que ce ne serait pas mauvais pour nos Roumains. Mais ça je ne l'ai pas dit au garçon.

BOTA: Je l'ai compris tout seul. Quelque faux frère a dû marchander et ajouter ses propres infamies.

Johann Martin Stock:
Crișan (huile)
Musée Brukenthal, Sibiu



Franz Neuhauser:
Crişan (gravure sur cuivre)
Bibliothèque du Musée National de Budapest

JANCOVITCH: Pour un soldat, tu comprends trop les choses.

BOTA: Il n'y a pas beaucoup d'avancement pour nous autres, Excellence.

JANCOVITCH: Général !

PAPILLA: À votre disposition, Excellence.

JANCOVITCH: Nous devons prendre des mesures d'urgence contre ce plaisantin. *(À Bota)*. Je vais te la coudre, ta bouche !

PAPILLA: Le cachot prédispose à la méditation. En dix jours il devient taciturne, Excellence.

BOTA *(heureux)*: Dieu vous garde, Excellence. Je ne dirai plus un mot.

JANCOVITCH: Voyez donc ! Pour ceux comme lui le cachot est insuffisant.

HORIA: Il est jeune. Avec trop de sévérité, vous le perdez.

PAPILLA: Quand il sera sorti du cachot, on pourra le renvoyer à son régiment. Cela doit suffire.

JANCOVITCH: Ce n'est pas bien.

PAPILLA *(froid)*: Comme vous voudrez, alors disposez vous-mêmes.

JANCOVITCH: Je serais d'avis de l'avancer, Papilla . . .

PAPILLA: L'avancer?

JANCOVITCH: Eh oui ! Veuillez donner l'ordre qu'il soit fait *zugführer*. Et qu'il continue à servir ici.

BOTA: Que Dieu vous le rende, Excellence.

JANCOVITCH: Tais-toi, imbécile. Je reconnais, mon cher Papilla, que ce n'est pas une solution, disons, classique. Mais c'est la plus appropriée. Pour un simple soldat, il est beaucoup trop astucieux. Même pour un *zugführer*. Mais passons. Il a aussi des mérites. Il a été blessé. Et aussi des malformations de caractère.

PAPILLA: Si vous lui comptez . . . les malformations . . . pour des qualités, ce n'est pas mal. Sauf que moi, je ne les ai pas remarquées.

JANCOVITCH: Vous n'avez pas remarqué?! Il a essayé de mentir pour des raisons morales. Dans sa situation, ce n'est pas permis. Il est en danger de perdre son instinct de conservation. Mais, l'un dans l'autre, au total, ça va. Avec les galons de *zugführer* je lui couds la bouche définitivement. Ceux qui ont des grades, petits ou grands, les défendent avec acharnement. Entre les rangs et les chimères, les hommes choisissent les rangs. Le galon et les étoiles de *zugführer* sont plus assurés que la chimère de la liberté. Il n'est point sot et il aura de bonnes raisons d'être discipliné. Il sera un petit sabre obéissant de plus. Je m'en porte garant, Papilla.

PAPILLA: Je m'incline, Excellence. Et je fais mes réserves pour les motifs.

JANCOVITCH: Comme vous voudrez, porteur de conscience !

PAPILLA: De conscience et de plumes vertes. Toutes légères à porter.

JANCOVITCH: Cela devait être écrit. Alors, Bota, que faisons-nous de toi? Le cachot ou les galons de *filer*, comme vous dites?

BOTA: Comme il plaira à Votre Excellence.

JANCOVITCH: C'est à toi de choisir.

BOTA: Avec votre permission, Excellence, je suis d'avis que ce soit lui qui décide, le vieux. Il sait mieux que moi et il me semble que ce serait convenable.

JANCOVITCH: Le vieux? Soit ! À vous de décider, le vieux.

HORIA: Accepte les grades, fiston. Ils ont leur importance. L'homme de caractère supporte aussi le fardeau des plumes, sans perdre de son humanité. Prends-les fiston, et porte-les honorablement. Et n'oublie pas d'où tu es parti.

JANCOVITCH: Nous te donnerons donc de l'avancement.

BOTA: Oui, Excellence.

JANCOVITCH: Et le devoir?

BOTA: Sacré, Excellence.

JANCOVITCH: Et la bouche?

BOTA: Muette, Excellence.

JANCOVITCH: Bo-on.

PAPILLA: Et qu'est-ce qu'on fait du rapport, Excellence?

JANCOVITCH: Tout à l'heure. Écoute, mon garçon, si le *wachtmeister* te demande, tu lui diras que tu nous a informés. C'est la consigne que tu as euc pour tout ce qui touche les détenus.

BOTA: Bien, Excellence.

JANCOVITCH: Pas un mot de plus. Prends garde.

BOTA: Bien, Excellence.

JANCOVITCH: Maintenant va attendre dehors.

BOTA: Mes respects, Excellence. *(Il sort).*

JANCOVITCH: Le rapport . . . au dossier. Sans apostille *(À Horia.)* De toute façon, il faut le garder.

PAPILLA: Nous sommes l'empire de la paperasserie.

JANCOVITCH: Mais certainement. Le prince Eugène de Savoie a perdu une multitude de batailles et personne ne lui en a voulu. Mais quand il a perdu l'état des tromblons des régiments de la garde, l'empereur Charles VI ne lui a jamais pardonné. Nous devons garder les papiers, vieux . . . Savez-vous que je vous appellerai comme ça dorénavant, ça me plait assez.

HORIA: J'en suis très honoré.

PAPILLA: Et ça rajeunit aussi Son Excellence.

JANCOVITCH: Vous l'entendez? Il me reprend de nouveau . . . Dites, vieux, à l'audience, je vous questionnerai aussi sur l'affaire des nez. Je n'y puis rien. Ils sont trop à l'avoir entendue. Moi, je demanderai, et vous répondrez. Comme vous l'avez dit ici, vous ne savez rien et vous n'en avez parlé avec personne . . . Sa Majesté a d'autres soucis que nos nez . . . Et surtout, il ne sied pas à notre nez de mêler l'empereur. Dans rien, vieux. Nous en avons déjà parlé. Dans rien. Vous êtes un homme intelligent, vieux.

HORIA: Votre Seigneurie veut-elle me permettre une question?

JANCOVITCH: Tant que vous voudrez.

HORIA: Vous m'avez tenu présent pour voir ce que vous décidez pour mon gardien. Vous l'avez puni avec ces grades. Comme disait aussi monsieur le général . . . c'est quelque chose qu'on n'a encore jamais vu.

JANCOVITCH: C'est exact. Et alors?

HORIA: Pourquoi l'avez-vous fait? Pourquoi a-t-il fallu le faire devant moi?

JANCOVITCH: Afin que vous voyez de vos propres yeux l'indulgence que j'ai pour vous autres Roumains.

HORIA: Et que, pour racheter le soldat qui me garde, j'en oublie les ordres de Sa Majesté? Que j'oublie les paroles impériales?

JANCOVITCH: Non, pas pour si peu. Ce serait demander un trop grand prix pour un seul soldat.

HORIA: Même si je le voulais, je ne pourrais le donner. Ce ne serait pas juste.

JANCOVITCH: Je ne vous demande pas le prix d'une seule âme. De Timişoara jusqu'ici, à Alba Iulia, j'ai ouvert les portes des prisons. J'ai tiré des mains du bourreau des milliers de Roumains. Tout ce que j'ai fait et que je fais c'est par ordre de Sa Majesté. Et je n'ai pas encore fini.

HORIA: Ça, c'est bien, mais les paroles peuvent changer.

JANCOVITCH: Et que voulez-vous? Des patentes impériales? La signature et le sceau de Sa Majesté? *(À Papilla.)* Vous avez bien dit, général, que nous sommes l'empire de la paperasserie. Le fétiche de la paperasserie a pénétré jusqu'au cœur des montagnes. *(À Horia.)* Ma parole est la parole de Sa Majesté. Cela ne vous suffit-il pas?

HORIA: Des paroles, nous en avons déjà eues. Des actes vaudraient mieux. Je ne mets pas en doute la parole de Votre Seigneurie, mais . . .

JANCOVITCH: Je vois que tu la mets.

PAPILLA: Votre Excellence devrait se ménager. Votre Excellence se dépense trop.

JANCOVITCH: J'ai le sang chaud. Mes ancêtres vivaient sur les côtés de l'Adriatique. Je ne suis pas né dans les Carpates comme vous. Ours au sang froid et sans voix.

HORIA: Le sang de l'ours est plus chaud que le sang humain.

JANCOVITCH: Merci. Vous m'avez appris quelque chose. On s'instruit tant qu'on vit . . . Parlez-lui aussi, général. Peut-être pourrez-vous mieux vous entendre. Vous, Papilla, disposez d'un argument qui me fait défaut . . . Excusez-moi . . . *(Il se secoue.)* À tout à l'heure *(Il sort.)*

PAPILLA: Il a le tempérament vif, notre comte.

HORIA: Oh, oui!

PAPILLA: Mais il est homme de parole, je le connais bien. Tout ce qu'il vient de dire est vrai. De Timişoara

jusqu'ici il a redressé beaucoup d'injustices.

HORIA: Cela m'est revenu aussi.

PAPILLA: Il a sauvé la tête du vieux Hagi Crişănuţu. Il a commué sa peine en trois ans de prison.

HORIA: Cela aussi je l'ai entendu.

PAPILLA: Je ne puis tout vous dire, mais cela n'a pas été facile.

HORIA: J'imagine.

PAPILLA: La grâce impériale doit être obtenue, vieux. Le comte est l'homme de confiance de Sa Majesté.

HORIA: Je n'attends aucune grâce.

PAPILLA: Je sais. Il ne s'agit pas de ça. Je ne fais que vous dire ce que le comte vous a déjà dit tant de fois. L'empereur ne doit être mêlé d'aucune manière. C'est la volonté de Sa Majesté et il faut s'y soumettre.

HORIA: J'ai été reçu par Sa Majesté pendant des heures entières, et pas seulement une fois... C'était un autre son de cloche. Il ne portait pas les nobles dans son cœur de ce temps-là.

PAPILLA: Sa Majesté ne pouvait savoir comment les choses allaient tourner.

HORIA: Sa Majesté aurait pu le savoir. Les nobles de ce pays-ci tirent vers la Hongrie. Et tous ensemble veulent rompre avec Vienne et avec l'empereur.

PAPILLA: C'est de notoriété publique.

HORIA: C'est juste. Sauf que moi, je l'ai entendu de la bouche même de l'empereur. Une poignée de nobles s'engraisse du sang et du travail des serfs. Nous mourons de faim et le trésor de l'empire n'y gagne pas un kreuzer. Ce sont les paroles-mêmes de Sa Majesté. Et pour redresser la situation, il n'y a qu'une seule voie. Sa Majesté la connaît aussi bien que nous tous. Seul l'affranchissement de la paysannerie roumaine peut couper les moyens des nobles.

PAPILLA: Eh! Je ne dis pas non. Mais vous savez fort bien que le souverain seul peut libérer du servage. C'est son droit divin. Et vous vous êtes mis à vous l'octroyer vous-mêmes.

HORIA: Il n'y avait pas d'autre voie.

PAPILLA: Vous avez choisi la révolte. Dans vos montagnes, tous les forgerons battaient des sabres et des lances. Vous vous êtes armés comme une troupe de guerre. Et celui qui tire l'épée périra par l'épée.

HORIA: La parole de l'Évangile est sacrée. Mais sachez qu'elle ne s'applique pas dans ce cas. Déjà au temps de Marie-Thérèse le joug du servage a été allégé dans tout l'empire. Chez nous, en revanche, l'oppression a augmenté. Les nobles n'obéissent pas aux ordres. Il ne nous reste qu'à suivre un autre enseignement des Saintes Écritures: — Rétribuez-les, Seigneur, selon les actions de leurs cœurs. Et voilà que nous avons entrepris de les rétribuer.

PAPILLA: Vous l'avez fait sans crier gare et de votre propre chef.

HORIA: Aide-toi et le ciel t'aidera. Sa Majesté l'empereur a décidé de créer de nouveaux régiments de garde-frontières. Des régiments roumains. La maison du soldat est exemptée du servage. L'empereur nous a conseillé de nous enrôler en nombre aussi grand que possible. Sa Majesté à même renforcé son conseil: une fois enrôlés nous serions sous la protection de l'armée.

PAPILLA: Mais il en a résulté un tumulte.

HORIA: Il a aussi été question du tumulte avec Sa Majesté. J'ai dit à Sa Majesté qu'il fallait s'attendre à ce qu'il y ait de l'opposition. Et quand il y a de l'opposition on ne peut répondre que par l'opposition. L'empereur m'a regardé droit dans les yeux et il ne m'a dit, par deux fois, que trois mots: « *Thut ihr das* ».

PAPILLA: ... *Thut ihr das*...

HORIA: Oui. Faites cela. Permission de nous affranchir nous-mêmes de la servitude nobiliaire. « Thut ihr das ». Quand il a prononcé ces paroles, pour lui marquer ma gratitude, je suis tombé aux pieds de Sa Majesté. De sa propre main il m'a aidé à me relever... Et il m'a dit maintes autres choses qui ont rempli d'aise mes oreilles: que le servage est la honte de l'humanité... qu'à trop tendre l'arc on le rompt et que s'il vous casse le nez ce n'est que

justice . . . Paroles d'empereurs. Je n'y ai rien ajouté.

PAPILLA: Le feu a pris trop d'extension.

HORIA: Ce n'est pas nous qui l'avons allumé. Ce sont les nobles. L'an dernier, le premier jour de novembre, les Roumains s'étaient rassemblés à Curechi. Ici, à Alba Iulia, la conscription militaire devait commencer. Les hommes voulaient venir ici pour s'enrôler dans les régiments. Les nobles ont voulu disperser le peuple. Ils ont essayé de fusiller Crişan. La cruche aux douleurs était trop pleine. Elle ne pouvait manquer de déborder. Vous connaissez le sort du Roumain: quatre jours de la semaine il doit travailler aux champs, aux foins, à la forêt, avoir soin des bêtes. Selon les besoins et le bon plaisir du noble. Le cinquième jour on l'appelle pour la pêche, le sixième pour la chasse. Pour le septième, le jour du Seigneur, il est rare qu'on le laisse au Roumain, il survient toujours quelque chose. Voilà toute la semaine au profit du noble. C'est par une telle vie que nous sommes devenus plus secs que l'amadou et que la poudre. Alors, une seule étincelle a suffi. Les paroles impériales étaient superflues. Les balles tirées dans la foule ont fait flamber le brasier. Ce n'est pas une chose qui soit faite par tel homme ou tel autre. La foule vous pousse à sa tête. Pour lui servir de guide. Mais la foule seule peut rompre les digues. Les serfs ne pouvaient plus endurer. Et ils se sont mis en mouvement.

PAPILLA: Vous dites vous-même, vous venez de le dire à l'instant: la révolte partait de toute façon, avec ou sans les paroles de Sa Majesté.

HORIA: Pour les paroles impériales, c'est une autre affaire. Ce n'est pas tout un si on a ou si on n'a pas l'armée impériale contre soi. Sa Majesté nous a promis la protection de l'armée. Nous, nous nous serions contentés qu'elle se tienne de côté. Les nobles sont peu nombreux. Dans les bourgs, dans les villes, dans leurs châteaux. Nous, les Roumains sommes comme les feuilles de la forêt et l'herbe des prairies. Tout le peuple serf. Et d'autres encore sont avec nous. Du côté de Cluj, où il y a quelques villages de Hongrois tombés dans le servage, ils ont élu des chefs à eux et ils ont marché avec nous. Dans les « sièges » de Szeklers aussi il y a des villages de serfs. Et de là aussi il en est venu avec nous. Dans les villes, nous avons eu pour nous des artisans et des pauvres de toutes les nationalités. Nous étions forts. Si l'armée n'avait pas été contre nous les choses tournaient autrement. Le paysan sait se battre. En peu de temps, toute la vallée du Mureş était en mouvement. La puissance des nobles est trop faible pour nous tenir tête à nous, aux Roumains. Ce sont les canons et les fusils impériaux qui nous ont vaincus. Et diverses trahisons et fourberies. Devant Deva, le commandant du régiment impérial nous a demandé une trève pour nous entendre. Il nous a trompés. C'était pour recevoir des renforts et s'organiser. D'autres ont procédé de même. Des officiers de Sa Majesté l'empereur. Lequel nous avait promis la protection de l'armée. Et maintenant vous me demandez tout le temps d'oublier tous cela. Voilà qui n'est pas possible.

PAPILLA: Oublier, non. Mais il serait opportun de passer par dessus tout cela, afin que Sa Majesté puisse redresser la plupart des maux.

HORIA: L'empereur aura à répondre pour sa part. Et sa part est lourde. Personne ne peut rendre la vie aux morts, mais qu'au moins le sort des autres soit allégé. C'est pourquoi il ne m'est pas permis de ne dire tout ce qui a été.

PAPILLA: Sa Majesté n'a de comptes à rendre à personne.

HORIA: Chaque homme rend compte de ses actes d'une manière ou d'une autre. Notre glorieux empereur est jaloux de sa renommée. Les têtes éclairées de toute l'Europe le nomment le protecteur des paysans. Il me l'a dit lui-même. Et on voyait qu'il en était fier. Les faits que je connais le montrent autrement.

PAPILLA: Sa Majesté veut la paix et la tranquillité.

HORIA: Paix pour tous. La paix et la mort pour ceux tués par les balles ou par le bourreau. La paix des cachots pour ceux qui ont été pris. La paix des montagnes pour ceux poursuivis.

PAPILLA: Les faits le montrent miséricordieux.

HORIA: Ça oui. Il nous donne son pardon avec le droit de tirer encore plus fort le joug du servage.

PAPILLA: Cela finira aussi.

HORIA: Je ne dis pas non. Toutes les choses ont une fin. Le jour viendra où notre nation s'affranchira elle aussi. Mais quand? Il faut hâter ce temps. Je ne trouve qu'une voie pour le faire. Je l'essaie. C'est de dire à haute voix comment Sa Majesté a manqué à sa parole. Dire la vérité. Montrer le véritable visage du très glorieux souverain.

PAPILLA: Ici?

HORIA: Ici. Je n'ai pas d'autre endroit pour le faire.

PAPILLA: Tout ce que vous direz peut rester enfermé entre ces quatre murs.

HORIA: Je ne crois pas. La vérité ne peut être entravée. Elle pénètre partout. S'il n'en était pas ainsi, alors ni vous-même, ni monsieur le comte ne vous donneriez tant de peine pour couvrir l'empereur. Depuis trois semaines, vous vous efforcez de me faire passer sous silence ces quelques mots: avec l'assentiment de l'empereur!

PAPILLA *(rêveur): Thut ihr das* . . . Et à quoi bon, vieux? Cela servirait-il à quelque chose si vous répétiez au procès tout ce qui s'est dit entre l'empereur et vous?

HORIA: Oui, Monsieur le général. Je connais l'empereur. Il voudra réparer sa réputation. Faire oublier le sang versé. Faire que sa faute ne puisse plus être relevée et pesée. Faire perdre la trace de la déloyauté. Si la vérité est connue, il ne lui reste qu'une chose à faire: tirer la nation roumaine du servage. C'est le seul moyen de faire oublier la vérité. Moi et quelques autres resterons des menteurs et des révoltés. Vous m'appelez déjà « le fameux trompeur ». Que je sois convaincu de mensonge par l'abolition du servage. L'empereur restera pour toujours le protecteur des paysans. Moi. . . poussière. Et ma perte ne sera guère ressentie. Voilà pourquoi il est nécessaire de dire la vérité pour venir en aide aux serfs.

PAPILLA: Et si les choses tournent autrement que vous ne pensez!

HORIA: C'est tout ce que je puis encore essayer. Je n'ai pas d'autre force.

PAPILLA: Ce n'est pas bien, vieux. Très sincèrement, je vous dis que ce n'est pas bien. Essayons de penser aussi autrement.

HORIA: Essayons, Monsieur le général. Nous n'avons quand même rien à faire de mieux.

PAPILLA: Non, pas comme ça, écoutez-moi bien. Il est temps que je vous parle sincèrement.

HORIA: Car jusqu'à présent . . .

PAPILLA: Écoutez-moi. Je commence par quelque chose que je n'ai pas le droit de vous dire.

HORIA: Alors, ne le faites pas.

PAPILLA: Je vous parle avec mon cœur. J'estime pouvoir avoir confiance en vous.

HORIA: Pour ça, vous n'avez rien à craindre.

PAPILLA: Je ne joue pas seulement mes plumes de général, mais aussi ma tête.

HORIA: C'est trop de confiance et vous ne devriez pas . . . Nous sommes trop loin l'un de l'autre.

PAPILLA: Peut-être bien que oui, et peut-être que non . . . Je ne suis par riche. De plus, je descends aussi de serfs. Nous provenons de la même nation. Quand d'autres me le rappellent, cela me déplaît. Mais je ne l'ai pas oublié.

HORIA: Ceci, d'une part, vous fait honneur.

PAPILLA: Écoutez-moi! L'empereur a dit au comte qu'il a autorisé par votre intermédiaire que vous vous souleviez contre les nobles. Mot à mot, comme vous l'avez dit. Jancovitch est le seul homme auquel l'empereur ait fait cette confidence. Par nécessité et avec une raison: le comte Jancovitch doit tout faire

pour que vous ne mettiez pas en cause l'empereur, pas même d'un iota.

HORIA: Les raisons de l'empereur ne sont pas les raisons des serfs. Elles ne sont pas les miennes.

PAPILLA: Non, mais on peut les mettre d'accord. La politique est chose compliquée. Non seulement je n'y ai pas goût mais je ne puis dire que je m'y entends. Néanmoins, tout ce que j'ai réuni au sujet de la révolte m'a fait découvrir un sens. Je pense qu'il a toujours été clair pour vous.

HORIA: Hm ! Voyons s'il en est vraiment ainsi.

PAPILLA: L'empereur trouvait avantage dans un tumulte des serfs. Vous avez expliqué vous-même pourquoi.

HORIA: Pour serrer la sangle aux nobles.

PAPILLA: Oui, par la révolte des Roumains. L'an passé, quand vous lui avez parlé, l'empereur était décidé à venir en aide aux serfs. Depuis lors et jusqu'à l'automne, quand la révolte a commencé, il s'est passé différentes choses. Les Hollandais ont fermé l'Escaut aux navires autrichiens. C'est empêcher l'empire de respirer. Lors même du début de la révolte, l'empereur dû entreprendre des préparatifs de guerre avec les Pays-Bas. Les complications hollandaises peuvent n'importe quand mettre le feu à toute l'Europe. Le roi de France et le roi de Prusse guettent le moment de se précipiter dans les terres de l'empereur. Tout le gros de notre armée se trouve à l'autre bout de l'empire.

HORIA: Il y a bien assez de troupes par ici pour tirer sur les Roumains.

PAPILLA: Assez, tant qu'il s'agit des serfs, mais non s'il s'agit de la Hongrie. La Hongrie est en ébullition. Il faut comprendre aussi les Hongrois. Chaque nation veut avoir son pays. Si le feu s'étend en Occident, les Hongrois se soulèvent aussitôt, pour se séparer de l'Autriche. Or, de Hongrie en Transylvanie il n'y a qu'un pas. Surtout s'il y a du désordre ici. Les yeux des nobles de Hongrie sont fixés sur le Principauté de Transylvanie. Au premier appel des nobles d'ici, ils seront là. Ils ont des troupes et sont puissants. Vienne ne pourrait faire face sur deux fronts. Ce que je vous dis là, ce ne sont pas des paroles en l'air.

HORIA: Je connais assez les affaires européennes.

PAPILLA: Je ne défends pas l'empereur, vieux. Les faits l'ont obligé à contrevenir à sa parole. Vous voulez faire entendre aux quatre vents ce que l'empereur vous a dit. Mais si vous le faites, qui en profitera? Les nobles. Vous leur fournissez une arme, à ceux d'ici comme à ceux de Hongrie. À un moment où ils veulent se séparer de Vienne et étendre la domination de Buda aussi sur la Transylvanie.

HORIA: Ce pays est de toute éternité la patrie de notre nation roumaine.

PAPILLA: Tout le monde le sait. L'empereur l'a dit aussi. Mais nos cloches n'ont plus résonné de longtemps ici à Alba Iulia. Du temps de Michel le Brave, vous le savez.

HORIA: Le Seigneur des pays roumains: Voïvode de la Valachie et de la Moldavie. Et prince de Transylvanie . . . Ici, à Alba Iulia.

PAPILLA: Mais nos cloches résonneront encore. Et alors ce sera pour toujours. C'est le droit de chaque nation d'être maîtresse dans son pays . . . Mais pour nous ce temps n'est pas encore venu, vieux . . . Nous n'avons pas le choix: l'affaiblissement de l'empereur affermit les nobles. Mon avis est que l'empereur ne doit pas être exposé. Si la guerre ne s'étend pas en Europe, l'empereur ne manquera pas d'affranchir les Roumains. Non par désir mais par nécessité.

JANCOVITCH *(entre avec une lourde pelisse sur les épaules):* Le froid m'a pénétré jusqu'aux os. Eh, vieux, j'ai dépensé avec vous toute la chaleur de mon sang.

HORIA: Vous aurez pris froid. La pierre est froide ici et vous n'y êtes pas habitué. Pour moi, je ne voudrais pas vous causer de désagréments. J'ai pensé qu'en fin de compte, il se pourrait que je fasse selon votre désir.

JANCOVITCH: Est-il possible que vous ayez consenti?

HORIA: Eh, Votre Seigneurie, que puis-je faire. Je crois que vous ne me laissez pas d'autre issue.

JANCOVITCH: J'en crois à peine mes oreilles.

HORIA: J'ai bien réfléchi à ce que vous m'avez dit. Vous-même et Monsieur le Général.

JANCOVITCH: Général, mes félicitations. Vous l'avez gagné du premier coup. Grande merveille . . .

HORIA: À vos paroles enflammées sont venues s'ajouter les paroles pondérées de Son Excellence le Général.

JANCOVITCH: Ce n'est pas ça. La raison est ailleurs: le sang est plus épais que l'eau.

PAPILLA: Faible argument.

JANCOVITCH: Le sang est le plus fort des arguments, celui versé et celui qui coule dans les veines. *(À Horia)*. Il vous a été plus facile d'avoir confiance en lui qu'en moi. C'est naturel.

HORIA: Cela a compté aussi. Mais de vous non plus il n'y a rien à redire.

JANCOVITCH: C'est dans l'ordre des choses.

HORIA: Je demanderais même à Votre Seigneurie un mot de confirmation.

JANCOVITCH: Si cela est possible, je vous le donne.

HORIA: Vous le pouvez, Votre Seigneurie. Vous êtes écouté par Sa Majesté.

JANCOVITCH: J'ai cet honneur.

HORIA: Vous m'avez dit, et pas seulement une fois, que je payerais mesure comble.

JANCOVITCH: C'est inévitable. Et vous n'êtes pas homme à qui on le cacherait.

HORIA: Tout ce que je veux, c'est que Sa Majesté ne m'oublie pas. Et que par moi il se souvienne des souffrances des Roumains. Qu'il y mette fin. Sa Majesté s'acquitterait ainsi de tout et envers nous tous. Et ce serait justice.

PAPILLA: Sa Majesté supprimera le servage. Elle attend que les choses se calment et elle fera justice.

HORIA: Sa Majesté change facilement et a beaucoup de soucis. Soyez notre porte-parole!

JANCOVITCH: Je le serai. Que Papilla me soit témoin, et si vous le voulez, Dieu.

HORIA: Alors qu'il en soit selon votre volonté. En ce qui me regarde, ne vous faites plus de souci. Vous pouvez commencer les audiences du procès quand vous voudrez. Le plus tôt sera le mieux. Tout ce qui a été dit est oublié. S'il le faut, je ne saurai même plus avoir jamais rencontré le regard de Sa Majesté.

JANCOVITCH: Non, vieux, on n'ira pas jusque là. Les faits sont les faits et ils sont connus. Vous avez été chez l'empereur et n'en avez reçu que des conseils d'apaisement. C'est ce qu'il faut.

HORIA: Qu'il en soit ainsi.

JANCOVITCH: Pour ce qui est de la révolte, de tout qui s'est passé ici, vous déclarez toutes vos fautes. Sans en omettre une seule. Tout ce qui s'est passé. En détail.

HORIA: Je ne sais rien des paroles de l'empereur comme je ne sais rien de tout ce qui s'est ensuivi. Je ne connais ni des faits, ni des gens.

JANCOVITCH: Voilà pour vous, Papilla. Le voilà qui change de nouveau de musique. *(À Horia)* Vous n'êtes pas homme avec qui on puisse s'entendre.

HORIA: Je pense que si. Avec votre permission, tout ne peut pas être suivant votre choix. Il est juste que nous fassions les choses par moitié. Qu'il en soit à votre gré pour ce qui est de Sa Majesté, au mien pour le reste. Je ne sais rien, et ni Dieu ni le Diable ne peuvent m'en faire démordre, ni la torture ni la grâce.

JANCOVITCH: Vous avez entendu, Papilla?

PAPILLA: J'ai entendu.

JANCOVITCH *(se débarassant de sa pelisse)*: Vous remettez tout en question. Ou vous vous moquez de moi, ou alors . . .

HORIA: Je ne mérite pas ce mot. C'est ce que me commande ma dignité d'homme: de ne rien savoir. D'ailleurs vous n'en avez nul besoin. Je connais la loi. À défaut d'aveu, tout peut être prouvé avec deux

témoins. Et les témoins ne vous manquent pas.

JANCOVITCH: Dire que je t'ai loué, Papilla... Ta force de persuasion. Je suis édifié.

PAPILLA: À vrai dire, l'aveu n'est pas essentiel. On ne saurait tout obtenir, Excellence... Et évitez de vous échauffer comme ça.

JANCOVITCH:... Tu as peut-être raison... Vous êtes vendu au diable, vieux.

HORIA: Pas encore. Il faut d'abord que vous me donniez mon billet pour l'autre monde.

JANCOVITCH *(à Horia, directement):* Et le comble c'est que vous me plaisez.

HORIA: S'il était séant, je vous dirais la même chose.

JANCOVITCH: Ditez-moi: la dernière fois que vous avez été voir l'empereur, étiez-vous seul?

HORIA: Seul.

JANCOVITCH: Cloşca n'y était-il pas?

HORIA: Non.

JANCOVITCH: Sait-il ce que vous avez parlé à la Cour?

HORIA: Mot pour mot.

JANCOVITCH: Aurons-nous tout autant de mal, avec lui? Qu'en pensez-vous?

HORIA: À vrai dire, il est encore plus têtu que moi.

JANCOVITCH: Ce n'est pas de chance. Je confie Cloşca aussi à ton talent, Papilla. Que je t'y voie encore une fois.

PAPILLA: Je remercie Votre Excellence. Je ne puis me plaindre, vous me gâtez. Ne vaudrait-il pas mieux que je vous seconde? *Viribus unitis,* Jancovitch.

HORIA: Avec votre permission, je pourrais faire une proposition. Laissez-moi lui parler. Je vous dispenserais d'une peine inutile.

JANCOVITCH: Qu'en dites-vous, Papilla?

PAPILLA: Il n'y aurait pas de mal.

JANCOVITCH: Le faisons-nous?

HORIA: Je sais de quoi vous avez besoin. Nous dirons la même chose. Laissez-nous seulement quelques instants seuls.

JANCOVITCH: Soit. On l'amènera ici ... *(Voyant entrer Knaabe, il s'arrête.)* Qu'y a-t-il, Knaabe?

KNAABE: Le courier de la chancellerie aulique, Excellence. *(Il lui remet un pli.)* Il vient d'arriver à l'instant.

JANCOVITCH *(ouvre l'enveloppe et parcourt rapidement quelques papiers):* Oui, oui. Très intéressant. Knaabe, veuillez dire qu'on nous amène Cloşca.

KNAABE: Bien, Excellence. *(Il sort.)*

JANCOVITCH *(parcourant les papiers):* Oui, oui.

PAPILLA: Intéressant?

JANCOVITCH: Tu vas voir *(Il se dirige vers Horia et lui tend quelques papiers.)* En attendant qu'on amène Cloşca, lisez un peu ceci.

HORIA: Je ne sais pas lire. Je l'ai dit à Votre Excellence dès le premier jour, il y a trois semaines.

JANCOVITCH *(durement):* Comme si j'allais le croire? Ce « Je ne sais pas » n'a plus de raison, Horia. Lorsqu'on vous a arrêté vous avez jeté des papiers au feu. Il y a des années que vous transportez les suppliques des serfs. Et vous ne savez pas lire! Je vous ferai porter dans votre cachot des livres de Lessing et de Klopstock. Ou bien, encore mieux, de Voltaire. Ce Français est diablement intelligent. Ça ne m'étonnerait pas que vous appreniez sur-le-champ à lire. Regardez-le, Papilla. Il ricane dans sa moustache.

PAPILLA: Vous souriez, vieux. Cela est indéniable.

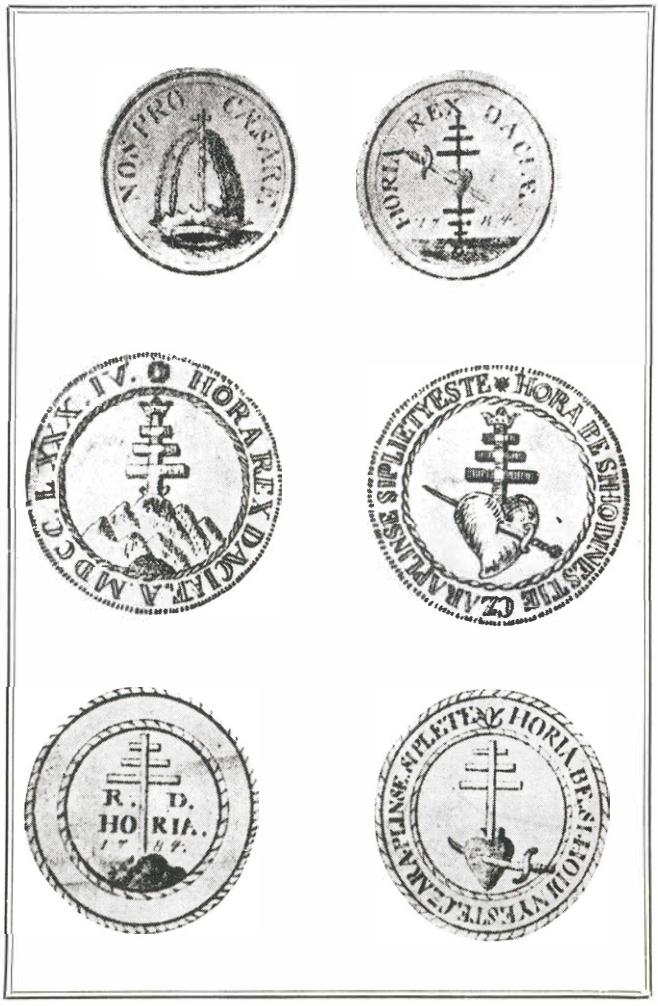
HORIA: Mais bien sûr! On va bientôt soupçonner que j'ai été étudiant à Vienne.

JANCOVITCH: Il connaît le code Thérésien mieux que nos gens, Papilla. Avec la pratique qu'il a accumulée, il avait facilement son doctorat en droit. Vous n'en avez plus le temps, Horia... Si cela vous plaît, continuez sur cette corde. Les papiers que nous allons présenter au procès sont valables même sans votre signature. Continuez... Écoute, Papilla. Si j'avais su, j'aurais agi autrement en bien des points. Puisque vous ne savez pas lire, Horia, je vous lirai moi-même. Actes de la chancellerie aulique. *(Il lit.)* « On apprend de Valachie qu'un émis-

Horea et Cloşca en prison à Alba Iulia
Gravure d'un auteur inconnu, Collection du Musée des beaux-arts, Budapest

Le Martyre de Horea et Cloşca à Alba Iulia vu par Johann Martin Will
Gravure d'époque de la collection « Porträtsammlung », Vienne

Gravure avec la silhouette de Horea (auteur inconnu), « Porträtsammlung », Vienne *(à gauche, en haut)* ● Silhouettes de Horea et Cloşca (auteur inconnu), Collection de la Bibliothèque Universitaire, Cluj-Napoca *(à gauche, en bas)* ● Silhouettes de Horea et Cloşca dessinées par Johann Meyr d'après une gravure de J. M. Will, Musée des beaux-arts, Budapest *(à droite, en haut)* ● Médailles d époque portant les insignes de Horea, Collection du Musé National de Budapest *(en bas)*



saire de Horia y a été arrêté. Il recrute des paysans pour une armée qui doit venir par le col de la Tour Rouge se joindre aux insurgés. L'émissaire nous a été renvoyé et se trouve entre nos mains. » Une autre: *(Il lit.)* « Des milliers de Moldaves ont tenté de passer par le col de Ghimeş pour venir se joindre aux insurgés. Ils en ont été empêchés par le régiment Szekler et par les militaires Turcs présents en Moldavie. » Et encore. *(Il lit.)* « Trois émissaires de Horia sont venus à la Cour de Iaşi solliciter l'aide du prince pour les insurgés. Leur requête a été repoussée. La Sublime Porte a informé la chancellerie aulique. » Une autre encore. *(Il lit.)* « L'officier roumain Mihai Popescu, qui a été tout le temps auprès des chefs de la révolte, n'a pu être pris, et a réussi à passer la frontière. » Et il y en a encore. *(Agitant un papier.)* Même le vieux, le pèlerin que nous avons jugé, Papilla, et auquel nous avons fait grâce de la vie.

PAPILLA: Hagi Ioan Crişănuţu.

JANCOVITCH: Lui-même. Il a voyagé bien des fois au delà des Carpates. Et non sans cause... Que dites-vous, Horia, de tout ça? Vous qui ne savez pas lire!

HORIA: Je dis que de l'autre côté des montagnes, c'est toujours des Roumains. Mais de tels faits ne me sont pas connus, Votre Seigneurie... On peut mettre bien des choses sur le papier.

JANCOVITCH: Vous n'en savez rien?

HORIA: Non, rien.

JANCOVITCH: Vous avez raison. Je n'y puis plus rien. Nous nous sommes entendus ainsi.

HORIA: Nous nous sommes entendus ainsi, Votre Seigneurie, et, pour moi, tout ce qu'on y ajouterait n'y change rien. Tout passe au compte et c'est moi que paie.

JANCOVITCH: Ou-i. Je vous en ai donné lecture, Horia, pour vous mettre au courant. Sachez que notre convention n'est pas à votre désavantage. Ce que nous avons établi est bien établi.

BOTA *(introduisant Cloşca):* Le détenu Cloşca, Excellence.

JANCOVITCH: Laisse-le ici et attend dehors. Sortons, Papilla. Et vous, Horia, hâtez-vous. *(Il sort avec Papilla.)*

HORIA *(embrassant Cloşca):* Mon Cloşca!

CLOŞCA: Horia, vieux, je n'espérais plus!

HORIA: Tu es de cire.

CLOŞCA: Les fièvres m'ont épuisé. Et toi, vieux?

HORIA: Bien, autant que faire se peut.

CLOŞCA *(jetant les yeux autour de lui):* Seuls, vieux? *(Rasséréné.)* Nous deux, seuls? Eh, vieux! Est-ce que par hasard...? Y-aurait-il absolution par Sa Majesté?

HORIA: Non, mon petit. Ne te réjouis en vain.

CLOŞCA: Quand on est seul, le cerveau ... bat la campagne.

HORIA: Il n'y a rien de bon.

CLOŞCA: On n'aurait pu s'y attendre.

HORIA: Cela est vrai.

CLOŞCA: Il est aussi étonnant qu'on nous ait laissé seuls. Qu'est ce que ça signifie?

HORIA *(lui avançant une chaise):* Assieds-toi, Cloşca.

CLOŞCA: Dis-moi comment il se fait qu'on nous ait laissés seuls?

HORIA: Assieds-toi, d'abord.

CLOŞCA *(Repoussant la chaise avec violence):* J'aime mieux la casser. *(Il frappe le sol avec la chaise.)*

HORIA: Allons, calme-toi. Et on causera.

CLOŞCA: Alors, seuls... *(Il frappe de nouveau le sol avec la chaise.)*

HORIA: Est-ce à la chaise que tu en as?

CLOŞCA: À la chaise et à tout. Je ne vais pas me salir à m'asseoir sur une chaise de l'empereur.

HORIA: Comme il te plaira. Mais maîtrise-toi, Cloşca.

CLOŞCA *(s'asseyant à terre):* J'ai les chevilles blessées jusqu'à l'os. C'est les maillons de la chaîne qui m'ont blessé.

HORIA: Tu es troublé.

CLOŞCA: On dirait que tu t'en trouves bien.

HORIA: Ne sois pas insensé, Cloşca. Écoute d'abord.

CLOŞCA: J'écoute.

HORIA: Je ne suis pas non plus privé de chaînes. Mais je ne gaspille pas inutilement mes forces.

CLOŞCA: Chacun selon sa nature *(Se calmant.)* Allons, dis.

HORIA: Écoute-moi en silence. Ce que tu auras à dire, tu le diras.

CLOŞCA: J'écoute.

HORIA: Le procès est près de commencer. Il est besoin que nos dires s'accordent. C'est ça l'affaire.

CLOŞCA *(se levant):* Un entretien en tête à tête avec la permission des autorités? J'ai rêvé d'un miracle et le miracle est arrivé.

HORIA: Il n'y a aucun miracle.

CLOŞCA: Le silence avait été discuté et juré d'avance entre nous. Les bouches cousues, c'est toi-même qui l'avais décidé. Aucun fait, aucun nom, rien.

HORIA: Et rien n'y est changé. Avec en plus que nous tairons les paroles de l'empereur. On les passe aussi sous silence.

CLOŞCA: Mais c'est notre défense et celle de tous les autres. C'est la seule chose qui nous reste.

HORIA: Pour toi et pour moi il n'y a pas moyen d'être innocentés, et aucune indulgence n'est à espérer. Nous avons joué nos vies, nous deux, Cloşca. Mais on promet la grâce et même l'allègement du servage pour les autres Roumains. À condition de ne pas mettre en cause le gentil et très grâcieux. Tel est le marché, Cloşca. Nos têtes n'entrent pas en compte. Pourvu que le silence couvre les paroles impériales. As-tu compris, eh, berger?

CLOŞCA: Et toi, vieux, tu crois encore aux promesses?

HORIA: On n'a pas le choix. Faire connaître les paroles impériales serait à l'avantage des nobles. Si l'empereur voulait redresser quoi que ce soit, les nobles y feraient obstacle avec ses paroles mêmes.

CLOŞCA: Mais tout le pays les connaît, vieux.

HORIA: Par moi. Et par toi qui les tiens de moi. Nous avons été rebelles menteurs. Et menteurs nous resterons. L'empereur pourra dire que lors du procès nous avons eu tout loisir pour le faire mais que nous n'avons même pas osé parler de promesses mensongères. J'ai accepté qu'il en soit ainsi dans le seul but de ne pas donner d'eau au moulin des nobles, ce qui ferait le malheur des serfs. Souviens-toi seulement, Cloşca, comme le préfet d'Abrud essayait de nous faire parler.

CLOŞCA: Le rouquin?

HORIA: Oui. Il voulait savoir de quoi j'avais parlé à Vienne. Et à Zlatna?

CLOŞCA: La même chose.

HORIA: Et même ici, au début, de préfet, le baron Kemény. Il ne nous a vus qu'une fois, et c'est encore sur Vienne qu'il nous questionnait. N'est-il pas vrai?

CLOŞCA: Bien vrai, vieux.

HORIA: On s'en est assez rendu compte.

CLOŞCA: Mais ils n'ont rien pu tirer de nous.

HORIA: On ne tire pas de nous ce que nous ne voulons pas dire. Mais ce que nous devions tirer d'eux c'était le sens. Le sens de ce qu'ils voulaient apprendre. As-tu compris, grosse tête?

CLOŞCA: Je pense que oui, vieux.

HORIA: Moi, je n'ai entendu que des paroles impériales de paix. Je n'en connais point d'autres. Il y a peut-être de l'espoir. Alors, qu'est-ce que tu décides?

CLOŞCA: J'ai été ton bras et je reste ton bras. Tu sais tout ce qu'il y a à savoir. D'ailleurs je n'étais pas là. Je t'ai connu ami de la paix et c'est de paix que tu as toujours parlé. Moi, vieux, je ne puis savoir ce que tu ne sais pas.

HORIA: Et la méfiance de tout à l'heure, qu'en faisons-nous?

CLOŞCA: Que le diable l'emporte! C'était seulement la colère, et puis l'étonnement de nous voir seuls ici.

HORIA: J'ai demandé et on m'a accordé que ce soit moi qui te demande d'oublier. Ils veulent presser le procès. J'ai pensé que si moi je te parlais, tu m'écouterais.

CLOŞCA: Tu as bien fait. Toi et moi c'est tout un.

HORIA: Tout un. Viens que je te serre dans mes bras *(Ils s'embrassent.)* Car qui peut savoir...

. . . . . .

HORIA: C'est le dernier jour!

JANCOVITCH: Non, pas encore. Aujourd'hui on prononce le sentence. Vous irez à pied. L'assemblée aura lieu

en plein air. Devant les portes et devant la grande assemblée. Telle est la règle. L'exécution est pour après-demain. Lundi, 28 février 1785. Si vous avez quelque désir, vous pouvez me le faire savoir.

HORIA: Nos désirs ont été dits et vous les connaissez.

JANCOVITCH: Je les accomplirai.

HORIA *(avec un doute dans la voix):* Que Dieu le veuille.

JANCOVITCH: On a prévenu le prêtre. De l'ancien rite.

HORIA: C'est bien.

JANCOVITCH: Autre chose encore?

HORIA: Que vous donniez l'ordre que les sabres soient bien affilés.

JANCOVITCH: . . . Ce ne sera au sabre.

HORIA: Mais comment?

JANCOVITCH: À la roue.

HORIA *(révolté):* Ce n'est pas juste! Nous ne sommes pas des larrons!

JANCOVITCH: J'aurai soin que vous receviez vite le coup de grâce. Ce ne sera pas plus dur qu'au sabre. Vous ne souffrirez pas.

HORIA: Il ne s'agit pas de souffrances. Nous avons tant souffert que nous savons tout endurer, jusqu'au dernier souffle. La roue est seulement pour les larrons. Ce que vous faites n'est pas juste.

JANCOVITCH: Ce n'est peut-être pas juste, mais cela doit être. Il faut que vous payez le plus cher qu'il se pourra. Pour tout et pour tous.

HORIA: Il y a eu tant d'autres condamnés. Pas seulement nous. Des cent et des mille.

JANCOVITCH: Vous êtes les derniers. Tant plus votre peine est lourde, tant plus vous expiez de fautes.

HORIA: Vous êtes un fourbe. Vous nous déshonorez tant que vous pouvez. Vous avez fait la même chose avec Crişan.

JANCOVITCH: Crişan a mis fin à ses jours lui-même. Le châtiment ne cause plus au mort ni souffrances ni aucun autre mal.

HORIA: Que la honte de la mise en quartiers de son corps sans vie qui pourrira aux quatre coins du pays. Celui qui a perdu la vie, quelles que soient ses fautes, est sanctifié par l'ange de la mort. Telle est notre croyance.

JANCOVITCH: L'écartèlement de Crişan et votre mort sur la roue renforceront la parole que je vous ai donnée.

HORIA: La parole! Je vous le dis avec mes derniers mots: nous n'avons accordé aucune foi aux promesses que vous m'avez faites. Je vous ai pesé suffisamment pour savoir que vous pliez à tout vent. Notre silence, à Cloşca et à moi, nous avons estimé que c'était le dernier service que nous pouvions rendre aux serfs, à notre nation. La déclaration de ce que nous savons aurait pu nous protéger, nous deux. Mais les nobles s'en seraient servis de toutes les manières pour nuire au peuple des serfs. Si notre silence n'améliore pas le sort des serfs, il ne peut pas non plus lui nuire. On ne peut rien tirer du silence. Notre intelligence a suffi pour le comprendre. Notre dernier désir est de ne pas vous laisser croire que nous nous sommes laissés prendre à vos paroles.

JANCOVITCH *(sortant lentement):* Il est tard . . . Tard de tous les points de vue. Vous avez vaincu, Horia.

HORIA: Il est un espoir qui nous reste: le serf sait maintenant quelle est sa force et son heure viendra . . . La force du Roumain s'est fait sentir et on ne pourra plus y passer outre . . . Viens, mon Cloşca . . . *(Il lui passe son bras derrière les épaules.)* Partons, frère Cloşca pour notre dernier voyage.

CLOŞCA: Tu m'as versé, vieux, l'apaisement. Rien ne fut inutile.

HORIA: Non, rien. Toutes les choses ont une raison en ce monde.

CLOŞCA *(s'arrête et dresse l'oreille):* Écoute donc, vieux, comme elles sonnent . . .

HORIA: Laisse-les sonner, n'y fais pas attention.

CLOŞCA: Non, vieux. Elles ne me font plus mal. Écoute comme leur son est beau! On dirait que c'est pour nos âmes qu'elles sonnent.

HORIA: Nous avons consacré à nos frères notre vie, et aussi notre mort. *(Sortant lentement.)* Il y a une cloche qui sonne pour nos âmes dans chaque cœur roumain.

En français par CONSTANTIN STURZA

Un des écrivains de nationalité allemande les plus représentatifs de Roumanie, OSCAR WALTER CISEK (1897—1966) s'est imposé comme prosateur en 1924, par le récit Die Tatarin **(« La Tatare »), qui présente un type d'humanité spécifique à la terre roumaine, de même que par les romans** Unbequeme Liebe **(« Amour incommode » — 1932),** Der Strom ohne Ende **(« Le Torrent sans fin » — 1947),** Vor den Toren **(« Devant les portes » — 1960). Les pages qui suivent sont extraites de la dernière partie du roman-fresque** Reisigfeuer **(« Le Tourbillon de feu », vol. I:** Crişan, **vol. II :** Horia, **1963) évocation de la révolte de 1784. O. W. Cisek est aussi un brillant essayiste, critique et historien de l'art comme en témoignent la monographie qu'il a consacrée au peintre Theodor Aman, les essais** Die rumänische Seele in der Kunst und Literatur **« L'Âme roumaine dans l'art et dans la littérature » et les études sur les peintres Ştefan Luchian, Theodor Pallady, Henri Catargi, etc.)**

Oscar Walter Cisek

AU DELÀ DE LA MORT

Deux mille cinq cents serfs, hommes, femmes et enfants, que l'on ne pouvait laisser seuls et sans surveillance dans leurs villages, furent amenés de force et sous bonne garde à Bălgrad par les autorités du comté et par les bourgmestres. Arrivés la veille dans la ville, ils avaient voulu savoir tout de suite où se trouvait la fameuse butte des potences. En cours de route, leur curiosité n'avait cessé de grandir. Le gouvernement avait l'intention d'extirper le mal une fois pour toutes, de leur montrer à l'évidence que Horia ne bénéficiait plus de la grâce de l'empereur, de prévenir, en le mettant à mort, une nouvelle vague de rumeurs. Car une multitude de circonstances et d'événements dangereux, intolérables, ainsi que la fréquence des actes d'insoumission, révélaient que dans la couche la plus basse de la population les révoltes continuaient à couver. Nombreux demeuraient ceux qui refusaient de prendre connaissance des avis des autorités qui les exhortaient à accepter leur sort d'esclaves. La plupart des serfs de Joseph II avaient pourtant du mal à croire que l'empereur eût pu manquer à sa parole, c'est-à-dire trahir Horia. Il n'était donc pas étonnant que, dans leur naïveté, les serfs de bonne foi fussent tourmentés par les mêmes questions qu'un mois auparavant.

Leurs bébés endormis contre leur poitrine et entourés de leurs autres enfants, garçons et filles, en état de marcher, ils étaient maintenant à attendre, l'air incrédule, le long du chemin qui menait à la butte des potences, pour voir ce qu'ils étaient incapables de s'imaginer.

Tout juste derrière eux, on voyait une rangée de hussards à cheval et, ça et là, des soldats à pied qui faisaient leur ronde, d'un pas lourd, fusil sur l'épaule.

Un tremblement léger crispa le visage émacié de Cloşca. Deux sillons larges et profonds avaient marqué ses joues comme si la chair en avait été arrachée à coup de griffe. Au milieu du tumulte nourri par le roulement des tambours, un groupe de jeunes paysans criaient le nom de Horia. Qu'est-ce qui pouvait bien leur passer par la tête, à ces effrontés, pour oser commettre une telle impudence? Un hussard lança sa monture dans leur direction, en les menaçant de son sabre. Mais Horia les avait entendus et il les avait compris. Et le fer de ses chaînes lui sembla maintenant plus chaud. La poussée de la vie n'avait donc pas quitté son corps? Les tambours se turent. Les commandements donnés sur un ton trop haut furent doublés d'un écho presque strident. Devant Horia, quelque chose brilla au lointain. C'étaient les planches fraîchement sciées de l'échafaud et de son petit escalier.

Et voilà, l'endroit du supplice s'étalait maintenant devant leurs regards. Les soldats s'étaient disposés en carré. Derrière eux s'entassait la foule des paysans et des enfants qui voulaient à tout prix voir ce qui se passait là-haut sur l'estrade qui restait cachée à leur vue. C'est vrai qu'ils entendaient les bribes d'explications que leur donnaient leur parents, mais ils voulaient voir et entendre davantage. Certains pleurnichaient et essayaient sans se lasser de grimper sur les jambes de leur père, d'autres, juchés sur les épaules des grands regardaient le carré par dessus la forêt de bonnets pointus, en tremblant de peur et en demandant d'une voix plaintive quand ils devaient fermer les yeux.

Une jeune femme dit à sa fillette, pas plus haute qu'une botte, qui était agrippée à sa robe:

— Reste là, mon petit, et sois sage. Je te raconterai tout. Et ensuite, en apercevant Cloşca, elle continua: Ses lèvres sont toutes blanches de peur . . . Et son visage est changé . . . On dirait que ce n'est pas Cloşca. Et pourtant je l'ai vu si souvent . . .

Le petit homme fit une courbette devant les vitres d'un landau fermé, derrière lesquelles avait pris place le préfét, le baron Kemény, après quoi, en balançant ses bras, il monta sur la plate-forme de bois et, pour la seconde fois, donna lecture de l'arrêt de mort. Serrés derrière les soldats, la plupart des spectateurs — paysans et habitants de Bălgrad — ne l'avaient pas compris. Les enfants les harcelaient de questions et ils ne savaient quoi leur répondre. Le personnage avait rempli sa mission et maintenant il gardait le silence.

La jeune mère qui tout à l'heure avait parlé avec sa petite fille tendit le cou pour mieux voir et dit à voix basse:

— Maintenant il y a le curé qui s'approche d'eux. Il leur parle et il leur présente le crucifix.

Tout à fait par hasard Horia rouvrit les yeux qu'il avait tenus fermés jusqu'alors et il sembla à peine voir le bourreau et ses acolytes. On n'aurait pas pu dire s'il les avait vus plus ou moins distinctement. Ses regards fugaces ne les fixèrent qu'un instant. Celui qui semblait être le chef avait les sourcils droits et le visage taillé à coup de serpe, mais ses traits étaient indécis, comme si quelqu'un les avait gravés sur sa figure avec une totale indifférence. On voyait remuer sans cesse son menton saillant. Il n'avait pas l'air plus costaud qu'un autre, et ses mains, malgré le grand froid, semblaient pâles. Il n'arrêtait pas de froncer les sourcils et son front se couvrait et se recouvrait de rides. L'un de ses aides avait pour bouche une fente de travers.

Ce fut encore une fois au tour des tambours de montrer leur art. Les bourreaux saisirent Cloşca. Ses pieds chaussés de sandales allèrent se coincer entre les marches de l'escalier. Mais on l'emmena de force et on le traîna jusqu'au milieu de l'estrade. Là, il fut couché sur le dos et attaché aux poutres. Il blasphémait. Des torrents de blasphèmes jaillissaient de sa bouche, comme s'il avait hâte de rattraper le temps perdu. Mais à cause du vacarme, ses paroles étaient confuses, inintelligibles. Ce ne fut qu'après que le condamné eut été incapable de bouger que le bourreau, qui avait presque l'air d'un monsieur, se mit à vaquer à ses affaires. Il gardait la bouche close. De temps en temps, seulement, il montrait, avec des gestes mesurés, les instruments dont il avait besoin. Cloşca n'arrêtait pas de maudire. Ensuite, la lame acérée de la roue s'enfonça dans ses chairs, du bas vers le haut. Il poussa un cri aigu, comme un couteau qu'on fait affûter sur la meule.

En se tenant tout droit, Horia grimpa les marches du petit escalier et monta à sont tour à l'échafaud.

Les bas blancs du bourreau et de ses aides étaient rouges.

Pendant un temps indéfini, le silence qui s'ensuivit vrilla les oreilles de la foule.

Les fonctionnaires du comté se mirent à crier aux serfs qui se trouvaient dans les premiers rangs qu'ils pouvaient s'en aller et retourner à leurs maisons. On n'avait plus besoin d'eux dans la ville.

(. . .) Le vieux peigne de corne que Sárosi avait fourré dans la poche de son surtout avant de s'enfuir d'Abrud avait perdu, à force d'usage, presque toutes ses dents. Et la paire de ciseaux et les rasoirs qu'il avait jetés dans son sac juste au moment du départ n'avaient pas non plus meilleure apparence. Ces outils tellement nécessaires s'étaient malheureusement, peu à peu, émoussés. Car une ceinture imbibée de sueur n'est pas le meilleur cuir à rasoir, et Sárosi était bien obligé de s'en servir chaque fois que, dans les caves et les recoins perdus de la mine, il coupait, à la lueur d'une bougie, la barbe ou les cheveux des mineurs qui s'y cachaient et que cherchaient vainement les espions du préfet. Depuis quelques semaines, ils ram-

paient et s'insinuaient, pareils à des taupes, dans les galeries abandonnées de la mine d'or. Parfois ils avaient de la peine à reconnaître leurs compagnons, même à la lumière des chandelles, car, après la longue nuit passée dans le souterrain, ils avaient tous l'air de sauvages. En dépit de ses verres fêlés et de ses instruments usés, Sárosi réussissait à faire des miracles.

Et d'ailleurs, qui aurait pu dire, dans ces taupinières humides, aux crevasses et aux replis dégoulinants d'eau, si au dehors il faisait jour ou nuit et s'il y avait encore des soldats à faire le guet devant l'entrée de la mine? Le son des voix de leurs poursuivants, qui passaient au peigne fin les galeries de la mine, était souvent parvenu jusqu'à eux. Mais chaque fois qu'ils entendaient un bruit de voix suspect, des appels ou des pas se rapprocher, ils éteignaient toutes les lumières, même les plus petites. Jusqu'alors personne n'avait pu découvrir leurs cachettes et aucun d'entre eux n'était tombé entre les mains des soldats. Et pourtant ceux-ci avaient une patience d'ange et ils étaient armés jusqu'aux dents.

C'est Serafin Grozavu, le mineur d'Abrud, qui avait amené Sárosi dans cet immense trou noir formé d'un dédale de ramifications semblant n'avoir pas de fin. En l'ayant confié à ses frères d'infortune qui attendaient la bonne occasion pour s'échapper de là, il leur avait dit avec simplicité: « Prenez soin de lui. Ça fait de longues années que je le connais. Partagez votre pain avec lui. Il connaît son métier comme pas un. C'est un vrai sorcier. Il peut couper vos barbes les yeux fermés. La bougie, il n'en a besoin que quand vous voudrez vous faire raser. Comme ça, vous pourrez vous reconnaître, pendant la journée, même de loin. Réjouissez-vous donc! »

Au cours d'une nuit, Grozavu réussit à quitter la mine en se faufilant sous le nez des sentinelles armées et, avec un sang-froid remarquable, il alla chercher abri dans le village voisin, chez des gens qu'il connaissait. Ensuite, il était retourné par le même chemin dans les caches des mineurs d'Abrud, portant sur son dos un gros sac rempli de pain d'orge. Et pendant qu'ils avalaient les premières bouchées, il leur annonça une nouvelle qui les laissa tous perplexes et qui leur donna, à eux qui n'étaient pas de l'endroit, matière à réflexion.

En pesant ses mots, comme chaque fois qu'il se décidait à parler, il leur fit part de ce que les braves gens du village lui avait appris à propos de la mine. Comme les autres mines de la région, celle-ci avait une seconde sortie, une sorte d'ouverture étroite en pente raide connue dans le secret par deux ou trois mineurs. Avec de la patience et en se donnant un peu de mal ils pouvaient la trouver. La seconde sortie une fois découverte, ils allaient échapper au danger sans trop de peine.

Celui qui ne connaissait pas bien Serafin Grozavu aurait été tenté de croire que cet homme pouvait encore douter de ce qu'il avait appris et qu'il hésiterait longtemps avant de prendre une décision. Mais tel n'était pas son cas.

Le mineur étendit son sac vide par terre, bien soigneusement. Sans inviter les autres à se coucher sur la toile rude, il en fit un lit qu'il préféra garder pour lui-même, après quoi il sombra dans un sommeil fortifiant,

dépourvu de rêves. Le barbier s'était blotti dans un coin, à côté de lui. Mais Grozavu ne dormit pas beaucoup. Il se réveilla et dit à Sárosi qu'il avait l'intention de partir sur-le-champ à la recherche de ce damné passage. Il était grandement temps. Seulement, il avait besoin de lui, de Sárosi. Car il existe des choses malaisées dont un homme ne peut pas venir à bout tout seul. Par conséquent, il ferait mieux de se débarrasser de ces ciseaux et de l'accompagner. Et il devait prendre soin de ne pas oublier sa petite lampe à huile et ce qui pouvait leur être de quelque utilité dans leur entreprise.

Serafin Grozavu avançait avec prudence, en jetant autour de lui des regards circonspects. Derrière lui marchait le barbier qui éclairait le chemin avec sa chandelle. Ils suivaient avec obstination leur pénible marche, en se heurtant à tout bout de champ aux roches saillantes qu'ils rencontraient sur leur chemin. Des centaines et des centaines de fois, ils étaient forcés de s'arrêter pour les examiner de près, les escaladaient souvent pour les éviter, découvraient brusquement un peu plus loin, un passage qui leur permettait d'avancer de quelques mètres. Parfois, saisis d'effroi, ils s'immobilisaient tous les deux, se croyant sur le bord escarpé d'un gouffre sans fond. Mais Grozavu qui s'était attendu à de plus durs obstacles, continuait à tenir le coup.

— J'ai plus de suif sur mes doigts qu'il en reste autour de la mèche, murmura le barbier. À le trimbaler comme ça sans arrêt, il s'est répandu sur mes doigts. Bientôt, on va rester sans lumière.

Il y eut un silence. Sárosi commençait à se dire que ce qu'ils faisaient là c'était de la folie. Le front de Grozavu se couvrit de rides. Sous les gros sourcils, il montrait à son ami, comme il arrivait souvent, un visage maussade et distant.

Après un temps, il rompit le silence:

— Tant que le suif est chaud, tu peux le recoller à la chandelle. Tu le mets près du bout de la mèche et tu appuies dessus. Et puis, j'en ai encore, des bougies, dans les poches. Les mauvais présages, ça ne prend pas, tu entends?

Les dernières paroles furent prononcées sur un ton peu amical.

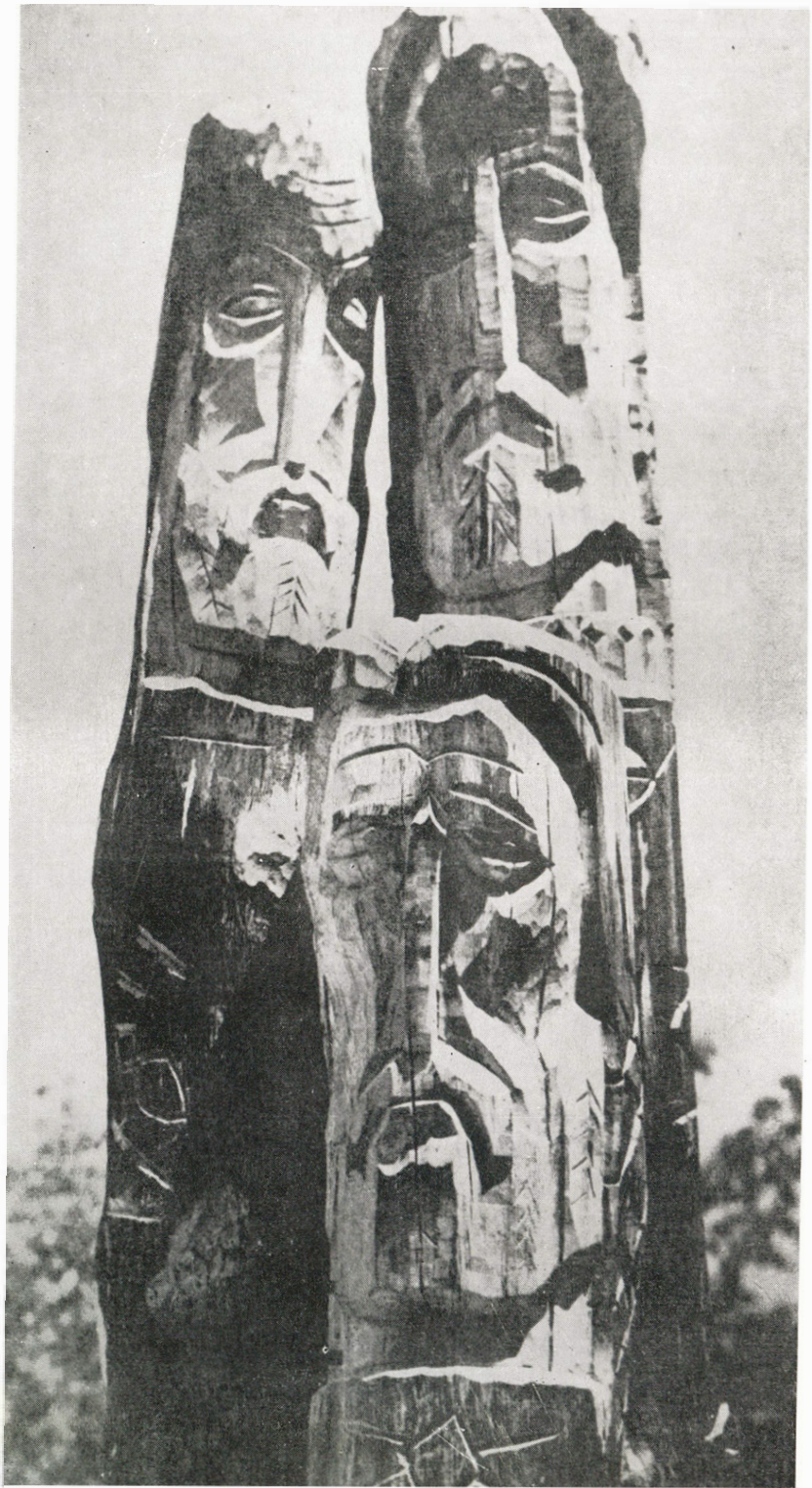
Parfois, ils se voyaient obligés de revenir sur leurs pas. Ils refaisaient alors, en sens inverse, des portions entières de chemin qui leur avaient donné beaucoup de mal, jusqu'à l'endroit où se croisaient plusieurs galeries dont ils devaient trouver la bonne. Par endroits, le sol était défoncé comme une pomme creuse. Sárosi sentait ses genoux fléchir. Il sentait qu'il ne pouvait plus avancer. Ce chemin l'avait brisé. Mais il se gardait bien d'en parler à Serafin Grozavu qui ne cessait de lui faire des reproches.

Juste au moment où le mineur avait commencé à dire quelque chose, ses paroles s'éteignirent dans une sorte de murmure. Quelques instants après, il reprit d'une voix différente:

— Là, au fond, derrière la grosse pierre, je vois un rayon de lumière. C'est la lumière du jour. Il n'y a qu'à faire un petit effort pour déblayer la sortie. Ensuite on pourra, la nuit venue, se glisser doucement dehors.

Monument élevé à la mémoire de Horea, Cloșca et Crișan
sur le « Champ de Horea » d'Alba Iulia

Ion Vlasiu:
Les Martyrs d'Alba Iulia (bois)



— Je te l'avais bien dit ! s'exclama le barbier comme si c'était lui qui avait fait avant cet heureux présage.

Ils retournèrent à l'endroit où ils avaient dormi et où ils avaient mené leur misérable vie. Ensuite ils firent part de leur découverte à leurs compagnons et à tous les serfs qui avaient trouvé refuge dans les caves de la mine. Avec les barres de fer et les pics qu'ils avaient emportés avec eux pour se défendre, ils allaient facilement enlever le lourd bloc de pierre qui bouchait la sortie.

(. . . .) En s'approchant du pays des Szeklers et des régions frontières de la Transylvanie, les deux compagnons rencontraient de plus en plus fréquemment, après la tombée du soir ou même de la nuit, de grands convois de paysans qui faisaient halte dans les clairières des forêts en retrait des routes, ou dans des endroits où personne ne s'attendait à les voir. Tous ces gens-là ne s'inquiétaient pas outre mesure d'être aperçus par les patrouilles. Il y en avait même qui, ne pouvant pas oublier le goût amer de la défaite, feignaient de se laisser capturer sans opposer de résistance, pendant que leurs camarades sautaient sur les soldats, leur attachaient les mains, leur prenaient leurs fusils et leurs munitions, et ensuite ils les abandonnaient à leur triste sort.

Parfois, pendant la marche, des bandes de garçons prenaient les devants et allumaient de grands feux entre les arbres, autour desquels les serfs venaient se reposer, bien au chaud. Tout autour des brasiers de flammes, la neige fondait et le sol commençait à sécher. Harassés par le voyage, les gens pouvaient s'étendre à même la terre et dormir tranquillement, car la chaleur et la lumière ne leur manquaient pas. Et si parfois les flammes commençaient à dévorer les gros arbres et, s'étendant aux forêts sans fin d'alentour, embrasaient peu à peu la montagne entière, ils ne voyaient jamais à cela un mal irréparable ou qui aurait pu nuire à qui que ce soit. La lumière des flammes chassait alors bien loin les ténèbres et les branches des pins et des épicéas flambaient comme des feux d'artifice. Leurs troncs mêmes se fendaient avec un bruit sec. Les cris qu'ils poussaient parfois étaient tellement humains qu'à les entendre on avait l'impression d'être entouré d'armées d'hommes. Transformés en charbonnières, les sommets de la montagne dégageaient une fumée épaisse. Autour de ces immenses brasiers l'air prenait feu, les gens arrachaient leurs habits, et les femmes plus jeunes se couchaient les seins nus à terre, et leurs maris les étreignaient, en gémissant, comme en rêve. Et lorsque les serfs se réveillaient et se remettaient en route, ils ne se souciaient point des flammes qu'ils laissaient derrière eux, avec lesquelles le vent jouait allègrement, tout comme il jouait avec les énormes panaches de fumée qui sillonnaient le ciel jusqu'au fond de l'horizon.

Grozavu et Sárosi qui se reprochaient de ne pas avoir tout fait pour la réussite de la révolte cherchaient à rencontrer au cours de leurs pérégrinations des gens déclarés coupables d'avoir comploté contre la sûreté de l'État et dont les noms avaient été inscrits avec de l'encre rouge et en gros caractères dans les registres des autorités. Parmi eux, il y avait cet homme

qui, là-haut, dans sa cabane perchée sur le versant d'Arada, avait attendu si longtemps le signal du déclenchement de la révolte. À la tête d'un détachement d'hommes hardis, il avait été prêt, durant les journées qui avaient précédé la défaite, à courir au secours des gens de Horia. Maintenant, au milieu d'une forêt, il s'élança à la rencontre de Serafin Grozavu et de Sárosi et, l'air troublé, il leur saisit les mains et les garda longuement dans ses paumes, comme s'il attendait d'eux la nouvelle ou le mot qui aurait pu écarter, comme par miracle, ce qui par malheur était devenu la triste réalité. Mais il eut beau sonder de son regard interrogateur les figures sombres du barbier et de son compagnon, car ce mot plein de promesses ne vint pas.

— Non, dit enfin Grozavu, c'est fini. Il ne nous reste qu'à attendre le moment propice pour tout recommencer. Jusqu'alors vos gosses auront grandi.

Il avait parlé ainsi parce qu'il s'était rendu compte que cette fois encore Toma Gligor se frayait passage à travers bois accompagné de sa femme et de ses filles, Ilina et Ana, qu'ils avaient élevées dans leur hutte pauvre et lointaine.

Et ce petit groupe se réjouissait chaque fois qu'un feu s'allumait au sein des forêts qu'ils traversaient.

— On se dirait le printemps, s'exclamait Ilina avec joie, sentant sur ses joues amaigries la caresse douce et tiède d'un souffle de vent. C'était si bon de fermer les yeux !

Ils reprirent ensemble leur route. Et quand l'un d'entre eux apercevait au loin les soldats, il se hâtait d'en avertir les autres fuyards.

— Ceux-là, ils vont nous rapporter quelques arquebuses de plus, grognait alors Sárosi. On leur fera croire qu'ils ont affaire à des clochards simples d'esprit et, après, on leur saute dessus. La forêt est pleine d'hommes qui peuvent nous donner un coup de main.

Ensuite, il laissa tomber ses bras le long de son corps, comme s'il était préoccupé par quelque chose de grave. Il dit:

— Il va faire bientôt nuit et nous devons poursuivre notre marche. Les soldats que nous voyons là ne sont au fond que des serfs vêtus d'uniformes. C'est le gouvernement qui leur a donné l'ordre de se mettre des vestons aux boutons dorés et ils n'ont pas pu faire autrement.

Sur leur chemin, ils rencontraient des troupes de paysans qu'ils n'évitaient pas, qui avaient assisté à l'exécution de Bălgrad et qui, maintenant, en trottant ou en traînant les pieds, s'écoulaient sans arrêt, pressés de regagner leurs foyers. La démarche voûtée, portant dans leur dos ou sur leurs épaules des grappes d'enfants somnolents, ils fixaient d'un air hébêté leurs sandales misérables, ou comptaient les abris du hameau où ils avaient décidé de passer la nuit. Ils comptaient et recomptaient sans arrêt, en explorant leurs dents creuses de leur langue, de peur de se tromper dans leur calcul. Ils savaient que devant eux marchaient mille autres hommes ou même plus, et que tous ces gens voulaient faire halte pour se reposer. Celui qui ne trouvait pas d'abri pour lui et les siens dans le village le plus proche, devait rassembler ses forces et se hâter de gagner le village suivant, et si, là encore, les

cours et les granges étaient combles, au lieu de se lamenter, il repartait sans perdre une minute.

— Je me demande si c'est bien vrai ce qui s'est passé à Bălgrad sur ce plancher de bois ! s'exclama une femme, les regards perdus dans le vide. Elle ne s'était pas adressée à son frère qui marchait à ses côtés, mais à elle-même. Ça, je n'en suis pas très sûre. Même si j'ai tout vu de mes propres yeux. Et puis, aucun de ces messieurs au port fier n'a daigné nous demander si ça ne nous ennuyait pas de nous tenir là, sur les pentes de cette colline, en pataugeant dans la neige fondue, et si on apercevait de là la chose horrible qui s'accomplissait. Pendant ce temps, la plupart de nos gosses dormaient par terre dans l'église. Le curé nous avait dit bien bas que si on n'avait que dix ans et si on était venu de très loin parce qu'il fallait obéir aux ordres donnés par monsieur le préfet ou par je ne sais quel seigneur étranger, ça ne voulait pas dire qu'on péchait contre Dieu. Mais plusieurs marchandes de légumes qui étaient là et qui prétendaient connaître les lois de l'église s'étaient mêlées à la conversation en disant que c'était quand même un péché de se coucher dans la maison de Dieu comme dans une étable sur la paille. Ce n'étaient peut-être que des paroles en l'air, mais moi, qu'est-ce que je peux en savoir? se demanda-t-elle et son visage se durcit. Je ne suis pas allée, moi, au séminaire où on apprend toutes ces choses.

Ils eurent la chance de trouver des places libres dans un petit village qui s'étendait au pied d'une colline escarpée, de part et d'autre du chemin. Les groupes qui les avaient précédés étaient repartis après une courte halte, car ils voulaient regagner leurs hameaux le jour suivant. Dans le crépuscule naissant, des flots de fugitifs surgissaient de l'ombre de la forêt et s'approchaient d'eux sans méfiance. Même les enfants, surmontant leur peur, venaient près d'eux et leur posaient toute sorte de questions, sans que personne en fût étonné. Ces gens considéraient que même les enfants étaient mûrs pour lier des amitiés pareilles, d'autant plus que cela se passait tout naturellement, comme dans leurs jeux.

Parmi les étrangers qui ce soir-là s'étaient arrêtés dans cette petite localité grouillant d'une foule de gens désorientés, frais témoins des horreurs de Bălgrad, se trouvaient aussi Grozavu, Sárosi, Toma Gligor et sa famille. Ceux qui durant leur séjour dans la capitale avaient obéi sans broncher aux ordres des autorités ne devaient pas craindre d'avoir à subir sur le chemin du retour les tracasseries habituelles. Il fallait, avant tout, les laisser reprendre leurs esprits. Celui qui dormait debout, à peine pouvant se tenir sur ses jambes était plus qu'incapable de répondre aux questions des gendarmes ou des espions de toute espèce, fussent-ils les enquêteurs les plus habiles du comté.

Ici, mêlés à un groupe de tonneliers et de couvreurs, au milieu desquels ils se trouvaient relativement en sûreté, Grozavu et Toma Gligor purent apprendre de ces braves gens qui, sous une apparence butée et farouche, cachaient une grande âme, beaucoup plus de choses qu'ils n'en espéraient. De sorte que cette fois Sárosi n'eut pas besoin de tirer les vers du nez à l'un de ceux qui ne s'étaient pas encore endormis ou qui pouvaient encore mar-

cher, en l'appâtant de la promesse de lui raser artistiquement la barbe, à la lumière des bouts de chandelle que Serafin Grozavu portait comme toujours dans ses poches. Non, il n'avait pas l'esprit tordu à ce point-là. Il bénéficia donc, avec ses compagnons de route, d'un sommeil bien mérité, à côté de tous ceux qui, comme eux, avaient fait halte pour se remettre des fatigues de la marche. Ces derniers jours, il avait demandé trop à ses forces affaiblies et maintenant il ressentait des courbatures dans toutes les fibres de son corps exténué. Fixant le plafond bas de la hutte, il gisait à côté des enfants de Toma Gligor, Ana et Ilina, qui n'osaient plus bouger. Il s'endormit enfin, en ayant oublié d'enlever ses lunettes aux verres fêlés et en se disant que ce n'était qu'à un heureux hasard qu'il devait de pouvoir fermer en cet instant ses paupières brûlantes.

Au même moment, un garçonnet de 9 ans qui à Bălgrad n'avait subi qu'une partie infime des souffrances qu'avaient endurées ses parents, et qui, entre temps, s'était reposé, ouvrit les yeux. Bien qu'au dehors il fît encore nuit noire et que l'aube fût encore loin de se lever derrière la montagne, il lui fut impossible de se rendormir. Il tournait et se retournait sur son grabat, pendant qu'une foule d'espièglerie que personne ne l'empêchait de faire lui passaient par la tête: des jeux, des combats, des courses. Il enjamba les corps endormis, sortit dehors, tendit ses paumes devant lui comme pour voir quel temps il faisait. Ensuite, il revint dans la hutte sans refermer la porte derrière lui et, en s'efforçant de ne pas faire de bruit, il réveilla tous les garçons qui prenaient toujours part aux polissonneries et aux jeux qu'il organisait avec l'air le plus sérieux du monde. Quelques heures auparavant, il avait eu une longue discussion avec Ilina, à qui il avait confié des choses qu'il n'aurait jamais avouées à sa propre mère.

En retenant sa respiration, il alla lui toucher le front, bien gentiment, et il lui souffla à l'oreille que tout était prêt et qu'il allait soulever, avec ses courageux compagnons, une nouvelle révolte. Dans le froid que répandaient les ténèbres, Ilina eut du mal au premier instant à réaliser ce qu'il voulait. Elle ne s'effraya pas en entendant ses prétentions et se hâta d'enfiler la veste de sa sœur, dont les manches étaient trop courtes pour elle. Mais maintenant elle s'en moquait bien. Elle voulait montrer à ce garçon quelle était toute aussi courageuse que lui, qu'elle résistait aux marches forcées et qu'elle était capable d'actes de bravoure.

Quelques instants après, elle se retrouva au milieu d'une bande de quelque quinze garçons, l'un plus plein de zèle que l'autre, bien décidés de prouver qu'ils ne s'étaient pas rassemblés là pour des clopinettes, pour demander simplement leur droits légitimes. C'est vrai qu'ils avaient pris part au pillage des manoirs et des châteaux seigneuriaux, mais même cela leur

semblait être trop peu. Chacun brûlait donc d'impatience de montrer à ses camarades de combat ce dont il était capable. Finalement, la plupart d'entre eux durent pourtant se plier aux volontés du garçonnet de 9 ans. Ils renoncèrent à leurs hautes prétentions, mais ils se dirent que des guerriers comme eux ne pouvaient pas rester là à se tourner les pouces et que le moment était venu de passer à l'action. Mais ils finirent par en venir aux mains, car les plus grands se disputaient le titre de capitaine de l'armée.

Encore timorée et gauche, Ilina était étonnée par la conscience de soi que manifestait le garçonnet qui l'avait réveillée. Il défendait son point de vue avec acharnement et se sentait envahi d'une sombre amertume lorsque l'un de ses copains avançait une opinion différente de la sienne ou secouait la tête d'un air désapprobateur en entendant ses propositions. Obstiné, il n'acceptait rien de ce qui aurait pu déjouer ses projets et son visage était empreint d'une gravité lucide et douloureuse.

— Avant de prendre une décision, il faut bien peser le pour et le contre, disait-il. Vous savez bien qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là !

Il s'échauffait, il levait son petit bras maigre et faisait venir à lui les garçons qui demeuraient hésitants, ne sachant quelle décision prendre. Mais tout ce qu'il faisait là, ce n'était pas pour jouer. Sa résolution, qu'il affirmait d'une manière si solennelle, était inflexible. Il coupait court aux bavardages et, pointant son index ça ou là, il donnait ses directions d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Vous savez bien qui je suis ! dit-il en se mettant à la tête du peloton de garçons.

— Tu es qui? osa lui demander Ilina qui était allée se placer à la queue du peloton, après s'être rendue compte qu'elle ne valait pas grand chose par rapport à ces garçons.

— Je suis Horia, répondit-il d'une voix qui venait du tréfonds de son âme.

— Il est mort, Horia ! Il a été roué ! Tu ne peux pas être lui ! s'exclama une fillette, en essayant de le raisonner.

— Moi, je suis Horia ! répéta-t-il sur un ton inébranlable. Je ne suis pas mort ! Je ne mourrai jamais !

L'un des garçons voulut dire quelque chose, mais il ne parvint à articuler qu'un petit son étouffé qu'il avala. Mais les autres, comme mus par une illumination soudaine, se mirent en route sans plus attendre. Par rangs de trois, ils s'avançaient, d'un pas décidé, dans l'obscurité de la nuit.

En français par VIOREL VIŞAN

Les Journées de la culture roumaine en URSS

Je n'ai peut-être jamais mieux compris les célèbres pages que la steppe inspira aux grands écrivains russes que lorsqu'il me fut donné de la contempler durant des dizaines d'heures par la fenêtre du train. Vouloir voir et sentir pourtant vos yeux se fermer douloureusement, incapables de supporter cette immensité. Les conteurs aveugles qui erraient le long de ses chemins poussiéreux, répétant à tous ceux qui voulaient bien les entendre les mêmes contes, voyaient certainement la steppe en esprit, et la traversaient poussés par la nostalgie de ses infinis.

Ce paysage monotone et égal avec lui-même a une influence si apaisante sur l'esprit que l'apparition du premier homme me fit le même effet que le bruit d'un accès de toux dans une salle de concerts. Peu à peu l'étendue se fragmenta, y surgirent des maisons, des agglomérations qui annonçaient la ville, son inquiétude et son agitation spécifique.

Sitôt arrivée à Moscou, je me rendis en hâte au « Bolchoï Teatr », où des messagers fameux de l'art interprétatif roumain allaient illustrer les « Journées de la culture roumaine » en Union Soviétique. Sous la baguette de Cornel Trăilescu, l'orchestre de l'Opéra roumain interpréta les célèbres rhapsodies de George Enescu. Puis Elena Cernei, David Ohanesian et Nicolae Herlea, chanteurs de taille internationale, rendirent eux aussi hommage à notre grand compositeur en chantant des airs de l'opéra *Œdipe*. Les journaux soviétiques, ainsi que la radio et la télévision commentèrent amplement ce concert, estimant l'évolution de la troupe de l'Opéra roumain sur la scène du grand théâtre moscovite comme l'un des événements de premier ordre du kaléidoscope des riches manifestations des « Journées de la culture roumaine », organisées cette année sous le signe du 40e anniversaire de la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et antiimpérialiste.

Cette audience que la musique roumaine trouva chez un public particulièrement sensible et avisé me sembla fort naturelle. Mais ce qui m'impressionna en premier lieu ce fut de pouvoir suivre sur les visages des gens l'émotion qui les étreignit lorsqu'ils découvrirent la musicalité de notre langue dans les vers de Mihai Eminescu, Tudor Arghezi, Ion Barbu, Nichita Stănescu et d'autres grands poètes roumains. En lisant ces vers devant les amateurs de poésie roumaine réunis dans la salle de lecture de la « Bibliothèque pour la littérature étrangère » de Moscou, le poète Ion Horea a prouvé ainsi que le génie poétique est capable d'annuler les barrières linguistiques de la communication. La lecture des mêmes vers dans la traduction de poètes soviétiques de valeur, tels que Mikhaïl Fridman, Lev Berinski, Elena Axelrod, permettait à ceux qui avaient déjà vibré devant ces vers en roumain, d'en comprendre aussi le sens. Faire comprendre une langue par ceux qui ne la connaissent pas, tel est le miracle de la grande poésie.

Il m'arrive souvent, en pensant à notre grand écrivain Ion Luca Caragiale, de me demander combien de son humour acide, de sa malice étincelante, de son charme inégalable peut atteindre la conscience des spectateurs étrangers. Or, j'ai eu l'occasion de voir, dans le cadre de ces Journées, ainsi que lors de mes voyages antérieurs en Union Soviétique, des salles tout entières résonnant de rires homériques. Les répliques devenues célèbres avaient sur la scène moscovite les mêmes effets que sur celles roumaines. C'est le meilleur argument en faveur de l'universalité d'une œuvre et d'un auteur.

Les « Journées de la culture roumaine » ont permis en outre aux spectateurs soviétiques une rencontre avec les valeurs pérennes de notre théâtre contemporain: 13 théâtres de l'Union Soviétique ont réalisé des mises en scène d'une haute tenue esthétique et intellectuelle de pièces de Aurel Baranga, Horia Lovinescu, Ecaterina Oproiu, Dumitru Solomon ou Tudor Popescu.

Pour compléter l'image du phénomène culturel roumain, de la richesse et de la diversité de ses manifestations, ces « Journées » ont également offert, dans la grande galerie d'art « Moskovski Val », une sélection des œuvres des peintres roumains contemporains.

Les amateurs d'arts plastiques ont pu connaître, par le biais de cette exposition, des ouvrages d'artistes de différentes générations, dont Corneliu Baba, Constantin Piliuță, Ion Gheorghiu, Vasile Grigore et Ștefan Câlția: un chromatisme généreux conférait à l'exposition une note de discrète élégance.

Des galas de films, des spectacles de ballet, des récitals d'instrumentistes appartenant à notre jeune génération de virtuoses — le pianiste Dan Grigore, la violoniste Liliana Ciulei, la violoncelliste Alexandra Guțu — qui se sont déroulés, dix jours durant, a Moscou, ainsi que dans beaucoup d'autres villes de l'Union Soviétique (Tachkent, Tbilisi, Erevan, Novosibirsk, Kiev, Riga) ont fait des « Journées de la culture roumaine » une authentique fête de l'esprit. Une fête à laquelle les gens participent avec ce qu'ils ont de plus beau et de plus pur dans leur être, pour mieux se connaître et s'estimer davantage.

VERA ADAM

Un message humaniste

Interview accordée par le prosateur ION HOBANA, secrétaire de l'Union des Écrivains de Roumanie

— Cher Ion Hobana, on vous a récemment décerné à Brighton, en Grande-Bretagne, un important prix littéraire. Dites-nous, s'il vous plaît, quelle signification vous attribuez à cette distinction?

— Le prix accordé par la World S.F. (Association mondiale des professionnels de la littérature et de l'art d'anticipation) récompense, chaque année, l'activité d'une personnalité ayant apporté des contributions importantes — du point de vue du jury — à la promotion de ce genre sur le plan international. En ce qui me concerne, on a dû apprécier aussi bien mon activité créatrice, mes œuvres d'exégèse S.F. — depuis le volume: *Le Futur a commencé hier* (1966) jusqu'au récent: *S.F. — Auteurs, livres, idées* (1983) — que les efforts que j'ai fourni afin de faire connaître dans le monde la littérature roumaine d'anticipation.

— Comment le spécialiste que vous êtes apprécie-t-il l'écho suscité par la S.F. roumaine à l'étranger?

— La S.F. roumaine est de plus en plus présente ces derniers temps dans les dictionnaires et les encyclopédies de l'étranger, les représentants roumains et leurs créations formant l'objet d'études publiées dans de nombreux ouvrages de référence en France, en Suisse, en Italie, aux États-Unis, etc. Les prix internationaux accordés à des écrivains roumains, tels que Vladimir Colin, Mircea Opriță, Adrian Rogoz, Voicu Bugariu et autres en sont d'ailleurs la preuve. Signalons encore, à l'appui de l'intérêt que suscite S.F. roumaine, que l'anthologie *L'Âge d'or de l'anticipation roumaine* . . . — a reçu le prix européen au Congrès de Trieste en 1972. *(Et que son auteur est justement Ion Hobana, voudrions-nous préciser!)*

— Quelles sont, selon vous, les caractéristiques de la littérature roumaine d'anticipation qui soulignent son originalité sur le plan mondial?

— Une réponse à cette question nécessiterait un développement plus ample, sinon même une étude. En résumé, voici ce que j'en pense:

La S.F. roumaine ne constitue pas une manifestation ex-centrique de la littérature générale. C'est pourquoi, elle place au centre de l'attention, pareillement à toute autre forme de littérature, l'homme et ses problèmes complexes, qui appartiennent, j'en suis convaincu, aussi bien au présent qu'à l'avenir.

D'autre part, il nous faut souligner, en tant que trait particulier, le lyrisme de cette littérature, provenant — disons — d'une prédisposition naturelle du Roumain. Mais sa note distinctive essentielle est — je pense — l'importance que l'écrivain roumain accorde au message inclus dans sa création: un message profondément humaniste, confiant dans la capacité de l'humanité de se sauver par la raison. Un germe d'optimisme subsiste toujours dans l'esprit des écrivains roumains, même si l'avenir nous apparaît incertain (pensez au danger nucléaire, au sous-développement, au déséquilibre écologique !). Cela ne veut pas dire qu'il faille escamoter les problèmes graves, se laisser glisser vers les solutions idyliques, les formules anéantissantes ou les utopies négatives qui caractérisent la littérature S.F. de l'Occident mais, au contraire, trouver des solutions traversées d'un rayon d'espoir.

— La critique — chez nous comme ailleurs — s'est montrée, au début, méfiante à l'égard de la littérature S.F., considérée — au mieux—aller — comme une « littérature frontalière ». Quelle est la position actuelle de la critique?

— Les choses se sont considérablement améliorées. La critique a prêté une attention de plus en plus grande à ce genre de littérature, cela, dans une large mesure, grâce à l'effort soutenu fourni par les écrivains pour satisfaire à l'aspect esthétique, pour élever cette littérature, considérée comme n'étant qu'une littérature de consommation, jusqu'au niveau d'une littérature authentique. On a procédé également, grâce à un nouveau discernement des valeurs contemporaines, à une nouvelle évaluation de la tradition de la littérature roumaine dans ce domaine: des œuvres d'Alexandru Macedonski, de Victor Papilian, de Cezar Petrescu, d'autres encore. On a pu assister à l'apparition d'études critiques compactes consacrées à la S.F., le contenu des chroniques littéraires leur devenant plus perméable. À l'étranger, une véritable effervescence critique s'est produite ces derniers temps, notamment dans les universités. Il suffit de rappeler, en ce sens, qu'aux États-Unis, il existe une revue académique, « *S.F. Studies* » qui se consacre aux recherches sur la littérature et l'art d'anticipation, suivant les méthodes d'investigation les plus modernes.

— Compte tenu de la structure dualiste du genre — science et fiction, — estimez-vous qu'il existe, pour l'avenir, le danger de voir ce binôme se dissoudre, c'est-à-dire de voir l'une de ses composantes l'emporter sur l'autre? En d'autre termes, pensez-vous que le statut propre du genre se trouve en péril?

— Du fait que l'avenir est perpétuel, c'est du moins ce que nous espérons, j'estime que la littérature de S.F. est destinée, elle aussi, à la pérennité. À certains égards, elle constitue même, peut-être, un séismographe plus sensible de la réalité que d'autres genres. C'est ainsi que la S.F. est abordée par un nombre de plus en plus grand d'écrivains ayant pratiqué d'autres formules, mais qui constatent, sans doute, qu'ils peuvent y trouver des modalités fertiles d'aborder la réalité. Je pense à William Golding, Robert Merle, Cinghiz Aitmatov, Kurt Vonegut — lesquels abordent des thèmes spécifiques de cette littérature — même s'ils ne le reconnaissent pas ! Les perspectives demeurent donc optimistes, à condition que l'acceptation de cette littérature ne se produise pas au détriment de la qualité et qu'elle ne donne pas lieu à l'apparition de préjugés discriminatoires. En tout état de cause, la préoccupation d'aborder la problématique du présent dans la perspective de l'avenir ne saurait s'éteindre, à mon avis, pour autant et aussi longtemps que les humains s'intéresseront à leur propre condition. Et comment pourrait-il en être autrement?

VALENTIN F. MIHĂESCU

Le Théâtre, une manière de comprendre la vie

Interview accordée par le metteur en scène ALEXA VISARION

— *Je sais que* Richard III *était un de vos anciens projets, que vous vouliez à un moment donné le mettre en scène au « Teatrul Mic » de Bucarest. Comment en êtes-vous arrivé à réaliser ce projet en Amérique, à l'Université Wisconsin de Milwaukee?*

— *Richard III* a germé en moi il y a 15 ans déjà — au cours d'une splendide période de théâtre et de pensées — lorsque, étant étudiant dans la classe de mise en scène, pendant une année d'étude de Shakespeare, je me suis senti envoûté par la « folie » de ce personnage, avide de tout posséder, et qui était fermement persuadé que le monde entier peut être conquis par la force de l'esprit conjuguée à celle des armes. Je savais, depuis lors, déjà, que toutes les tentations se paient au prix fort et que la roue inexorable de l'histoire les broie. Richard, dans son effort désespéré de briser un monde dont l'arme principale était le crime, ne pouvait devenir un héros de ce monde qu'en utilisant les armes de son temps. Ainsi, le conflit essentiel de la pièce se situait entre le temps et la personnalité, entre la collectivité et l'individu, entre l'idéal et la réalité. Il ne s'agissait donc pas d'un mélodrame ténébreux, inspiré à Shakespeare par Thomas Morus, ni du caractère féroce d'un scélérat, mais de la vie tragique d'un héros qui, unique en son genre, ne fait que soummettre à ses buts la bassesse générale dont il est, à son tour, finalement vaincu. J'ai fait un rapprochement entre Richard et ces héros qui luttent pour s'accomplir, tentés par l'impossible. Une telle version trouve une justification parfaite, tant dans le texte même de Shakespeare que dans toute la philosophie de la Renaissance avec de multiples échos dans notre monde contemporain. La voie qui m'a conduit de ce projet jusqu'à Milwaukee a été fort simple. Elle est due, en effet, au fait que ma version et le spectacle que j'ai présenté ont suscité l'intérêt. Il se peut aussi que les Américains soient moins exigeants envers les artistes. Le droit à la signature semble être l'unique obstacle et la seule obligation du créateur.

— *Dites-nous, quand même, comment il s'est fait que vous soyez arrivé en Amérique?*

— Ce fut grâce à notre grand auteur dramatique Ion Luca Caragiale. Je suis allé pour la première fois en Amérique, après que Edith Marckson, homme de théâtre américain bien connu, eut assisté aux spectacles des pièces *Năpasta* (« Le Malheur ») et *Noaptea furtunoasă* (« Une nuit orageuse ») à Bucarest. Un lundi, à 9 heures, elle débarquait à Bucarest; à 11 heures elle assistait au spectacle *Une nuit orageuse* et à 13 heures elle me demandait à quelle période il me conviendrait d'aller en Amérique. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une plaisanterie... Mais voilà que de plaisanterie en plaisanterie, j'ai fait un séjour d'un mois aux États-Unis. J'ai suivi un itinéraire qui m'a mené de l'Atlantique au Pacifique, j'ai assisté à de nombreuses représentations de théâtre et de film, j'ai fait la connaissance de metteurs en scène et d'artistes, j'ai compris quelque chose des orientations de la dramaturgie américaine tout en retrouvant, dans toutes les artères, ce pouls fol d'une vie qui a pénétré l'être humain et qui ne résiste qu'aux températures élevées.

— *Cela se passait quand?*

— En mars 1981.

— *Et en 1983?*

— C'était de nouveau un lundi matin. À la suite d'une discussion portée avec Marshall Mason, directeur artistique de « Circle Repertory Theater » de New York, qui avait assisté, en 1982 aux mêmes spectacles Caragiale à Bucarest, Robert Corrigan, critique dramatique, doyen de l'école de théâtre de Milwaukee, fondateur de la publication de grand renom *The Drama Revue* a voulu voir, lui aussi, ces pièces, ou, de moins *Une nuit orageuse*. Cette semaine-là, on ne la jouait pas. Je lui ai, toutefois, présenté le spectacle, bien que sans public. Le hasard fit que je me trouvais alors à Bucarest, car je travaillais à l'époque avec le MHAT de Moscou justement à la mise en scène de cette même pièce. C'est donc bien Ion Luca Caragiale qui a constitué le liant de ces contacts avec le théâtre américain. Après la représentation, M. Corrigan a déclaré que c'était là l'un des spectacles les plus importants qu'il avait vus au cours des trente dernières années. Les acteurs m'ont regardé et Florin Zamfirescu, tout en agitant nerveusement le haut de forme qui coiffait le personnage Venturiano, m'a glissé ces mots à l'oreille: « Tu vas de nouveau partir. » L'après-midi de ce même jour, dans le cadre de la Bibliothèque Américaine de Bucarest, Robert Corrigan, qui devait nous parler de Büchner, dit: « Après le spectacle de ce matin, mes pensées ont brusquement stoppé. Un spectacle admirable, une troupe merveilleuse. » Il a demandé ensuite à la fondation Fulbright une bourse de 10 mois, en vue d'une collaboration de travail avec les artistes professionnistes américains qui préparaient leur « Master ». Il m'a demandé quelles pièces j'aimerais travailler avec eux. J'ai indiqué cinq titres: Tchékhov, Shakespeare, Gorki, Eschylle, Caragiale. Ils choisirent Shakespeare.

— *Comment travaille-t-on en Amérique?*

— J'avais été pris de panique en apprenant comment on travaillait dans le théâtre américain. Je ne savais pas s'il me fallait m'adapter à leur système de travail, ni ce qu'il fallait adapter de moi-même à leur système. Ou s'il me fallait rester simplement, moi-même, dans un contexte nouveau, lequel me sollicitait et m'obligeait de réaliser un spectacle à partir d'un texte qui m'avait obsédé des années durant. Je crois que je n'ai rien adapté de moi-même, mais que, purement et simplement je me suis offert corps et âme, avec mes pensées et mon instinct, à une troupe affamée de metteurs en scène, à une troupe qui a été, elle aussi, prise de panique, lorsque nous avons commencé à « pénétrer » par la lecture le sens profond de la pièce. Cinq semaines de répétitions, une semaine de générales, cinq semaines de spectacles, le tout fixé depuis quelques mois, le tout traité à l'ordinateur selon un système administratif très différent du nôtre. J'ai commencé les répétitions avec un frisson de désespoir, terrifié moins par le manque de temps que par la voie à parcourir, pour les achever un soir alors que tous ceux que j'avais connus étaient devenus des amis.

— *Quelles différences trouvez-vous entre l'acteur de théâtre roumain et celui américain?*

— Ce n'est pas le talent qui différencie l'acteur roumain de l'américain. Du talent, nous en avons, nous aussi, voire parfois davantage. La discipline dans le travail, l'ordonnance des répétitions, le système rigoureux de réalisation, à chaque instant, d'un détail de la vie du personnage, la tension oppressive de la brièveté du temps dévolu,

tout cela engendre une modalité de travail incandescente, bizarre, de relâche permanente, où l'acteur ne fait rien d'autre que d'accumuler des données qu'il transforme à l'instant même. Il est soutenu par une technique impeccable, par des solutions multiples pour les situations standard de la vie et il sait, de plus, que, derrière les portes du théâtre, se trouvent encore cinq à six concurrents qui briguent le rôle. Certes, la compétition est dure, mais à la fois sélective, et il n'existe d'autre dépendance artistique que celle qui découle du succès, de la réalisation. L'acteur roumain est plus nuancé, plus marqué d'équivoque dans son interprétation. Le travail avec les acteurs de Milwaukee a signifié, en premier lieu, dans tout cet intervalle de temps fort bref, la création d'une famille. À Moscou, comme à Bucarest, et comme maintenant en Amérique, j'ai senti que la famille des artistes est celle qui marque avec noblesse une époque tellement trouble, tellement dramatique, celle à travers laquelle notre planète navigue.

— J'aimerais que vous me parliez du dialogue avec le public. Quelles sont les particularités réceptives du spectateur américain par rapport à celui roumain? Qu'est-ce qui les rapproche? Qu'est-ce qui les différencie?

— Le public américain attend d'être conquis. Il désire être vaincu par le spectacle. Un public plein de candeur, à manifestations directes, non contrefaites, avide d'éléments spectaculaires et d'inédit, aussi prompt à apprécier qu'à repousser. C'est un public cruel qui ne pardonne rien à ce qui lui déplaît et qui refuse tout ce qui ne se rattache pas à sa propre vie. Le public roumain, lui, est tenté, en premier lieu, par l'inédit de la version spectaculaire et désireux, ensuite, d'analyse. C'est le motif pour lequel fort souvent il apporte au spectacle ses idées préconçues, n'est point captivé par l'acte scénique et se prête à un dialogue permanent — à partir de son concept préétabli — avec le spectacle. Ses tentations sont diverses, de même que sa force de réagir. Je parle ici du public réel des théâtres et non de la foule de gens qui cherchent leur libération uniquement par le rire...

VICTOR PARHON

L'Architecture roumaine: repères contemporains

Entretien avec le professeur émérite Dr architecte CEZAR LĂZĂRESCU, président de l'Union des Architectes de Roumanie

— Histoire et architecture . . . Nous avons là une relation, non seulement possible, mais aussi nécessaire. Car les époques historiques ont créé et consacré des styles en architecture, ont parlé et parlent encore à l'humanité par le truchement des édifices, ressentis comme autant de témoignages de leur unicité. L'architecture représente dans une mesure égale, le social, le politique et l'esthétique et c'est cette osmose qui lui confère, en essence, sa personnalité. Nous vous prions de définir la nouvelle personnalité de l'architecture roumaine telle qu'elle a pris corps au cours de ces quarante dernières années.

— À la base des réalisations de l'architecture roumaine contemporaine se situent les considérables transformations politiques, sociales et surtout économiques survenues chez nous après la seconde guerre mondiale. Le nouveau régime social, le processus d'industrialisation intense du pays ont provoqué une transformation radicale de la commande sociale, la nature même du produit architectural se trouvant soumise à des mutations profondes par la modification de son caractère à prépondérance individualiste en un nouveau à prépondérance collective.

En suivant en permanence et partout l'évolution de l'homme et en organisant son espace de vie en fonction de son activité, l'architecture est appelée à couvrir des domaines aussi vastes que variés; en fait, nous employons le terme d'architecture pour désigner certaines de nos utilités qui nous paraissent rationnelles et bien définies et qui constituent de véritables images du potentiel et de la force de l'homme. L'architecture est la scène sur laquelle se déroule notre vie, un témoignage clair et vivant de la civilisation humaine, l'une des formes palpables de la culture, à l'aide de laquelle la société a toujours manifesté ses aspirations et son mode de vie, sa technique et sa technologie, sa sensibilité artistique et son niveau scientifique, son idéologie et le caractère de son système social.

— Nous vous proposons une discussion au sujet des villes de la Roumanie d'aujourd'hui. Bien des fois nous avons été surpris par le rythme des changements survenus dans une série de localités. « Quand cet immeuble est-il apparu ? » « Comme ce nouveau quartier a vite été construit ! »

— Ce sont les deux dernières décennies surtout qui ont été marquées par une accumulation de réalisations considérables du point de vue de la quantité et de la dimension; ce fut aussi une période de profondes mutations dans le mode même d'aborder et de résoudre les problèmes majeurs. Cette époque demeurera illustre dans l'histoire de l'architecture par l'ampleur des nouveaux quartiers de logements, véritables cités. L'immense volume de constructions nécessaires au développement de notre société selon un intense processus d'urbanisation et le rythme particulièrement rapide de ces réalisations ont déterminé l'utilisation de techniques et de matériaux nouveaux; la solution optimale du problème des logements pour les masses de travailleurs, découlant de la vaste action de systématisation urbaine et rurale, n'eût été possible que dans le cadre d'un procesus d'industrialisation, de typisation et de préfabrication.

Dans le cadre des changements majeurs réalisés par notre pays sous le signe du socialisme, les villes ont connu de grandes transformations. L'architecture des villes reflète, avec beaucoup plus d'éloquence que toutes les autres formes de superstructure, l'organisation sociale, la puissance économique, les exigences matérielles et spirituelles d'une société. L'unité de base de l'habitat du passé, le modeste logement individuel, réalisé

suivant le goût et les possibilités de chacun, s'est vue remplacée de manière prépondérante, par les grands bâtiments de logements, qui représentent la matérialisation d'une conception nouvelle. La dimension de ces nouveaux éléments est à ce point différente, qu'une seule bâtisse arrive à contenir la population de toute une rue antérieure. Mais cette transformation est allée beaucoup plus loin; la transposition du logement d'individuel en collectif a comporté un changement radical du programme du logement proprement dit, de toute une série de fonctions qui se matérialisaient auparavant par les annexes de chaque habitat, fonctions assumées maintenant par les dotations urbaines des nouveaux ensembles de logements.

— Nous parlions, au début de notre entretien, du lien qui existe entre l'histoire et l'architecture. Mais voici que nous pouvons aussi discuter des moments de pointe de l'histoire et des réalisations respectives dans le domaine de l'architecture. Récemment, on a procédé à l'inauguration, à Bucarest, des chantiers de la « Maison de la République » et du Boulevard « La Victoire du Socialisme » . . .

— Initiées et conçues suivant les indications directes et la participation personnelle du président Nicolae Ceaușescu, ces futures constructions représentent une étape de la plus haute importance dans l'action de systématisation et de modernisation, de développement urbanistique de la capitale de la Roumanie. Le parchemin introduit dans les fondements de la «Maison de la République » témoignera au fil des années de la grandeur de cette époque qui a permis à l'architecture de s'affirmer avec force. La « Maison de la République », le boulevard « La Victoire du Socialisme », les autres grands ensembles et plusieurs objectifs édilitaires d'envergure font partie de l'ample programme de renouvellement fondamental de ce vaste périmètre urbanistique du sud-ouest de la ville de Bucarest.

— Comment a-t-on pu réaliser ce rythme intense d'urbanisation dans notre pays?

— La réalisation du grand volume de constructions nécessaires pour les logements dans une grande ville a déterminé l'abandon des formes artisanales en faveur de celles industrielles; c'est ainsi seulement que l'on pouvait assurer, dans les conditions d'une amélioration continuelle des conditions de vie, la matérialisation du processus d'urbanisation du pays.

Dans le cadre des villes, une série de nouvelles dotations socio-culturelles, de bâtiments politico-administratifs, d'équipements technico-édilitaires ont apparu, caractéristiques pour le niveau actuel de la vie urbaine et de notre organisation actuelle, différente de celle antérieure. Le trafic urbain a augmenté d'une manière vertigineuse et la nécessité de lui trouver une bonne solution nous a conduit à des formules urbanistiques inexistantes dans nos villes avant la guerre, comme c'est le cas, par exemple, du moderne et élégant métro de Bucarest dont l'extension continue.

— À notre connaissance, l'architecture bénéficie, elle aussi, d'un programme à long terme. Quelles sont, à votre avis, les coordonnées de ce programme, qu'a-t-il signifié et que signifie-t-il pour notre civilisation contemporaine?

— Dans le cadre du Programme national de systématisation du territoire et des localités, les normes de systématisation applicables à toutes les villes, à tous les nouveaux centres urbains et aux communes ont été rendues définitives et approuvées, on a établi les directions de développement de perspective de chacun d'entre eux, la répartition fonctionnelle par zones, le système de circulation, les transports, les ouvrages édilitaires, les zones centrales, le régime de la hauteur des immeubles destinés aux logements, les zones de parcs et de récréation pour la population. Une impulsion puissante dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme est venue des préparatifs et du déroulement du XIe Congrès du Parti Communiste Roumain, en 1974, lequel occasionna d'amples

synthèses et des réglementations longuement pesées, ainsi qu'une analyse approfondie des réalisations obtenues et des perspectives d'avenir courageuses autant que sages. Au centre de l'attention se sont trouvés les problèmes de la systématisation du territoire, des localités urbaines et rurales, la contribution de cette systématisation au développement économique et social du pays.

— *Je vois que vous disposez de chiffres éloquents quant à la « ligne ascendante » de l'urbanisation; je pense que ces chiffres pourraient aussi intéresser les lecteurs de notre entretien.*

— En effet, car une série d'aspects se rattachant au processus intense d'urbanisation peuvent être considérés comme éloquents; conformément aux données officielles des recensements, la population du pays est passée de 15 872 624 habitants en 1948 à 22 593 720 en 1983, enregistrant donc un accroissement de 6 721 096 habitants pendant cette période. La population urbaine était, en 1948, de 3 713 139 habitants, représentant 23,4 % de la population totale, pour passer en 1983, à 11 803 124 habitants, c'est-à-dire à 52,2 % de la population totale. L'accroissement de la population urbaine est, pour cette période, de 8 098 985 habitants, voire un accroissement plus grand que celui de toute la population du pays. Durant cette même période, le nombre des villes a augmenté de 152 à 237. L'intense processus d'urbanisation a posé le problème de la construction d'un nouveau cadre matériel de vie pour plus de 10 millions de citadins, programme inédit dans l'histoire de notre pays et qui exigeait des préparatifs techniques et matériels tout spéciaux. Enfin, ce qui me paraît être le plus significatif, c'est le fait que plus de 80 % de la population du pays habite aujourd'hui dans des maisons construites au cours de ces dernières quarante années et surtout au cours des deux dernières décennies . . .

— *Comment l'architecture a-t-elle illustré la préoccupation pour le développement harmonieux de tout le territoire du pays?*

— Il nous a fallu, d'abord, clarifier les principes d'application des différentes conceptions théoriques sur la base d'études et de recherches démographiques, sociologiques et psychologiques plus approfondies et plus poussées. Ensuite, la synthèse de ces activités spéciales a pris forme dans la « Loi de systématisation du territoire et des localités urbaines et rurales » approuvée par la Grande Assemblée Nationale. L'essence de cette loi réside dans la préoccupation pour un développement harmonieux de l'ensemble du territoire du pays, et cela sous tous les aspects, constituant de la sorte l'expression de la politique de notre État dans le déploiement de l'action d'urbanisation dans notre pays. Outre une judicieuse répartition des forces de production sur l'ensemble du territoire, on vise, en parallèle, à équilibrer les diverses catégories de villes, en évitant un accroissement excessif des grandes villes et en stimulant celui des villes petites et moyennes.

Au cours de cette étape, nous avons accordé un plus ample développement et un contour plus clair aux zones balnéaires, de traitement, de repos et de tourisme, en créant des systèmes de localités balnéo-climatiques dans la plupart des régions du pays: le littoral de la mer Noire avec les localités Mangalia, Neptun, Saturn, Jupiter, Costinești, Eforie, Constanța, Mamaia; la zone de la vallée de la Prahova, avec les localités Breaza, Sinaia, Azuga, Bușteni, Predeal; la zone de la vallée de l'Olt avec les localités Govora, Olănești, Călimănești, Brezoï; la vallée du Mureș avec les localités Borsec et Toplița; la zone de la Cerna avec les localités Băile Herculane, Topleț, Orșova, et tant d'autres.

La construction urbaine roumaine représente aujourd'hui une expérience au cours de laquelle les dernières décennies ont signifié non seulement l'accumulation de réalisations quantitatives, mais aussi la transformation du mode d'aborder et de résoudre les problèmes majeurs.

— *Nous vous prions de vous rapporter aux aspects du plus haut intérêt de la construction urbaine . . .*

— Dans le contexte des objectifs généraux de l'activité de systématisation en Roumanie et s'inscrivant dans le processus d'une massive efflorescence du front d'habitats

et d'équipements, la construction urbaine s'est orientée au cours de ces dernières années vers quelques aspects d'un haut intérêt: utilisation efficiente, rationnelle, du territoire, restructuration des zones centrales des villes et édification d'ensembles centraux représentatifs, particularisation de l'habitat en rapport avec les caractéristiques de l'environnement et de l'expressivité de l'espace urbain.

L'activité de l'édification urbaine est appelée, en premier lieu, à satisfaire les exigences matérielles du logement d'un surplus de population et à remplacer un fond existant, vieilli et devenu impropre. Compte tenu du fait que du total du fonds de construction d'une ville, les constructions destinées aux logements occupent la superficie la plus grande et déterminent, par là, le caractère et la personnalité de la ville respective, leur réalisation revêt une grande importance. Celle-ci s'amplifie encore davantage par l'influence qu'exerce ce cadre matériel de vie de la société sur la culture de la jeune génération, sur la sensibilité et les goûts des jeunes, sur le mode de formation de leur personnalité, sur le lien qui rattache les hommes à leur ville, sur l'aspect éducatif positif des parents et des enfants dans l'esprit d'un véritable patriotisme.

— Certains quartiers sont devenus, en fait, de véritables villes. Ils nous disent bien des choses sur les problèmes du bâtiment, sur le mode dont ces problèmes ont été résolus. Ils n'en demeurent pas moins . . . des quartiers, et on doit les rattacher étroitement à leur centre historique. Comment considérez-vous ce problème du rapprochement du quartier du centre de la ville?

— Les exigences neuves et urgentes de la première période d'édification de la société nouvelle ont déterminé, après quelques tâtonnements, la construction de nouveaux quartiers sur des terrains libres, qui soient aussi proches que possible des limites des zones construites à l'époque. C'est ainsi que de nouveaux quartiers sont apparus dans la ville de Bucarest: Titan (240 000 habitants), Drumul Taberei (165 000 habitants) ou Berceni (140 000 habitants), tous ces quartiers étant plus grands que mainte ville de l'avant-guerre.

Dégagées de toutes contraintes, les structures des rues ont un déploiement libre, conférant ainsi le cadre caractéristique des zones résidentielles des villes contemporaines, avec beaucoup de verdure, peu de circulation, moins de pollution et de bruit, des espaces destinés aux jeux, à la récréation et au repos.

Une fois cette première étape dépassée, la nécessité de relier organiquement ces quartiers au centre historiquement formé, à toutes les zones d'intérêt majeur de la ville, dans une intégration naturelle, s'est imposée avec évidence. Nous avons assisté au cours de la dernière décennie à une véritable restructuration urbaine, appelée à écarter tout ce qui est inadéquat, à modeler, en concordance avec leur évolution naturelle, des villes nouvelles, qui soient à la hauteur des hommes et du pays d'aujourd'hui.

— Dans l'architecture des villes également, nous voyons le neuf l'emporter sur l'ancien. Quel est, à votre avis, le moment primordial de cette prépondérance du nouveau sur l'ancien?

— La nouvelle orientation du développement économique du pays, sa puissante industrialisation. Inscrivant sa sphère de préoccupations et de réalisations sur l'orbite des problèmes qui se trouvent à la base de la nouvelle économie socialiste, l'architecture industrielle marque encore plus nettement sa participation tant au plan de l'organisation territoriale qu'à celui de la réalisation d'objectifs importants.

L'architecture industrielle est, de par sa propre nature, fonctionnelle, se préoccupant de l'organisation de l'espace nécessaire aux diverses productions, de la garantie des conditions optimales de travail. Vu le volume particulièrement grand de ces constructions, les problèmes techniques, et surtout, les problèmes économiques acquièrent une prépondérance incontestable; n'empêche que les centaines et, parfois, les milliers de mètres couverts, les dizaines d'hectares placés sous une même toiture, les dizaines de mètres de hauteur, le jeu savant, correct et, fort souvent, magnifique, de ces volumes d'une ampleur considérable, caractéristique des nouvelles entreprises industrielles, ont une force impressionnante, émouvante.

— *La ville, espace destiné à l'habitat, au travail . . . mais aussi à la culture.*

— L'homme contemporain se caractérise par un degré élevé de développement spirituel et sa participation active à tous les programmes sociaux se solde par l'accumulation d'un potentiel latent dont la somme des déclenchements constitue justement l'acte de culture. L'architecture a essayé de définir et de déterminer ce cadre, de le rendre concret.

Les problèmes complexes que soulève cette catégorie de programmes formant une partie intégrante du phénomène culturel en Roumanie ont fait l'objet de recherches remarquables, que nous retrouvons concrétisées dans la gamme vaste et variée des édifices culturels: théâtres de drame ou musicaux, salles de concert, maisons de culture, clubs, studios expérimentaux, cinémas ainsi que de véritables complexes destinés à la radiodiffusion et à la télévision, etc.

— *Restons encore un peu dans le monde des chiffres . . .*

— En 1982, on comptait 276 maisons de culture syndicales et de la jeunesse, municipales et urbaines; de 1950 à 1982, le nombre des théâtres et des institutions musicales est passé de 57 à 149 et celui des places dans les salles de cinéma de 103 700 à 252 252.

Par suite de leur rôle spécial, ces édifices constituent des présences importantes dans le vaste processus de développement des villes de notre patrie; par leur emplacement dans les plans de systématisation, ils ont constitué des éléments principaux de composition de nouveaux centres urbains: le Théâtre National et l'Opéra de Bucarest, le Théâtre National de Tîrgu Mureş ou le Théâtre National de Craiova en sont quelques exemples éloquents.

Les maisons de la culture, véritables instruments de création et de transmission des valeurs, d'orientation et d'influence spirituelle-éducative, sont devenues tout autant d'édifices qui caractérisent la nouvelle orientation culturelle, dans presque toutes les villes du pays; elles sont les noyaux de centres culturels accessibles au plus large public, répondant aux exigences les plus variées, s'adaptant à une gamme de plus en plus vaste de moyens d'expression artistique.

— *Nous vous proposons un quatrième point de vue d'analyse de la ville: l'enseignement . . .*

— L'ample action de développement de l'enseignement de tous les degrés a eu pour suite naturelle une sensible augmentation du volume des constructions spécifiques. De 1949 à 1983, le nombre des jardins d'enfants est passé de 2 998 à 13 255, celui des unités scolaires de 19 062 à 29 365. Pendant cette même période, le nombre des élèves, pour 100 000 habitants, est passé de 1 257 à 1 996, celui des étudiants de 31 à 81. Dans ce contexte, le projet-type s'est imposé comme solution unique à haute efficience technique et économique et en harmonie avec les nécessités de l'enseignement scolaire et préscolaire.

Le complètement du réseau d'édifices destinés à l'enseignement secondaire et de lycée a exigé la réalisation d'écoles à profils spéciaux, où sont formés les cadres techniques nécessaires au développement de l'économie nationale. Le développement continuel de l'enseignement supérieur, la spécialisation et la modernisation permanentes des formes d'enseignement, de même que l'imbrication systématique des programmes d'enseignement avec les formes nouvelles de la recherche scientifique et avec les nécessités courantes

Immeuble de l'ensemble « Aviația » — Bucarest

Nouvelles constructions dans le centre de la ville de Tîrgu Mureș

Pavillon central de l'Institut Polytechnique — Bucarest

Station « Cap Aurora » sur le littoral de la mer Noire

Maison de culture des syndicats d'Oradea

Maison de culture de Suceava

Hôpital clinique de la ville de Bucarest

Hôpital départemental de Baia Mare

du processus de production se sont pleinement répercutés sur le contenu des thèmes nouveaux et, implicitement, sur la conception architecturale. En voici quelques exemples édifiants: l'Institut du charbon de Petroșani, l'Université de Timișoara, l'Institut pédagogique de Suceava, l'Institut polytechnique de Bucarest, l'Académie « Ștefan Gheorghiu », l'Institut de physique atomique de Măgurele, et bien d'autres encore, répandus sur tout le territoire du pays.

Tout cela a également déterminé l'apparition de groupes de foyers estudiantins — véritables quartiers urbains —, leur conception avérant un soin permanent de réaliser, pour chaque cas séparément, une inscription aussi adéquate que possible des volumes bâtis dans le paysage naturel environnant, une harmonisation aussi parfaite que possible avec l'ensemble des constructions de la ville, imprimant ainsi à ces complexes aussi un caractère de dotation urbaine.

— *Les recherches sont et resteront toujours actuelles. Nous vous proposons d'achever notre discussion sur ce thème à la fois éternel et toujours nouveau des recherches.*

— Les recherches actuelles en architecture ont tendance à en élargir le domaine où elle est appelée à créer de nouveaux langages qui soient en concordance avec nos connaissances scientifiques actuelles. Nous désirons la solution de l'édification de la société socialiste, non seulement comme une tâche matérielle, mais aussi comme attitude morale, en accord parfait entre l'individualité créatrice et la société. Le lien entre l'utile et le beau est l'essence même de l'architecture: le beau vers lequel nous tendons aujourd'hui réside dans l'harmonie des volumes qui se moulent avec sincérité sur le contenu fonctionnel, mettant en valeur, en expressions plastiques, nos propres matériaux et les procédés les plus avancés.

À la recherche du nouveau, nous retrouvons la tradition de notre peuple, sa spiritualité, tout ce qui constitue son essence: équilibre, optimisme, vivacité, sensibilité, douceur des formes, absence de toute emphase, humanisme profond.

Nous souhaitons que l'architecture contemporaine roumaine soit en mesure d'exprimer avec éloquence, dans un langage qui soit propre au peuple roumain, les efforts de ces quatre décennies de puissantes transformations politiques, sociales et économiques, les grands succès obtenus, qui constituent le fondement de l'avenir de notre patrie.

FLORIN COSTINESCU

LIVRES

200 jours plus tôt

Tel est le titre du livre paru aux éditions Scientifiques et Encyclopédiques de Bucarest et signé par Ilie Ceauşescu, Florin Constantiniu et Mihail E. Ionescu, docteurs en histoire, spécialistes des problèmes de la Seconde Guerre mondiale. Fondé sur une vaste documentation, ce livre relève le rôle joué par la Roumanie dans l'abrègement de la conflagration mondiale, l'acte du 23 Août 1944 étant non seulement le début d'une époque nouvelle dans l'histoire de notre pays, mais aussi, par ses conséquences stratégiques et politiques, un des événements décisifs de la lutte des peuples pour la défaite de l'Allemagne hitlérienne.

L'instauration du régime de dictature militaire et fasciste, en septembre 1940, et l'entrée de la Roumanie en guerre aux côtés de l'Allemagne hitlérienne, de 1941 à 1944, ont été — précisent les auteurs dans le premier chapitre — le résultat du contexte international, de la succession des événements de la période août 1939 — août 1940, qui ont conduit à un isolement politique total de la Roumanie. L'entrée dans l'orbite de Berlin, soulignent les auteurs, n'a pas été le fait d'une option libre de la Roumanie; elle s'est produite sous la contrainte de réalités politiques et militaires inexorables. La Roumanie n'a pas choisi l'alliance avec l'Allemagne; elle a été obligée de l'accepter.

Cette collaboration temporaire avec l'Allemagne nazie s'opposait à toute la politique antérieure de la Roumanie, ainsi qu'aux intérêts et aux sentiments du peuple roumain, provoquant de vives réactions dans les rangs des forces politiques démocratiques de la société roumaine. Sous la direction du Parti Communiste Roumain, ces forces allaient réaliser la coalition de partis et d'organisations politiques la plus ample de l'histoire de la Roumanie, qui, grâce à la révolution de libération sociale et nationale, antifasciste et anti-impérialiste déclenchée le 23 Août 1944, a renversé le régime de dictature; par le même acte notre pays se ralliait à la coalition antihitlérienne.

« Un événement étonnant », « un acte extraordinaire », « un coup terrible », aux « conséquences incalculables », « un exemple à suivre », « un coup fatal porté au Reich », « un fait plus qu'héroïque » : telles sont quelques-unes des expressions par lesquelles on caractérisait à l'étranger la volte-face du peuple roumain d'août 1944. Elles mettent en évidence l'importance internationale de la révolution roumaine, ses conséquences stratégiques, politiques et économiques extraordinaires sur le déroulement de la Seconde Guerre mondiale. L'acte du 23 Août 1944 a été une initiative exclusivement roumaine, énergiquement concrétisée par toute notre nation, mobilisée et dirigée par le parti communiste; il a eu lieu sans aucun accord préalable avec les Alliés sur le moment et les modalités de son déroulement. La Roumanie a pris les armes pour défendre son indépendance, sa souveraineté et son unité, non pas à un moment de l'agonie du Reich (car, ainsi qu'il était dit dans les documents du temps, « la défaite de l'Allemagne ne s'était pas encore nettement précisée ») mais au moment où les intérêts nationaux fondamentaux lui imposèrent une telle conduite.

Le ralliement de la Roumanie à la coalition antihitlérienne, la dislocation de tout le système militaire allemand en Europe du Sud-Est, la privation du Reich des carburants provenant du bassin pétrolifère de la Roumanie et d'autres produits, la crise politique en chaîne déclenchée en Bulgarie, en Hongrie et en Croatie ce sont là les conséquences de l'acte du 23 Août 1944, qui ont abrégé la durée de la guerre d'environ 180 à 200 jours, épargnant à notre continent nombre de nouvelles victimes, de destructions et de souffrances.

Expression de la volonté des Roumains d'être libres et indépendants, de leur refus ferme de toute ingérence étrangère dans leur propre destinée, l'acte de la Roumanie a eu des conséquences décisives du point de vue stratégique, arrachant au front allemand de l'Europe orientale, dans un intervalle de temps extrêmement bref (8 jours), une superficie d'environ 150 000 km² qui, vu ses obstacles naturels (montagnes, cours d'eau, etc) permettait une défense prolongée. Une importante translation de fronts s'est ainsi produite, l'armée soviétique reprenant l'offensive à 600 ou 900 km de distance de la ligne du front qui existait aux premiers jours de l'insurrection roumaine.

Pour traverser, en combattant, la Plaine Roumaine, à partir de la ligne fortifiée Focşani — Nămoloasa — Galaţi et jusqu'à Turnu Severin, il aurait fallu — compte tenu du rythme d'avance moyen journalier des opérations et de la situation militaire concrète de Roumanie — 90 jours environ. En y ajoutant le temps nécessaire pour préparer une nouvelle opération, on obtient un total de 115 à 120 jours, représentant l'intervalle de temps présomptivement nécessaire pour lancer l'opération de percée des Carpates méridionales et de la zone sud des Carpates Occidentales. L'exécution de l'opération proprement dite aurait pris 20 à 25 autres jours. Selon ces calculs, le franchissement du barrage montagneux carpatique aurait pris 135 à 145 jours de combats acharnés contre les troupes hitlériennes, lesquelles, ainsi qu'allaient le prouver les opérations ultérieures, s'accrochaient désespérément à chaque obstacle naturel. Il s'agit donc de près de cinq mois que l'insurrection roumaine a arrachés à la guerre dans cette partie de l'Europe, contrôlant et utilisant les Carpates roumaines au bénéfice des Nations unies. En ajoutant ces jours aux 45 ou 55 présumés pour la percée de la ligne fortifiée entre les Carpates et le Danube (Focşani—Nămoloasa—Galaţi), on aura le total de 180 à 200 jours de moins pour la durée de la Seconde Guerre mondiale en Europe, réduction rendue possible par l'acte historique du 23 Août 1944, qui a marqué en même temps l'adhésion immédiate et totale de la Roumanie à la coalition antihitlérienne.

Une autre conséquence de cet événement, d'une importance politique considérable pour la situation en Europe du sud-est a été l'accélération des crises politiques dans les pays satellites de l'Allemagne hitlérienne. « Le passage de la Roumanie du côté des Alliés — déclarait à l'époque le premier-ministre britannique Winston Churchill — a offert aux Russes un avantage extraordinaire; ils atteindront Belgrade, Budapest et, probablement, Vienne, avant que les puissances occidentales n'aient percé la ligne Siegfried. »

Le livre met en évidence la contribution de l'armée roumaine sur les fronts de Hongrie, Tchécoslovaquie et Autriche et l'immense effort de guerre de la Roumanie pour la défaite du IIIe Reich, tout en réfutant, sur la base de données exactes, certaines appréciations incorrectes qu'on avait faites à l'époque concernant son action courageuse. Durant les 260 jours au cours desquels la Roumanie a engagé dans la lutte près de 540 000 militaires, les troupes roumaines ont parcouru plus de 1 700 km (depuis la mer Noire jusqu'en Bohême), traversé 20 massifs montagneux importants, forcé 12 grands cours d'eau, libéré plus de 3 800 localités, dont 131 villes, provoqué à l'ennemi des pertes équivalant à l'effectif de 14 divisions. Les pertes en hommes de notre pays ont été de près de 170 000 militaires (morts, blessés et disparus), et son apport économique s'est monté à un milliard de dollars, ce qui a valu à la Roumanie, selon les estimations du temps, la quatrième place parmi les pays ayant contribué à la défaite du fascisme.

Le volume suggestivement intitulé *200 de zile mai devreme* (« 200 jours plus tôt ») offre une image véridique du déroulement et de l'ampleur de l'acte roumain historique du 23 Août 1944, de son importance dans le contexte de la lutte des peuples pour la liberté et l'indépendance.

CONSTANTIN GHEORGHE

Un événement décisif

Récemment paru aux Editions Politiques de Bucarest, le volume intitulé *Ecoul internaţional al revoluţiei din august 1944 şi al contribuţiei României la războiul antihitlerist* (« L'Écho international de la révolution d'août 1944 et de la contribution de la Roumanie à la guerre antihitlérienne ») est un recueil de documents — déclarations officielles, documents militaires et diplomatiques, nouvelles et commentaires des postes de radio et des agences de presse, articles parus dans la presse — qui constituent autant de témoignages éloquents du grand exploit militaire et de la grande victoire remportée par le peuple roumain, il y a quarante années.

« Cet acte révolutionnaire, estime dans l'introduction le général-colonel Constantin

Olteanu, ministre de la Défense — a représenté le point de convergence de deux orientations politiques fondamentales, qui ont dominé l'histoire de la Roumanie dans l'entre-deux-guerres: l'attitude ferme de l'État national unitaire roumain concernant la sauvegarde de l'indépendance et de la souveraineté nationales, de son intégrité territoriale, et la lutte des forces socio-politiques antifascistes, communistes en tête, contre le fascisme international et ses agents dans notre pays. »

La décision pleinement souveraine du peuple roumain, telle qu'on la trouve exprimée dans ces documents politiques émanant des plus hauts forums officiels, a suscité un vif intérêt dès les premières heures qui suivirent le déclenchement des événements. L'adhésion de la Roumanie à la coalition antihitlérienne fut saluée avec joie et satisfaction, et considérée comme « un acte décisif », « un événement déterminant », « un acte extraordinaire » à grand impact sur le déroulement ultérieur de la Seconde Guerre mondiale.

Les documents mettent en évidence les conséquences stratégiques, logistiques et politiques de l'événement de 1944. Ils soulignent que l'action de la Roumanie a rendu impossible le maintien par les troupes allemandes de la ligne Focşani—Nămoloasa—Galaţi (qui s'appuyait sur les Carpates et le Danube), tout en permettant à l'armée soviétique d'avancer rapidement vers la Péninsule Balkanique et — en passant par la Hongrie — vers Vienne. Cette brèche pratiquée dans le dispositif allemand a déterminé la formation du « plus grand flanc ouvert que la guerre moderne a jamais connu dans l'histoire, et une impressionnante translation de fronts, qui a permis aux troupes soviétiques d'effectuer une véritable marche stratégique le long du territoire roumain libéré par les forces insurrectionnelles. Fonctionnant sans aucune défection, l'armée roumaine a assuré le contrôle des défilés des Carpates et d'une tête de pont de Transylvanie, ce qui a mis en échec les tentatives des armées hitlériennes et horthystes d'organiser leur défense à l'abri de cet obstacle naturel. « La côte de la mer Noire est ouverte, disait-on dans un commentaire du journal londonien *Evening Standard* du 28 août 1944. La ligne potentielle de défense entre Focşani et Galaţi a été dépassée, mais tout cela s'efface devant l'importance de la prise, par les Roumains, des défilés des Carpates. Mettant à profit des conditions similaires à celles de Monte Cassino, en Italie, les Allemands auraient pu se retirer dans les défilés et les défendre du haut des cimes montagneuses qui les dominent... Or, ce sont les Roumains qui tiennent ces défilés. »

L'acte de la Roumanie a également mené à la dislocation du dispositif politique allemand d'Europe, car la Bulgarie et la Finlande n'ont pas tardé à suivre l'exemple de la Roumanie. De nombreux documents inclus dans le volume relèvent les graves conséquences que la perte du contrôle allemand sur le pétrole et les céréales roumains a entraînées pour l'économie de guerre du IIIe Reich. « L'Allemagne vient de perdre son unique source de ravitaillement en pétrole », annonçait Radio Londres le 24 août 1944.

Le coup porté à l'Allemagne par la dissolution de son dispositif militaire dans cette partie de l'Europe et par la perte de sa principale source de pétrole et d'autres matières premières a accéléré l'écroulement du Reich; par là, la révolution roumaine s'avère l'un des événements décisifs de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Au cours des premiers jours de l'insurrection, la Roumanie a engagé non seulement toute son armée (465 500 soldats), dans la lutte, mais aussi des formations patriotiques, sans aucun soutien direct humain ou technique du dehors et dans des conditions internationales favorables à la lutte de libération nationale et sociale. La sortie de la Roumanie de la guerre antisoviétique a marqué, en même temps, son ralliement, avec tout son potentiel, à la coalition antihitlérienne. Depuis le 23 Août 1944 et jusqu'au 12 Mai 1945, la Roumanie a engagé sur le théâtre de lutte des effectifs importants, devenant, du fait de leur contribution à la défaite de l'Allemagne hitlérienne, un cobelligérant de fait, même si, en 1946, la Conférence de paix de Paris lui a refusé ce statut. En effet, ainsi qu'affirmait le représentant de la Tchécoslovaquie à la Commission militaire pour la Roumanie dans le cadre des débats sur le traité de paix, « la contribution de l'armée roumaine à la victoire a été incomparablement plus grande que celle, de l'Italie, par exemple, qui a été reconnue comme État cobelligérant. » Pour mieux

faire ressortir la proportion, affirme-t-on encore dans le document susmentionné, « on doit compter avec le nombre de la population: la Roumanie, avec une population de 14 millions d'habitants, a engagé successivement dans la lutte de 15 à 29 divisions (en fait, 39 divisions — N. Réd.), alors que l'Italie, avec 47 millions d'habitants, n'a pu engager que 6 divisions. »

Preuves péremptoires de la reconnaissance de la lutte et des sacrifices du peuple roumain pour la défaite du fascisme, les documents réunis dans ce volume viennent invalider les affirmations et les interprétations tendancieuses que l'on trouve dans certains ouvrages parus à l'étranger, qui contestent ou minimisent l'importance internationale de l'action courageuse menée par la Roumanie il y a quarante années, tentant ainsi de frustrer le peuple roumain d'une page glorieuse de son histoire. La révolution roumaine d'août 1944, souligne-t-on dans l'introduction, a été un acte de création historique authentique, qui a exprimé le point culminant de la lutte de libération du peuple roumain, ses intérêts, ses idéaux, ses aspirations et sa résolution inébranlable d'être indépendant et souverain, maître de ses propres destinées.

GEORGE TISĂU

Les Livres populaires — une nouvelle recherche

Un intéressant recueil d'études littéraires — *Cărţi populare şi cultură românească* (« Livres populaires et culture roumaine »), Éditions Minerva — est récemment paru sous la signature de Cătălina Velculescu, chercheur à l'Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu » de Bucarest. Ces études s'inscrivent dans le sillage d'une plus ancienne et illustre tradition culturelle visant à faire connaître les livres populaires qui ont circulé dans l'espace social roumain lors des premiers siècles d'existence étatique. Des recherches médiévales ou concernant le siècle des Lumières, en littérature, linguistique, peinture ou art monumental, en musique ou philosophie et éthique, ont défini successivement les traits spécifiques de la culture roumaine et l'ont circonscrite, dans la limite du possible, par rapport à la culture des peuples voisins, en en établissant les inhérentes interférences réciproques.

Comme les débuts de la vie littéraire ont, tout naturellement, été intimement dépendants de l'évolution de la langue roumaine, de l'affirmation de sa structure latine et de ses disponibilités expressives, de même que des rapports entre la langue parlée par le peuple dans le cadre de la culture orale et la langue écrite employée dans les chancelleries ou dans l'exercice du culte, bon nombre de recherches se sont proposées d'en élucider les aspects linguistiques. Les investigations portant sur la culture orale ont mis en évidence le rôle des productions anonymes dans la constitution du folklore littéraire ou, plus exactement, de la valeur littéraire du folklore, notamment au sein d'une population où ceux qui savaient lire et écrire étaient à l'époque peu nombreux. L'intérêt pour l'étude des formes et des genres littéraires — oraux ou écrits — ne tarda pas à se manifester. La circulation des récits et des contes — créés dans l'aire de culture roumaine ou adoptés et adaptés de l'aire orientale ou de celles sud-est européenne, septentrionale et ouest-européenne — fut analysée, et l'est encore, avec une méritoire minutie bibliographique-documentaire. D'autant plus appréciés furent les premiers textes ayant une valeur littéraire et, dans ce contexte, les livres populaires (destinés à ceux qui savaient lire et écrire et auxquels, souvent, on doit la transmission orale de ces productions parmi ceux qui ne le savaient pas). De nombreux érudits et historiens se sont employés à les découvrir, à les inventorier, à les authentifier et à les évaluer, du point de vue de la langue littéraire surtout. Plus tard, ce fut le tour des exégèses stylistiques et autres visant à déchiffrer à l'intérieur de l'horizon culturel roumain, les significations des livres populaires, du roman et de la littérature populaire en général. C'est dans cette dernière direction que s'inscrivent les recherches de Nicolae Cartojan, Nicolae Iorga-

Dan Simonescu, G. Mihăilă, Virgil Cândea, Mircea I. C. Chiţimia, Al. Duţu, Ov. Papadima, Dan Zamfirescu, Mircea Muthu, Mihai Moraru, Cătălina Velculescu. Nous ne pouvons, hélas, citer aucune bibliographie sur ce thème toujours plus souvent abordé ces dernières décennies.

Dans le volume dont il est question ici, Cătălina Velculescu apporte quelques contributions notables. Par leur transmission orale, les textes littéraires (récits, contes, légendes, romans) ont subi, même dans le cas des productions savantes, des modifications qui témoignent de la mentalité populaire. En même temps, pour une population habituée plutôt à l'expression iconique qu'à la lecture, les rapports entre l'expression picturale et la signification des personnages littéraires deviennent symptomatiques. L'auteur analyse, en ce sens, la parabole de la *licorne* dans le roman *Varlaam şi Ioasaf* (« Barlaam et Joasaph ») et la symbolique à laquelle les différentes variantes de cette parabole ont donné naissance dans des œuvres picturales. L'examen comparatif porte sur des icônes et des fresques — d'inspiration byzantine ou tenant de l'esprit des Lumières — se trouvant sur le territoire roumain ou appartenant aux pays voisins. Un rôle important revient dans la constitution de cette littérature aux copistes aussi bien qu'aux traducteurs, qui ne se contentaient pas de rendre mot-à-mot des textes connus, de circulation européenne ou orientale. Les analyses comparatives faites par l'auteur dans plusieurs études entre la culture orale et les variantes des livres populaires, entre les langages et les styles employés et l'écriture d'illustres personnalités — tels que Miron Costin, Dimitrie Cantemir, Constantin Cantacuzino ou Neagoe Basarab (dans ses *Învăţături către fiul său Teodosie* — « Conseils à son fils Théodose ») — mettent en lumière les éléments authentiques d'une matrice culturelle roumaine.

Les livres populaires — tels que *Alixăndria* (« Le Roman d'Alexandre »), *Fiziolog* (« Le Physiologiste »), *Varlaam şi Ioasaf*, *Proloagele* (« Les Prologues »), *Voinicul şi moartea* (« Le Soldat et la Mort»), *Esopia* (« La Vie d'Ésope »), *Floarea darurilor* (« La Fleur des vertus »), *Genoveva* (« La Légende de Geneviève de Brabant ») et *Albina* (« L'Abeille ») — offrent par leur symbolique implicite une véritable source de méditation philosophique, morale, esthétique, voire scientifique. Cătălina Velculescu examine les différentes variantes et éditions des livres populaires, la personnalité de ceux qui les ont traduits et interprétés, dans diverses périodes de l'évolution culturelle, le rôle des copistes et celui des institutions de culture où ces textes furent multipliés et, surtout, leur circulation dans toutes les provinces roumaines.

L'auteur aboutit à la conclusion que la circulation écrite et celle orale sont des modalités inséparables de l'existence et de la transmission d'une mentalité, et que les livres populaires ont été dans l'ancienne culture roumaine un important moyen de l'impact culturel du milieu intellectuel urbain sur le milieu rural, du livre sur l'homme. Il est de même à signaler que l'auteur a également découvert une nouvelle variante du *Fiziolog* (le manuscrit 2513 de la Bibliothèque de l'Académie roumaine), véritable manuel de symbolique médiévale (intégralement reproduit dans l'annexe du volume).

L'ouvrage s'achève par un chapitre inédit, intitulé *Une sociologie du public: Livres roumains avec des listes de souscripteurs*, de la première moitié du XIXe siècle. Il s'agit de l'analyse sociologique des listes de ceux qui, payant d'avance un certain nombre d'exemplaires, soutenaient de la sorte l'édition d'un livre. On a trouvé de telles listes pour 39 livres (publiés entre 1815 et 1853), comprenant 12 097 souscripteurs pour 21 276 volumes. L'analyse des chiffres, réalisée sur l'ordinateur, a donné différentes distributions des données respectives. Il va de soi que les personnes d'un haut rang social et les ecclésiastiques représentent la plus importante catégorie des souscripteurs d'ouvrages de philosophie, de morale et de pédagogie. Dans la période suivante c'est le nombre des personnes aux professions ordinaires qui augmente, en même temps que le poids du caractère scientifique, littéraire, historique des ouvrages. La recherche a également analysé la distribution selon la profession, le genre des livres, l'époque, dans les différentes provinces à population roumaine. Y sont ainsi indiqués les livres qui ont enregistré une grande circulation, tout comme la dynamique des changements qui ont eu lieu dans la vie culturelle et dans la mentalité des

diverses couches des provinces roumaines.

En dehors de l'élucidation de certains problèmes de théorie de la culture, le livre de Cătălina Velculescu ouvre donc aussi de nouvelles directions aux recherches littéraires, ethnologiques et sociologiques.

PAUL CARAVIA

L'Histoire de la culture dans une synthèse roumaine

Le professeur Ovidiu Drimba vient de couronner les essais et les études comparées qu'il a publiés pendant une quarantaine d'années — dont: *Filosofia lui Blaga* (« La Philosophie de Blaga »), *Eseiști spanioli* (« Essayistes espagnols ») et *Pagini despre cultura europeană* (« Pages sur la culture européenne ») — par la récente parution du premier volume de *Istoria culturii și civilizației* (« L'Histoire de la culture et de la civilisation »). * La division en quatre volumes est dictée surtout par des raisons d'ordre éditorial, car les grandes divisions — civilisation et culture antiques, médiévales, modernes et contemporaines — sont relativement conventionnelles. Le premier volume reflète les idées du professeur Drimba au sujet de la signification des concepts de culture et de civilisation, ainsi que des critères de classement selon des types de ces sommes d'événements appartenant à différents peuples et communautés ethniques ou à certaines époques historiques.

Pour ce qui est du monde antique, l'auteur distingue les entités suivantes, distinctement structurées: les cultures et les civilisations préhistoriques, de Mésopotamie, d'Égypte, hébraïques, de Perse, de l'Inde, de la Chine, du Japon, des Aztèques, des Incas, mayas, minoennes, grecques, étrusques, romaines et dacogètes. Comme on le voit, Ovidiu Drimba abandonne la perspective eurocentriste pour une vision globale et d'intercommunication réelle (là où et lorsque de tels processus ont eu lieu). La définition d'un ensemble de civilisation et de culture ayant acquis un statut distinct dans l'évolution historique exige des analyses minutieuses et des justifications argumentées, surtout lorsque cet ensemble s'est constitué par la synthèse de plusieurs éléments traditionnels, appartenant soit à des peuples différents (tel, par exemple, l'ensemble de la culture et de la civilisation de Mésopotamie, auquel ont contribué les Sumériens, les Sémites, les Akkadiens et les Assyriens), soit à des régions ethnographiques diverses, telles que l'Europe méditerranéenne, l'Asie orientale, l'Amérique centrale ou l'Afrique du Nord. Sur ces territoires, différents peuples se sont succédé, différents types de civilisation et de culture ont interféré, des traditions spécifiques et des modèles génériques se sont conservés, différentes races se sont transformées en de nouvelles formations ethnographiques ou étatiques, des époques à profil culturel original se sont délimitées. L'exemple de la Thrace est illustratif pour de telles confluences, malgré les controverses qui persistent à son sujet. D'autre part, l'exemple de l'Empire romain fait voir comment une civilisation et une culture spécifiques posent leur empreinte sur la vie de tant d'autres peuples, générant de la sorte de nouvelles configurations historiques. Il existe pour ce domaine, une riche littérature et l'auteur roumain s'est chargé, dans son entreprise, de soumettre à une rigoureuse sélection les données documentaires et les interprétations bibliographiques, afin de circonscrire des ensembles de civilisation et de culture légitimés et attestés du point de vue historique.

Le professeur Ovidiu Drimba ne s'est pas proposé d'apporter de nouvelles précisions au problème du rapport théorique civilisation-culture. Décantant cependant les conceptions avancées par de plus anciennes ou plus récentes théories de la philosophie, de l'anthropologie et de la sociologie de la culture, il s'arrête à des définitions et à des caractérisations qui lui permettent de se retrouver dans l'immense matériel documentaire et de

* Aux Éditions Scientifiques et Encyclopédiques, Bucarest 1984, 850 pages et 100 pages de planches en couleur et en blanc et noir.

faits offers par l'histoire de l'humanité. En tout cas, son ouvrage n'ignore pas qu'entre les deux aspects de la réalité historique — la culture et la civilisation — un rapport dialectique s'établit qui explique, d'une part, l'aventure de l'esprit au cours de sa longue évolution vers l'accomplissement et l'objectivation (la culture) et, d'une autre, les déterminations que les propres accomplissements (la civilisation), une fois matérialisés, exercent sur le projet intellectuel et les œuvres spirituelles dans leur ensemble. Les critères d'évaluation du phénomène de la civilisation embrassent, entre autres, des références à l'habitation, aux constructions d'intérêt public ou aux monuments, aux réalisations technologiques, aux activités d'organisation sociale, administrative, politique, militaire, juridique ou éducative. La culture, par contre, est évaluée à travers les principaux actes, œuvres et personnalités présentant de l'importance dans le domaine de la vie spirituelle et intellectuelle, dans celui de la communication entre les hommes, comme par exemple: les coutumes, les croyances, l'ornementation, le divertissement, la connaissance scientifique, la méditation philosophique, artistique et morale.

Plusieurs chapitres de l'ouvrage s'achèvent par des pensées qui acquièrent souvent une valeur de synthèse pour les cultures présentées et pour les influences exercées sur elles par les différentes configurations historiques. L'auteur en souligne les traits les plus importants et analyse les réalisations spécifiques de chaque civilisation et de chaque culture, les constructions de villes (chez les Étrusques), les œuvres philosophiques, littéraires-artistiques ou scientifiques d'envergure, ou les actes administratifs et politiques essentiels.

Grâce à sa formation intellectuelle — l'auteur est philosophe et philologue — les considérations concernant la sphère de la culture bénéficient d'une analyse plus nuancée et imprégnée de nouvelles significations originales. Par contre, dans les pages consacrées aux processus civilisateurs, ce qui l'emporte c'est la discription scrupuleusement vérifiée dans les sources documentaires et succinctement corrélée avec les visions de l'horizon de la culture.

Ovidiu Drimba accorde l'attention requise aux civilisations moins explorées par le passé, mais qui ont suscité l'intérêt de nombreux spécialistes de notre siècle. Il s'agit des civilisations aztèques, inca, maya, minoenne, hébraïque, étrusque et géto-dace. Dans la présentation de cette dernière sont synthétisées des informations historiques, archéologiques et d'exégèse des mythes antiques, provenant de recherches récentes. Dans la bibliographie sont mentionnés non seulement des auteurs roumains, tels que Mircea Eliade, I. I. Russu, Vasile Pârvan, Ion Horațiu Crișan, Hadrian Daicoviciu, Dumitru Berciu, Emil Condurachi, Radu Florescu, Mihai Gramatopol, Dimitrie Protase, Gheorghe Mușu, etc., mais aussi les ouvrages classiques et récents fondamentaux pour chaque type de civilisation décrit.

Le premier volume de *Istoria culturii și civilizației* s'arrête au début de notre ère. L'annexe comprend un tableau graphique qui essaie de donner une image de l'« évolution de la civilisation dans l' antiquité », en présentant sur la verticale les quinze régions du monde où se sont développés les différents cycles de civilisation et sur l'horizontale la succession des périodes temporelles jusqu'au seuil de notre ère. On obtient une image synchronique des composantes caractéristiques de ces civilisations, d'où l'on déduit des parallèles significatives entre des régions éloignées les unes des autres, concernant, par exemple, l'apparition des villes-cités, de la roue, du traitement des métaux ou des chefs-d'œuvre monumentaux.

C'est, pour la culture roumaine, une œuvre d'une noble maturité.

PAUL CARAVIA

L'Art de Brâncuși

La complexité d'une œuvre peut être validée par la fréquence et la diversité des approches postérieures. La création du sculpteur roumain Constantin Brâncuși — l'une des démarches artistiques les plus viables et les plus importantes de notre siècle — en offre la preuve pertinente. Des interprétations critiques, des études et des

monographies (élaborées tant dans notre pays qu'à l'étranger) enrichissent chaque année la bibliographie exégétique de l'œuvre brancusienne. Le récent livre de Nina Stănculescu, *Izvoare şi cristalizări în opera lui Brâncuşi* (« Sources et cristallisations dans l'œuvre de Brâncuşi »), paru aux Éditions Scientifiques et Encyclopédiques de Bucarest, constitue, lui aussi, un exemple à l'appui de cette affirmation. L'ouvrage se propose, en essence, d'établir la meilleure perspective d'approche et d'interprétation de la création brancusienne capable d'en décanter le spécifique. Il s'agit de relever la qualité de ferment de l'œuvre de Brâncuşi dans un contexte donné, ainsi que l'ampleur de cette création, qui est une réponse aux troubles artistiques les plus aigus de l'époque. D'où l'existence, dans l'ouvrage, de deux chapitres distincts, concernant respectivement les « sources » et les « cristallisations ».

Excluant une série de divagations marginales, l'exégète remonte le cours de l'histoire de l'art jusqu'à la « mimesis » grecque et à l'esthétique orientale de la « tasse de thé », pour définir la création de Brâncuşi comme une synthèse originale de l'art de plusieurs siècles et d'une aire spirituelle surprenante par sa diversité géographique. Nous assistons ainsi à la découverte progressive de déterminations et d'acquis inédits, d'accumulations et d'interférences philosophiques et artistiques entre l'Occident et l'Extrême-Orient présents chez Brâncuşi. Une bonne occasion pour l'auteur de mettre en évidence l'évolution historique de l'idée du beau et ses matérialisations dans l'œuvre du sculpteur roumain, qui tiennent à la fois de l'archaïque et du moderne. Voyant dans l'idéal de l'« Homo aestheticus », exprimé dans la célèbre sculpture *La Sagesse de la terre*, l'aboutissement de cette idée du beau, l'auteur passe au chapitre des « cristallisations ». Ici, Nina Stănculescu s'arrête à trois des titres essentiels de la création qui fait l'objet de son investigation (leurs variantes comprises); *Le Baiser*, *Le Commencement du monde* et la *Colonne sans fin* et en donne une analyse pertinente les plaçant dans le contexte de l'œuvre de l'artiste.

À ce propos, une comparaison avec l'art des Grecs anciens s'avère opportune, à tous les égards: alors que ceux-ci se proposaient, du moins dans la sculpture, de représenter une idée (ou plusieurs) selon, pour citer le chercheur, une « mimesis anthropomorphe », l'art du XXe siècle, et notamment celui de Brâncuşi, abandonne l'« idée », optant pour l'eurythmie de la plastique pure. Encore que ce bond soit immense et spectaculaire, il n'apparaît pas moins comme l'expression d'une nécessité qui est — de même que la signification qui en découle — très bien déterminée. Il ne s'agit pas là de revaloriser la sculpture antique à partir d'une perspective plus terrestre (ou, pire, de la nier injustement), mais d'y découvrir des significations nouvelles, insoupçonnées. Par sa démarche, Brâncuşi a enlevé, avec une étonnante audace, les obstacles placés devant la « pure plasticité » selon l'expression de Nina Stănculescu.

Plus question, aujourd'hui, d'être surpris en voyant coexister, chez Brâncuşi, les motifs folkloriques roumains revitalisés, les formes archaïques de l'Antiquité et les expériences cubistes ou tout simplement constructivistes. Dans la sculpture de Brâncuşi, les piliers de la maison paysanne roumaine, par exemple, acquièrent, par la sublimation des motifs, la physionomie des colonnes antiques ou la spiritualité des volumes orientaux; harmonie, inédit, synthèse et ouverture spirituelle y concourent pour réaliser un univers fabuleux. Sur ce terrain, la comparaison avec Rodin, qu'entreprend l'auteur, contribue à mieux situer Brâncuşi dans son époque et à établir son rôle de ferment artistique, capable d'imposer une nouvelle manière de concevoir l'art, et partant l'ancienne « idée » grecque. Créant une œuvre autonome et intensément suggestive, libérant « la forme », il a stimulé et entraîné vers de nouveaux horizons les efforts créateurs de quelques générations d'artistes de notre siècle. Si nous en mentionnons, avec l'auteur, Moore, Arp, Noguchi, Wotruba, Hajdu, Lardera, Bill et Hepworth — c'est pour préciser encore plus nettement la place et le rôle considérables de Brâncuşi dans le devenir contemporain de la sculpture. Henry Moore a même déclaré que « Brâncuşi a eu la mission spéciale de nous rendre à nouveau conscients de la forme ». En d'autres termes, l'auteur du triptyque de Tîrgu Jiu a fait parvenir tout un monde à une conscience supérieure de la « forme ». Achevant avec cette démonstration pertinente, son «Regard à travers le temps » et son livre, Nina Stănculescu souligne que, par son

œuvre — chapitre distinct et capital de l'art universel —, issue de ce « trésor roumain de sagesse et de beauté accumulé le long des siècles, Brâncuşi fructifie aujourd'hui pour toute l'humanité ».

VAL. UNGUREANU

La Littérature roumaine à l'époque de la Renaissance

Dan Horia Mazilu appartient à une pléiade de chercheurs qui s'emploient, ces derniers temps, à présenter notre littérature ancienne sous un jour nouveau. Connu comme un exégète avisé de la période des premiers écrits roumains — *Udriste Năsturel, Cronicari munteni* (« Chroniqueurs valaques »), *Varlaam şi Ioasaf. Istoria unei cărţi* (« Barlaam et Joasaph. Histoire d'un livre »), *Barocul în literatura română din secolul al XVIII-lea* (« Le Baroque dans la littérature roumaine du XVIIIe siècle ») — l'auteur entreprend, cette fois-ci encore, une recherche téméraire, à savoir d'identifier les éléments de facture renaissante dans la littérature roumaine pendant la période qui va du début du XVIe siècle jusqu'au milieu du siècle suivant. Vu le but de sa recherche, Mazilu ne prend pas en considération tous les phénomènes susceptibles d'être inclus dans l'ensemble culturel renaissant. Opérant, dans le cadre de « l'inventaire littéraire », une sélection restrictive, il n'insiste que sur quelques éléments qui peuvent configurer, à son avis, « le moment post-byzantin et le moment autochtone », soit les deux composantes fondamentales de la synthèse roumaine de facture renaissante.

Les ouvrages sur lesquels sa démonstration prend appui sont *Viaţa lui Nifon* (« La Vie de Nifon »), de Gavril Protul, et *Învăţăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie* (« Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Theodosie »), ainsi que les écrits des moines érudits Macarie, Eftimie et Azarie. À lui seul, ce choix suffit pour justifier le caractère, par excellence polémique, de la démarche de Dan Horia Mazilu. C'est que, dans l'optique de l'historiographie antérieure, la littérature de ce genre ne pouvait pas, sauf quelques exceptions, accéder à la modernité, à une actualité vivante. D'où aussi un certain appauvrissement de notre patrimoine culturel, du fait de la marginalisation des textes mentionnés, ainsi que d'autres, tous écrits en slavon, la langue religieuse et de chancellerie de l'époque. Mais l'opposition entre le slavon et le latin à l'époque ancienne est un faux problème. Il est bien connu que, au moyen âge, un certain contexte historique a obligé l'esprit roumain à emprunter, selon l'expression d'un historien de la littérature, un habit étranger. Toujours est-il que le vieux-slave adopté par les érudits autochtones ne fut qu'un instrument linguistique de circonstance dans l'évolution d'une littérature dont les débuts — comme l'ont établi les recherches les plus nouvelles et les plus autorisées — se placent légitimement, par les écrivains d'expression latine, à l'époque protoroumaine. Usant d'opinions et d'arguments très fermes l'auteur rejette péremptoirement le préjugé de l'impropriété de l'habit slavon et replace par là des ouvrages injustement ignorés dans leurs droits légitimes. Pareille position nous semble par excellence constructive. Au lieu du tableau amorphe et scolastique de titres, d'un immobilisme factice, que propose l'histoire littéraire traditionnelle, Mazilu découvre des « œuvres » ou, autrement dit, la « création ». Il restitue par là à notre culture une période créatrice d'une effervescence remarquable. La vision étroite et parfois aberrante de certaines histoires de la littérature conservatrices est ainsi réduite à néant par une documentation et une investigation presque exhaustives. L'auteur refait des tracés sur le plan horizontal aussi bien que vertical, il reconstitue les chaînons des connexions, cherche les ouvertures culturelles vers l'extérieur, dissipe les confusions et les interprétations dogmatiques ou tendancieuses, découvre des causes et des mobiles profonds de l'évolution, note les « croissances et décroissances », les acquis au plan spirituel.

Se proposant de démontrer l'existence d'une Renaissance roumaine, le chercheur devait, avant tout, anéantir le mythe d'un

moyen âge autochtone illogiquement prolongé, par certains auteurs, jusqu'au seuil de l'époque moderne. C'est ce qu'il fait d'ailleurs, estimant qu'après le XVIe siècle on ne saurait plus parler d'un moyen âge roumain. Partant, logiquement, de l'idée que chaque culture a son propre rythme d'évolution, l'auteur aboutit à la conclusion que telle est justement la cause des moments de synthèse distincts. D'où la réplique qu'il donne à ceux qui invoquent les soi-disant retards ou décalages chronologiques entre l'apparition de certains courants ou mouvements culturels européens et leurs échos dans notre espace. Mais est-ce que les créations spirituelles des différentes zones doivent être forcément synchroniques? Certainement pas! Dans ce cas, une investigation loyale de la culture roumaine ancienne peut se passer des efforts visant à lui trouver des ressemblances avec les formes de culture occidentales. En fait, Mazilu — par son option méthodologique et sa vision culturelle et idéologique — touche ici à un point névralgique. Pour pouvoir parler d'une Renaissance roumaine authentique, aux déterminations précises et spécifiques, de souche spirituelle byzantine, il lui faut encore éliminer un préjugé, une inertie d'interprétation. Il s'agit de la théorie de l'eurocentrisme, à cause de laquelle nombre de formes et de constructions culturelles roumaines ont été ignorées, sinon invalidées. Et Mazilu de citer, à l'appui de ses propres arguments, le réputé byzantinologue roumain Victor Papacostea: « Ce n'est que lorsqu'on écrira une histoire universelle dont le centre de gravitation sera l'Orient, que l'européanisme des Roumains sera reconnu ».

Le mérite du chercheur est, d'une part, d'avoir intégré l'évolution de notre culture au contexte européen et, d'autre part, d'avoir mis en évidence le synchronisme des évolutions à l'échelle continentale, pour conclure à un rapport naturel et incontestable de conditionnement réciproque. Dans cette démarche, l'auteur part de la constatation que, à ses débuts, notre littérature s'est développée dans le contexte de l'aire culturelle orientale, ce qui réclame une exégèse adéquate, exempte des partis pris et d'un esprit critique excessif. C'est que les particularités multiples qui distinguent cet espace de celui occidental sont dues à la tradition culturelle byzantine, qui avait comme langues d'expression le grec et le slavon.

Placée sous le signe de cette descendance byzantine, la culture roumaine a donc connu des évolutions propres, à modèles et structures spécifiques, tout en entretenant des contacts avec la zone occidentale « latine ». D'où, opine l'auteur, le caractère complexe de l'ensemble culturel roumain, qui a utilisé avec un maximum de profit ces deux grandes traditions spirituelles européennes. « Le contact avec la pensée et la sensibilité ouest-européennes, écrit Mazilu, s'est réalisé, pour la littérature roumaine — une littérature aux solides bases byzantines, constituée à l'époque de la Prérenaissance et pendant la première partie de la Renaissance — au cours de la deuxième phase de la Renaissance et à l'époque du Baroque.

Pareilles connexions ne sauraient être établies qu'à partir d'une lecture avertie des écrits du temps, qu'il faut intégrer ensuite à l'époque qui les a engendrés. L'analyse d'une œuvre ne peut éluder le contexte historique. La parution et la circulation d'un écrit sont conditionnées par la complexité des relations de l'époque respective. Fondant sa démarche sur une telle perspective intégratrice, Mazilu commente le développement de la littérature roumaine du XVIe siècle, mais aussi de celle du siècle antérieur (la Prérenaissance), aboutissant à la conclusion que la Renaissance a trouvé dans notre culture tant les prémisses nécessaires et l'aspiration intérieure, que les forces capables de réaliser cette mutation spectaculaire. Investigant des textes qui n'étaient pas considérés comme littéraires, l'auteur tente d'en identifier les « séquences de littérature », les faits marqués esthétiquement. Bien que dominante à l'époque, la littérature religieuse ne revêtait pas des formes très rigoureuses. Le « profane » n'y était pas complètement exclus. Or, c'est justement cette coexistence du « sacré » et du « profane » que nous révèle le chercheur, identifiant l'« artistique » qui se trouve parfois dissimulé sous des formes « extralittéraires », rejetant l'idée (courante) de l'impersonnalité des écrits. Il nous propose, en somme, une lecture qui revalorise la fonction du texte et qui, implicitement, saisit la métamorphose du climat spirituel de l'époque respective et du périmètre roumain.

L'analyse conduit ainsi à la réalisation d'un édifice problématique dont les termes concourent à définir l'européanisme de notre littérature. Par là est récusée à la fois l'idée d'une Renaissance conçue comme un mouvement culturel, littéraire artistique et spirituel formé exclusivement dans l'espace ouest-européen. Cela ne veut pas dire, nous fait-on remarquer, qu'il faut rechercher, en Europe orientale, les formes spécifiques de la Renaissance italienne. Chez les Roumains, par exemple, les conditions particulières ont donné naissance à un type de Renaissance spécifique, qui tout en ressemblant par certains traits aux manifestations similaires de l'Occident, conserve, grâce à d'autres traits, un caractère nettement distinct. Ce caractère est dû, en premier lieu, à la direction de développement de ce phénomène dans l'espace roumain, où — à cause des innombrables obstacles qui s'y opposaient — le mouvement spirituel visait avant tout à protéger les traditions et l'entité nationales, à conserver les valeurs culturelles et littéraires. Le chercheur s'est employé, et il a certainement réussi, « à définir les éléments, tendances et marques de facture renaissante qui ont été le résultat des efforts propres fournis dans notre espace culturel et de la mise en valeur des traditions spécifiques de cette aire de culture ». Dan Horia Mazilu lance des points de vue nouveaux et incitants, trouvant des approches inédites pour analyser et interpréter un territoire culturel qui n'a pas encore été investigué à partir d'une optique moderne. Son livre *La Littérature roumaine à l'époque de la Renaissance* équivaut par là à une restitution aussi fertile qu'opportune.

VLADIMIR UDRESCU

Un excellent instrument de travail

Pharaons de l'Égypte antique, empereurs romains et byzantins, voïvodes des pays roumains, présidents de la République de l'Équateur, premiers-ministres du Maroc, tous ceux enfin qui ont détenu le pouvoir exécutif depuis les époques les plus lointaines et jusqu'à nos jours et se trouvent consignés dans les sources historiques sont présents dans un seul volume, un ouvrage unique par sa structure non seulement dans la littérature de spécialité de notre pays, mais aussi dans celle du monde entier: *Mica enciclopedie de istorie universală* (« Petite encyclopédie d'histoire universelle »).

Ses auteurs — Marcel D. Popa et Horia C. Matei — nous sont déja connus, et ont fourni depuis longtemps la preuve de leur vaste érudition et de leurs qualités d'exégètes en publiant non seulement des ouvrages d'information tels que *Istoria lumii în date* (« Chronologie de l'histoire du monde ») et *Istoria României în date* (« Chronologie de l'histoire de la Roumanie ») mais aussi des études et des articles des plus intéressants, portant sur l'histoire du moyen âge et, respectivement, de l'époque antique.

Ils ont rédigé cette fois-ci un instrument de travail qui — nous venons de le dire — embrasse les horizons géographiques et historiques les plus variés, cette « petite encyclopédie » s'avèrant, en fait, un grand livre, sous le triple aspect de l'information qu'il offre, du caractère exhaustif de la démarche qu'il a adoptée et, partant, des services qu'il rend aux spécialistes et au public. La première partie de l'ouvrage comprend la liste des chefs d'État et de gouvernement des 167 États indépendants qui existent de nos jours; la deuxième partie comprend les dynasties anciennes et les États du monde antique, du moyen âge et du monde moderne, au total plus de 150 formations politiques — depuis les petits knézats et duchés et jusqu'aux grands empires — que l'histoire de l'humanité a enregistrées mais qui ne sont plus présents que dans les livres d'histoire.

La présentation des États contemporains s'organise sous trois aspects: premièrement quelques données générales (superficie, population etc.); ensuite, une brève synthèse de l'histoire nationale; enfin, la chronologie des chefs d'État et de gouvernement. La présentation des dynasties et des États des époques antique, médiévale et moderne, généralement peu connus du large public, est accompagnée de plus amples détails, comme c'est le

cas pour le Monomotapa ou le Darfour et pour des dynasties telles que celles des Rashtrakuta ou des Ayyûbides. Le lecteur trouve dans cette petite encyclopédie non seulement des listes de souverains, présidents, premiers-ministres etc., mais aussi des informations qui facilitent la reconstitution du cadre historique, qui établissent les grandes périodes de développement des communautés ethniques ou — c'est le cas des États-conglomérats de l'époque antique et du moyen âge — de la formation politique à laquelle ceux-ci appartenaient et qui permettent une définition des personnalités historiques.

En principe, comme tout instrument de travail, cette *Petite encyclopédie d'histoire universelle* n'est pas un livre à lire d'un bout à l'autre d'un seul trait, mais un livre à consulter. Et pourtant, l'érudition et la rigueur dont il fait preuve incitent à une lecture suivie. D'autant plus que les auteurs se sont efforcés d'offrir aux lecteurs tout ce que le domaine traité comprend à la lumière des dernières conquêtes de la science de l'histoire. À feuilleter cette mine d'information, on apprend que la république la plus ancienne du monde est Saint-Marin, dont la constitution date de 1263; que Narashimhavarman Ier, le plus important dirigeant de l'État de Pallava (Inde), a régné de 630 à 688; que Louis II le Bègue et Louis V le Fainéant ont régné de 877 à 879, respectivement, de 967 à 987 etc. etc . . . Ce n'est qu'après avoir parcouru tout le volume que le lecteur comprend que les 700 pages renferment l'histoire entière de notre planète. Et chaque année de règne, chaque date d'installation d'un président ou d'un premier-ministre ont nécessité des recherches et des confrontations dont l'ampleur effective n'apparaît qu'aux professionnels qui connaissent la somme de travail que suppose la détermination précise d'une date ou des circonstances où se déroule et s'achève un processus.

Paru au moment où l'intérêt du public à l'égard de l'histoire est plus grand que jamais, l'ouvrage de Marcel D. Popa et Horia C. Matei est un guide sûr et riche en information pour tous ceux que le passé de l'humanité préoccupe; les repères qu'il offre donnent à chacun l'orientation nécessaire pour les approfondissements futurs.

Quelques années se sont écoulées depuis que l'un de nos byzantinologues les plus importants observait dans un compte rendu consacré à une bibliographie, que les « grands seigneurs » des ouvrages d'interprétation et de synthèse considèrent avec condescendance, sinon avec dédain, les instruments de travail qui rendent cependant tant de services inestimables. Quelque grandiose qu'il soit, un ouvrage d'interprétation est soumis à l'usure, car la science ne cesse de progresser. Marcel D. Popa et Horia C. Matei peuvent donc être satisfaits non seulement d'avoir offert au public roumain un ouvrage original, mais aussi de savoir que ce qu'ils ont réalisé au prix de tant d'efforts ne se périmera jamais, tout en pouvant être continué.

FLORIN CONSTANTINIU

Nouvelles parutions

OUVRAGES ORIGINAUX

● ALMAŞ, DUMITRU: *Voievodul fără teamă* (« Le Voïvode sans peur ») (roman). Coll. « Cutezătorii », éd. Albatros ● BÂRNA, VLAICU: *Poligonul de tir* (« Le Polygone de tir ») (vers), éd. Cartea Românească ● BULUŢĂ, GHEORGHE: *Manuscrise miniate şi ornate în epoca lui Matei Basarab* (« Manuscrits enluminés et ornés de l'époque de Matei Basarab »). Coll. « Manuscrise », éd. Meridiane ● BELLU, PAVEL: *Lebăda solară* (« Cygne solaire ») (vers), éd. Dacia ● CHIRIAC, ION: *Cenuşa de pe inimă* (« La Cendre sur le cœur ») (vers), éd. Junimea ●

CONSTANTINESCU, TITEL: *La umbra cailor sălbatici* (« À l'ombre des chevaux sauvages ») (vers), éd. Cartea Românească ● COSMA, NEAGU, STAN, MIHAI: *Cine l-a ucis pe Abel?* (« Qui a tué Abel? ») (roman), Coll. « Cartea de vacanță », éd. Sport Turism ● CRÎNGULEANU, ION: *Eliberarea* (« L'Affranchissement ») (poèmes), éd. Cartea Românească ● DELAVRÀNCEA, CELLA: *Trepte muzicale* (« Degrés musicaux ») (essais), éd. Eminescu ● DEMETRIUS, LUCIA: *Triptic III, Ultimul vlăstar* (« Triptyque III, Le dernier descendant ») (roman), éd. Eminescu ● DINESCU, VIOREL: *Ecuații albastre* (« Equations bleues ») (vers), éd. Eminescu ● GHIȚESCU, LUDMILA: *Enigma unui ametist* (« L'Énigme d'une améthyste ») (roman), Coll. « Romanul de dragoste », éd. Eminescu ● GRIGORESCU, DAN: *Realitate, mit, simbol. Un portret al lui James Joyce* (« Réalité, mythe, symbole. Un portrait de James Joyce »). Coll. « Monografii », éd. Univers ● LIPATTI, VALENTIN: *Modigliani* (album). Coll. « Clasicii picturii universale », éd. Meridiane ● PĂUN, GHEORGHE: *Sfera paralelă* (« La Sphère parallèle ») (roman), Coll. « Fantastic club », éd. Albatros » ● RACHICI, DIMITRIE: *Instanța retinei* (« L'Instance de la rétine ») (poèmes), éd. Cartea Românească ● SCURTU, VIRGIL, V: *Humbug? OZN sub reflectorul științei* (« Humbug? les OVNI sous le projecteur de la science »), éd. Junimea ● SORESCU, MARIN: *Ieșirea prin cer* (« La Sortie par le ciel »). Coll. « Teatru comentat », éd. Eminescu ● STANCU, ZAHARIA: *Jocul cu moartea* (« Le Jeu avec la mort ») (roman). Coll. « Columna ». éd. Militară ● STOIAN, MIHAI: *O zi pentru nemurire* (« Un jour pour l'éternité ») (roman), éd. Militară ● SIMIONESCU, MIRCEA HORIA: *Redingota* (« La Redingote ») (roman), éd. Cartea Românească ● STRIHAN, PETRE: *Lumini tîrzii* (« Lumières tardives ») (vers), éd. Eminescu ● TUDORAN, RADU: *Ieșirea la mare* (« La Sortie à la mer ») (roman), éd. Eminescu ● URICARU, EUGEN: *1784. Vreme în schimbare* (« 1784. Les temps changent ») (roman), éd. Eminescu ● UTAN, TIBERIU: *Cărțile cu Ciopîrțilă* (« Les Livres de Ciopîrțilă ») (vers et prose pour les enfants), éd. Ion Creangă ● × × × *Cartea țării* (« Le Livre du pays ») (Anthologie de vers), éd. Cartea Românească ● × × × *Cîntec neîntrerupt* (« Chanson sans fin ») (Anthologie de poésie patriotique, préfacée par Mihai Beniuc), éd. Albatros ● × × × *23 August 1944. Documente* (« *23* Août *1944*. Documents »), vol. I (1939—1943), vol. II (1944), éd. Științifică și Enciclopedică.

TRADUCTIONS

● BUNGE, MARIO: *Stiință și filosofie* (« Science et philosophie »). Traduit de l'anglais, étude introductive, choix et coordination par Călina Mare. Coll. « Idei contemporane », éd. Politică ● CASSOLA, CARLO: *Omul și cîinele* (« L'Homme et le chien »), Traduit de l'italien par Toma Burnel, éd. Univers ● DESCARTES, RENÉ: *Pasiunile sufletului* (« Traité des Passions »). Traduit du français par Dan Răutu, étude introductive et notes par Gheorghe Brătescu. Coll. « Clasicii filosofiei universale », éd. Științifică și Enciclopedică ● HASEK, JAROSLAV: *Supliment vesel duminical* (« Supplément gai du dimanche »). Traduit du tchèque, choix de textes et préface par Jean Grosu. Éd. Univers ● LONDON, JACK: *Martin Eden* (roman). Traduit de l'anglais par Dumitru Mazilu. Postface de Dan Grigorescu. Éd. Cartea Românească ● MARKOV, GHEORGHI: *Siberia* (« La Sibérie ») (roman, vol. II). Traduit du russe par Fănuș Neagu et Alexandra Nicolescu. Postface de Tatiana Nicolescu. Éd. Univers ● MERA, JUAN LEON: *Cumandá* (roman). Traduit de l'espagnol et notes par Victoria Manoliu et Gheorghe Dima. Éd. Univers ● MOR, JOKAI: *Eppur si muove* (roman). Traduit du hongrois et notes par Lucia Verona. Coll. « Clasicii literaturii universale », éd. Univers ● NAKOVSKI, ATANAS: *Lumea seara, lumea dimineața, Accidentul* (« Le Monde au soir, le monde au matin », « L'Accident ») (deux romans). Traduit du bulgare par Tiberiu Iovan. Éd. Univers ● NASHE, THOMAS: *Peripețiile năpăstuitului călător* (« Les Aventures du voyageur malchanceux »). Traduit de l'anglais par Veronica Focșeneanu. Étude introductive, tableau bibliographique et notes: Andrei Brezianu. Coll. « Clasicii literaturii universale », éd. Univers.

MIHAI SCHWEFFER

IN MEMORIAM

Dumitru Murăraşu (1896—1984)

Savant très érudit, profondément attaché aux valeurs classiques de notre littérature, le professeur d'université Dumitru Murăraşu nous a quittés récemment, juste avant de fêter ses 88 ans. Il était né en 1896 à Botoşani et avait passé son enfance sur les lieux natals d'Eminescu, le poète national des Roumains auquel D. Murăraşu consacra plusieurs années d'études et plusieurs ouvrages qui firent date. À l'issue de la première guerre mondiale à laquelle il avait participé dans les premières lignes, il commence une brillante carrière didactique et scientifique, qu'il déploya dans la période d'épanouissement intellectuel que fut l'entre-deux-guerres roumain. Ayant passé sa licence et son doctorat à Bucarest, élève de l'École Roumaine de Paris (1925—1929) il publie à cette époque une remarquable étude: *La Poésie néolatine et la renaissance des lettres antiques en France*, témoignage d'un intérêt jamais démenti pour le classicisme gréco-latin, dont il étudiera surtout les relations historiques établies entre les grands poètes de la latinité et la nouvelle littérature des pays romans, de la France et de la Roumanie plus particulièrement. À partir des années '30, D. Murăraşu commence à publier ses importantes contributions à la connaissance de la vie et de l'œuvre d'Eminescu: *Eminescu et le classicisme gréco-latin* (1932) et *Eminescu et la littérature populaire* (1936), massif volume d'études, de commentaires et de textes révélateurs pour la substance folklorique de nombreux poèmes éminesciens. Suivirent des volumes d'études consacrés à la prose social-politique du poète qu'il présente dans plusieurs anthologies, et trois autres contributions à la connaissance du grand poète, non moins importantes: *Commentaires émines-*

ciens (1966); une édition en trois volumes de *Poésies* de Mihai Eminescu (Ière éd., 1971—1972; IIe éd., 1982) qui réunissait pour la première fois, en ordre chronologique, les poèmes anthumes et posthumes du poète, permettant une vue d'ensemble plus large du champ lyrique, de la thématique illustrée et de l'art littéraire du poète, — accompagnées de commentaires et de rectifications de l'ancienne édition académique qui en font un ouvrage de référence indispensable; enfin un dernier ouvrage, synthèse de toute une vie de recherches, *M. Eminescu, sa vie et son œuvre* (1983).

Dumitru Murărașu s'est acquis aussi des mérites littéraires grâce à ses traductions érudites et inspirées de Virgile (l'*Énéide)* et de Lucrèce *(Le Poème de la nature)*, cette dernière couronnée en 1934 par l'Académie roumaine. En tant que professeur, D. Murărașu a allié l'activité didactique à la publication d'éditions commentées de plusieurs grands classiques roumains: Dimitrie Cantemir, Gheorghe Șincai, Gheorghe Asachi, Grigore Alexandrescu, Mihai Eminescu, Ion Luca Caragiale, Bogdan Petriceicu Hasdeu. Il a également publié une excellente synthèse de la littérature roumaine (qui compte déjà quatre éditions, preuve de son utilité pratique) et a pris positions dans plusieurs questions controversées en publiant de nombreux articles et études dans nos revues littéraires.

La disparition de Dumitru Murărașu est douloureusement ressentie par les lettres roumaines qui perdent non seulement un grand érudit et humaniste, mais aussi un fidèle défenseur de ses grandes valeurs spirituelles.

GHEORGHE BULGĂR

Ion Finteşteanu (1899—1984)

Un grand comédien nous a quittés, dont le nom évoque la «galerie d'or» du théâtre roumain, un comédien qui a donné la réplique à Lucia Sturdza-Bulandra, à Aura Buzescu et à Elvira Godeanu, qui a été le partenaire de George Vraca et de Ion Manolescu, d'Alexandru Giugaru et de George Calboreanu, de Grigore Vasiliu Birlic et de tant d'autres personnalités sans lesquelles le théâtre roumain contemporain n'aurait pas été ce qu'il est — un de nos phénomènes culturels les plus dynamiques et intéressants.

Ce fut un comédien de solide formation esthétique et intellectuelle, allant jusqu'au fond des choses, d'une rigueur professionnelle exemplaire, le type même de l'acteur formé à l'école du Théâtre National. Il a joué sur la première scène du pays, mettant son talent et sa personnalité au service de cette institution investie de hautes responsabilités culturelles, d'envergure véritablement nationale.

Ce grand artiste fut un grand travailleur: comédien, il joua des rôles-clés du répertoire classique et universel, mais aussi les plus intéressants de théâtre moderne et contemporain; professeur, il forma plusieurs générations de jeunes serviteurs de Thalie; homme de culture, il écrivit plusieurs livres concernant son métier... Tout acteur qui étudiera les grands rôles auxquels il a conféré ce que son être éphémère avait de durable — connaîtra l'émotion et le doute, le maître ne pouvant que difficilement être égalé. Il fut un admirable interprète

de Molière, créa un Harpagon mémorable, un Tartuffe admirable. Il fut un Karénine raffiné, d'une grande distinction intellectuelle, dans la pièce réalisée d'après le roman de Léon Tolstoï, un inoubliable Farfuridi dans *Une lettre perdue* de I. L. Caragiale. Il a incarné, avec relief et personnalité, nombre de personnages du théâtre roumain moderne: il fut Bucşan de la *Dernière heure* de Mihail Sebastian, Eliade de *Bălcescu* de Camil Petrescu, Grigore Dragomirescu de *La Citadelle effondrée* de Horia Lovinescu.

Excellent pédagogue, il a transmis à ses étudiants le goût du risque et de l'exigence, les jetant, dès leurs premières années d'étude, dans le feu des compétitions. Avec eux, il a réalisé des spectacles de fin d'études qui comptent parmi les plus intéressants de l'École de dramaturgie roumaine, dont une version d'*Une lettre perdue* d'une grande originalité. Certains de ses étudiants sont, aujourd'hui, les valeurs de pointe de notre théâtre — ils ont nom Marin Moraru, Ştefan Tapalagă, Dorina Lazăr.

Il était venu au théâtre traînant après lui un terrible handicap — qu'il évoque dans son volume de mémoires: *De la clovnul citire...* (« Ce que dit le clown... »): à une époque où la mode était aux acteurs hauts de taille, sveltes et beaux, lui était petit et d'aspect peu attrayant. Mais, lorsqu'il montait en scène, les spectateurs ne s'en rendaient pas compte. Les personnages qu'il a créés avaient une remarquable présence, une telle distinction et élégance qu'ils faisaient oublier son physique ingrat. Sur la scène, l'acteur était riche d'une âme de plus.

ILEANA AVRAM

NOS COLLABORATEURS

VIOLETA ZAMFIRESCU (n. 1921) poétesse et prosateur. Volumes de vers: *L'Herbe de l'amour* (1957), *Beauté continuelle* (1964), *Inia Dinia* (1971), *Peine de longue vie* (1972), *Non-guérison* (1972), *Symphonie* (1975), et autres. Romans: *Ceux qui habitent la maison du garde champêtre* (1974), *Les Amoureux tristes* (1979), *Le sourire de l'amour* (1984) etc.

ION LĂNCRĂNJAN (n. 1928), prosateur, essayiste, auteur des romans *Les Cordovan* (1967, éd. revue 1972), *Le Chemin du chien* (1974), *Le Caloian* (1975), *La Souffrance des héritiers* (1978), *Le Fils de la sécheresse* (1979), des volumes de nouvelles *Éclipse de soleil* (1966), *La Pluie de minuit* (1973), des volumes d'essais *Fragmentarium* (1967), *Le Besoin de vérité* (1978), *Propos sur la Transylvanie* (1982).

NICOLAE DRAGOŞ (n. 1938), poète, journaliste. Volumes de vers: *La Mort du cheval de Troie* (1968), *Colonne horizontale* (1971), *Neiges sans retour* (1973), *Bouclier d'éternité* (1974), *Lettre envoyée dans un village* (1975), *Avec un cœur pur* (1977), *Rituels intimes* (1978), *Pensif comme les roches des montagnes* (1981), *Écuyer à l'ombre de l'instant* (1982, *Pour l'éternel foyer roumain* (1983), *Fables avec ou sans morale* (1984).

ION ARIEŞANU (n. 1930), romancier. Ses principaux volumes sont: *Les Années d'adolescence* (1962), *Le Train bleu* (1965), *Les Fruits de la joie* (1965), *Été tardif* 1967), *Un état de bonheur compliqué* (1967), *Charme* (1971), *Souvenirs de la planète Terre* (reportages, 1973), *L'Ami que je cherche partout* (1975) etc.

HAJDU GYŐZŐ (n. 1929), critique littéraire, essayiste, auteur dramatique. Auteur du volume *Atelier* (1967), des pièces *Ne m'interromps pas, écoute-moi jusqu'au bout!* (1981), *Un tel amour existe!* (1983) etc.

NICOLAE ŢIC (n. 1928), romancier, reporter. Auteur, entre autres, des romans *Une valse pour Maricica* (1963), *La Ville des mille malédictions* (1965), *Ne tirez pas sur les chevaux de bois* (1967), *Vie de poche* (1972), *Les Migrants journaliers* (1974), *La Passion des ours blancs* (1975), *Jean, le fils de Ion* (1978).

PETRE SĂLCUDEANU (n. 1930), prosateur, cinéaste. De ses romans, mentionnons *La Semaine inaccomplie* (1965), *Trop chaud pour le mois de mai* (1967), *Pourquoi vois-je à l'envers?* (1970), *Un pauvre grand-père et un pauvre crime* (1970), *La Bibliothèque d'Alexandrie* (1980), *La Cène* (1984), *L'Eau qui se tait* (1984).

DUMITRU SOLOMON (n. 1932), dramaturge, essayiste, auteur, entre autres, des pièces de théâtre *Socrate* (1970), *Fata Morgana* (1973), *Diogène, le chien* (1974), *Platon* (1974), *Scènes de la vie d'un rustre* (1977), *L'Arme secrète d'Archimède* (1981), *Entre étages* (1982), *Éloge de la folie* (1983), et du volume d'essais *Le Théâtre comme méthaphore* (1976), etc.

RADU SELEJAN (n. 1935), poète, prosateur, reporter. Auteur, entre autres, des volumes de vers *Les Tentes de l'inquiétude* (1969), *Instant tardif* (1979), des récits du volume *La Libération de Bularda* (1974), des romans *Le Cercle de la vérité* (1976), *Avesalom le Vieux* (1983), du livre de reportages *La Transparence de la sous terre* (1976) etc.

DAVID PRODAN (n. 1901), membre de l'Académie, docteur agrégé en histoire du Moyen Âge, professeur consultant de l'Université « Babeş-Bolyai » de Cluj-Napoca. Parmi ses ouvrages les plus importants mentionnons *Les Migrations des Roumains au delà des Carpates au XVIIIe siècle. Critique d'une théorie* (1945 — en français), *Le servage en Transylvanie au XVIe siècle* (vol. I—1967, vol. II — 1968), *Bojaren und « Vecini » des Landes Fogarasch im 16. und 17. Jahrhundert* (1967), *Supplex Libellus Valachorum* (1967), *La Révolte de Horea* (deux vol., édition nouvelle — 1984)

NICOLAE ŞARAMBEI (n. 1939), licencié en philologie de l'Université de Bucarest, commentateur spécialiste de problèmes d'histoire dans les publications roumaines pour l'étranger. Préocupations liées à l'histoire des civilisations antiques et médiévales. Articles et études sur l'histoire roumaine, de l'Antiquité à l'époque contemporaine. A publié le volume *99 personnalités du monde antique* (1983).

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à ROMPRESFILATELIA, Sectorul Export-Import Presă
B.P. 12—201, télex 10376 prsfir,
Bucarest — Roumanie, Calea Griviței nr. 64—66
ou aux correspondants de ROMPRESFILATELIA à l'étranger:

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco — Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librerla, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phat Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Şerban Vodă no 133—135, Bucarest—Roumanie

43 434